

REVUE N°25, 1997

Club des 100 Cols



Revue n° 25
1997



SOMMAIRE

Éditorial.....	3
SERVIR : un privilège ou une contrainte ?.....	4
La tradition.....	5
Pied à terre dans le col du Mas de l'Air.....	6
Le Noir, le Vert et le Jaune.	7
Comment trouver un col nouveau ?.....	8
Je suis un frimeur !	9
De l'utilité du Tableau d'honneur	10
Mon 400ème Col... ..	11
«Colliculture et Alcoolémie».....	12
De l'eau d'Evian... à l'alambic de Gaspard.....	13
Bon séjour au Gîte de Fontaube	14
Le langage des cols.....	15
Sonnet pour MAÏTE.....	16
Adhésion au Club des Cent Cols	17
Jamais deux cent trois... ..	18
Le Parpaillon a son tampon	19
Les sangliers du col de Tribes.....	20
Nos amies les bêtes	22
«Dis maman, c'est quand que je les monterai mes 8000 ?»	23
Souvenirs.. souvenirs.....	24
La peur du gendarme !!!.....	25
Extrait du code forestier.....	26
Il était une fois 1000 Cols.....	27
Quelques vers (et quelques verres !) pour un	28
millième	28
Mille cols et pas plus ?	29
Au pays des faux-cols.....	30
Inflation, collection, règlement.....	31
Le col des cyclotouristes existe-t-il...?	32
Le dix cors du Port de Bales	33
Ca fait deux fois que c'est la première fois... ..	35
Le temps et nous	37
Bernard et le nuage	40
La Collade des Roques Blanches... Enfin !	43
Le plus court chemin n'est pas toujours le plus	45
facile.....	45
La Collade des Roques Blanches... Enfin !	47
Le plus court chemin n'est pas toujours le plus	49
facile.....	49
Sur la piste des pottoks.....	51
A l'assaut du Géant de Provence	53
Un sujet pour un bac cyclo	55
Le Mont Ventoux	56
Ventoux.....	58
Le col de Chavière - 2801 m.....	59
La source miraculeuse «On n'est pas toujours	61
malchanceux !».....	61
Des constats à ... méditer ! Un vécu à ... envier !	62
Seulement trois Tizis.....	63

Le Pro ... t'aux cols ???.....	64
L'appel de la montagne.....	65
Le col idéal	66
Au delà des chemins battus	67
A la Gloire du Semnoz	68
Mésaventures dans le Mercantour.....	69
Entrée au Club des Cent Cols	70
Et les Sarrazins passèrent le col.....	71
Mon CLUB.....	72
Soleil et Sierras en Andalousie.....	73
Lettre aux Chasseurs de Cols.....	74
Une certaine philosophie Vélocipédique	75
Cols oubliés	76
Le Collet monté.....	77
Ode aux muletiers Vosgiens	78
Et les mouches...où sont-elles passées ?	79
Réflexions d'une petite souris montagnarde.....	80
Qu'est-ce qu'un COL en FRANCE ou comment figurer au CHAUVOT ?	81
La conquête de l'inédit.....	82
2367m MITJA, merveille des merveilles	83
Pâques aux Quatre Vents.....	84
Le Grand Bi.....	85
Dans le panneau	85
Hymne au «Spandelles»	86
Monter les cols dans un fauteuil à la sueur des Chauvot.....	87
Tableau d'horreur 1996 ! (Où sont mes Cols Passés ?)	89
Des marmottes en or	90
Un 14 juillet à la hauteur.....	91
Etre membre des «Cent Cols», ce n'est pas un vain mot.....	93
Col du COUARD : Susvisé s'abstenir	94
De la chasse au 2000 ème... à la chasse aux	96
chasseurs du 2000 ème !.....	96
Au Pays des Monts et des Cols sans renom (suite...)	97
Où êtes vous, madame PA ?	98
Plaisir.....	101
Sans faux col, s'il vous plaît !	102

25 ANS SUR LES SOMMETS

En toute amitié, avec simplicité et dans la joie, nous fêtons en 1997 les 25 ans de notre Confrérie. Nous sommes très heureux de vous offrir cette nouvelle revue, fruit d'un énorme travail et d'une grande amitié entre des hommes. Le Club des «Cent Cols» est désormais une institution incontournable ayant sa place dans le monde des Cyclotouristes. Grâce à nos 4 414 adhérents, à une équipe de bénévoles, à une gestion rigoureuse, avec l'appui du Vélo-Club d'Annecy, de la Fédération Française de Cyclotourisme, de la presse spécialisée et de nos délégués régionaux, nous traçons, sans bruit et avec efficacité, notre sillon. Uniquement pour fédérer en Europe les cyclotouristes pratiquant le vélo en montagne et participer, à notre place, au développement du cyclotourisme à qui nous devons tant de bonheur.

Cette année nous tournons une page importante de notre histoire. Le 20 mars 1997, jour du printemps, nous avons porté sur les fonds baptismaux la nouvelle Association : «Club des Cent Cols». Le premier Président est tout naturellement le fondateur, notre ami Jean PERDOUX. Cette création s'est avérée nécessaire pour nous conformer aux différentes législations et assurer la pérennité de notre Confrérie. Le Vélo-club d'Annecy qui nous a accueilli durant 25 ans reste présent, le Président de ce Club étant, de droit, Vice-Président du «Club des Cent Cols». Nos chemins sont désormais parallèles. La finalité de notre nouvelle Association, affiliée, cela va de soi, à la FFCT, n'est surtout pas de recruter des licenciés. Les clubs actuels, en France, en Belgique, en Italie et ailleurs ont ce rôle et il nous semble difficile de ne pas participer au développement du Cyclotourisme, sans passer par le Club de sa commune. S'il existe...

Cependant, la loi nous y oblige, les cyclotouristes désirant prendre une licence par notre intermédiaire, pourront le faire. Nous leur délivrerons une licence F.F.C.T. Il faudra alors, en plus des 100 cols minimum, payer sa licence, son assurance et prendre un abonnement à la revue «Cyclotourisme» Ces licenciés auront alors droit de vote - par correspondance le cas échéant - et participeront à la vie normale d'une association.

Pour le moment nous préparons avec les cyclos du Groupe Montagnard Cévenol, notre Concentration Nationale du dimanche 17 Août 1997, au col du Pré de la Dame, précédée le 16, des Assises des «Cent Cols» à ALES.

Nous souhaitons vous rencontrer durant un ou deux jours. Cette manifestation sera le sommet de notre saison et nous savons déjà que de très nombreux «Cent Cols» seront présents ;

Au plaisir de vous rencontrer et mille mercis pour vos témoignages d'amitié et vos encouragements.

Henri DUSSEAU

SERVIR : UN PRIVILÈGE OU UNE CONTRAINTE ?

Il y a quelques années, à la veille de l'organisation d'un important rendez-vous cyclo, j'étais un peu inquiet pour le logement des participants, inquiet pour le temps qui menaçait, inquiet comme tous les dirigeants bénévoles la veille de «leur» épreuve.

Ce matin-là, je rencontre un vieil ami qui, lui, partait pédaler, sifflotant et heureux. Je lui fis remarquer qu'il avait beaucoup de chance, alors qu'à cause de cette organisation, je n'avais pu «monter» sur mon vélo depuis près de deux semaines. Pendant tout ce temps, j'avais tout mis en oeuvre pour que l'organisation de l'épreuve de notre «Club» soit la plus parfaite.

La réponse de mon ami fut simple «toi tu aimes t'occuper et aider les autres, tu aimes nouer des amitiés, c'est ton truc, salut, moi je vais pédaler...»

Daniel avait raison ! Servir, donner à autrui, n'est-ce pas aussi donner à soi-même ?

N'est-ce pas assurer une victoire sur sa propre destinée que de faire des autres ses compagnons de vie ?

Une de nos préoccupations, après 25 ans de bons services, est d'assurer la place qu'occupera notre Confrérie dans ce début de troisième millénaire. Dans un monde où le changement est devenu la règle, il faudra à la fois garder notre image de toujours, mais aussi acquérir les attitudes et la capacité pour faire face à une société qui évolue vite. Il faudra savoir se projeter dans l'avenir et garder une image cohérente de notre Association afin de réaliser nos rêves de sportifs amoureux de la nature et de la montagne. C'est pour cette raison essentielle que nous organiserons le samedi 16 août à Alès une large réflexion à laquelle je vous invite à participer.

Au Club des «Cent Cols», le sport, la nature nous rassemblent, mais la rencontre, l'amitié n'est-ce pas aussi l'essence qui transforme notre vie de tous les jours en un idéal qui balaie l'égoïsme tout en révélant la beauté de la vie et la noblesse de l'être humain.

Servir : un défi, un devoir, un cadeau ? surtout un privilège ! honorons-le.

Jean PERDOUX

LA TRADITION...

En 1928, deux Alésiens pratiquant le tourisme à vélo, Gabriel Trinquier et Gustave Vidal font connaissance. Aujourd'hui le premier est décédé et G.Vidal est dans sa 88 ème année. Sportifs complets, ils parcourent l'été les Cévennes à vélo et l'hiver le Mont Lozère à ski.

Jusqu'en 1934, on ne peut accéder au plus haut plateau du Mont Lozère (1700m) qu'à partir de Villefort. Cette année-là, le Conseil général du Gard fait niveler la route forestière qui part de Génolhac et accède au Mas de la Barque via le col du Pré de la Dame (1472m). Nos cyclistes alésiens sont invités à l'inauguration de cette nouvelle route. Ils ont l'excellente idée d'y convier les clubs cyclotouristes voisins pour une concentration.

Gustave Vidal grimpe la veille avec trois amis. Ils campent là-haut pour accueillir dès le matin leurs invités. 35 courageux rejoindront le site. D'autres, découragés par le mauvais état de la route et la rude pente, n'arriveront pas au but.

En 1937, les deux amis fondent le Groupe Montagnard Cévenol. Ce tout jeune club a le grand honneur de recevoir en garde pour un an le fanion de la Fédération Française des Sociétés de Cyclotourisme, (aujourd'hui FFCT). Le prestigieux symbole est amené, à vélo, par les gardiens précédents : les cyclos du Puy en Velay (Haute-Loire). Les alésiens profitent de l'occasion pour organiser, en ce mois d'août 1937 leur seconde concentration au Mas de la Barque. Ils montent à 7 à 8 la veille et bivouaquent dans la grange qui est maintenant l'auberge, gîte d'étape. Le livre d'or réunit 92 noms et signatures ? C'est un exploit car la route est toujours aussi mauvaise. Ils restent une vingtaine à manger à midi à la maison forestière où la femme du garde joue les aubergistes. Le dessert est bien sûr constitué d'une immense tarte aux myrtilles fraîchement cueillies.

Depuis, la Concentration a toujours lieu, chaque été au Mas de la Barque, un dimanche d'août, à la saison des myrtilles. (en 1997, le dimanche 17 août, couplée avec la Concentration des «Cent Cols»).

Emile SOULIER N°1613
d'Alés (Gard)

PIED À TERRE DANS LE COL DU MAS DE L'AIR...

Ce matin de juillet nous montions tranquillement le Col du Mas de l'Air (846m) dans les Cévennes. Nous avons le projet d'aller pique-niquer au Col du Pré de la Dame (1450m). Michel moulinait en cadence 10 mètres devant moi et René suivait 10 mètres derrière.

D'habitude nous devisions gaiement, échangeant des impressions et volontiers quelques blagues. Mais ce matin là, le coeur n'y était pas tout à fait. Certes la montée était agréable, boisée et sinueuse à souhait, pas trop pentue, et à droite nous jouissions de beaux panoramas. Mais devant nous, juste au dessus de nous, il y avait des nuages, une bonne couche de nuages qui n'avait pas l'air d'avoir envie de se dissiper : le ciel était bien bouché.

Je montais donc en méditant sur ce temps qui pour une fois n'était pas favorable. J'imaginai un autre itinéraire quand des aboiements incessants, d'abord lointains puis de plus en plus proches, attirèrent mon attention. Je me retournai : un chien nous rattrapait... Il avait passé la tête par la fenêtre avant droite d'une voiture et s'égosillait tant qu'il pouvait... En une fraction de seconde je criai à mon camarade de devant : «Michel, Michel accélère ! Un chien te poursuit !...» Aussitôt Michel s'est mis à sprinter, debout sur les pédales, sans se retourner . Mais Michel a eu beau y mettre toute son énergie, la voiture a eu beau rouler doucement, le chien le rattrapait inexorablement et lui aboya bientôt dans l'oreille gauche. Michel réalisa alors la blague.

La peur passée, il s'arrêta en éclatant de rire... Moi aussi j'ai mis pied à terre, j'étais «plié» et ne pouvais plus pédaler.

Bernard MIGOT N°844
de la FLECHE (Sarthe)

LE NOIR, LE VERT ET LE JAUNE.

Par une pluvieuse soirée d'octobre, suspendus au plafond du cellier d'une maison isolée, le Noir, le Jaune et le Vert se plaignaient :

- «J'en ai assez, explosa le Noir, cela ne peut plus durer, regarde, je suis encore mouillé. Il ne m'a même pas essuyé après la sortie !
- Oui, il abuse, répondit le Vert.
- On n'a plus un seul moment de repos, et en plus, maintenant, il nous oblige à gravir chaque année des dizaines de cols. Tous les jours on est sur le trimard. Moi, je suis à bout. J'ai à peine trois ans et j'ai l'impression d'en avoir trente !
- Et moi, à dix ans, je crois bien que je suis fichu, renchérit le Vert.
- Il tire sur nos guidons comme un sauvage et il écrase nos pédales avec un tel acharnement que nos chaînes menacent de céder, s'enflamma le Noir.
- Oui, il nous martyrise. Tout le plaisir est pour lui. Sitôt le sommet atteint, c'est tout juste s'il ne nous balance pas sur le côté de la route pendant qu'il savoure l'air enivrant des cimes. Et nous, la fourche plantée dans la poussière, on aspire les gaz d'échappement des diesels, déplora tristement le Vert.
- Et les descentes... C'est qu'il prend des risques l'ignoble. Mon cadre en tremble encore. Il freine au dernier instant et on y laisse la gomme de nos boyaux. Je m'imagine tout râpé sur l'asphalte, les roues en huit et les tubes brisés, s'épouvanta le Noir.
- Il suffit ! Grogna dans un coin une sorte d'ancêtre, vague soleil terni.

C'était le jaune que les jérémiades de ses jeunes congénères avaient tiré de sa léthargie.

- «Vous n'avez pas honte» ! Proclama-t-il. Il vous emmène dans des régions superbes : les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes, l'Alsace ou le Massif Central et cela plusieurs fois dans l'année. Un coup, c'est toi le Vert qui pars, et après, c'est à ton tour, le Noir de connaître les joies des voyages. Vous goûtez tour à tour l'ivresse des sommets prestigieux et, il ne se passe pas une semaine sans que vos roues ne caressent les routes des environs. Et voilà, maintenant vous faites toute une histoire, car de temps en temps il néglige de vous bichonner après une sortie un peu humide. Pensez plutôt à moi qui, depuis vos arrivées, en suis réduit à croupir dans ce cellier ; Mais moi, je lui dis merci pour ce cellier, il aurait pu me vendre ou me donner à un malfaisant ! Et puis des fois il m'utilise pour une courte sortie. Non, finalement je ne suis pas si malheureux que ça. Je suis au chaud, au sec, graissé et puis je me remémore mon passé. Je me souviens de mes exploits de naguère. C'est sa mère qui m'avait offert à lui quand il a obtenu son certificat d'études. Quel jour merveilleux ! Ha, si vous saviez toutes les émotions que j'ai ressenties quand tous les deux nous avons gravi notre premier col. C'était le col du Mont Cenis. Son père l'avait déposé à Lanslebourg et nous nous étions élancés dans l'inconnu. Ce démarrage à froid, avec cette pente abrupte dès la sortie de la ville, puis ces virages, plus haut dans une forêt de pins. Et son père qui nous photographiait... Tout cela est indescriptible. Que vous dire ? je ne trouve pas mes mots. Chaque coup de pédale était une victoire, et ce final en surplomb du lac...»

Le Jaune s'interrompit ; Il reprit, comme pour lui-même :

«Et mon premier Tourmalet !, mon premier Galibier !»

Le Jaune s'arrêta encore. Il glissa dans une méditation bienheureuse.
Le Vert franchissait la cime de la Bonette... Il était transfiguré.

De sa robe constellée d'étincelles de joie, la nuit enveloppa trois vélos heureux...

Christian CAMOZZI N°3733
de SION les MINES (Loire Atlantique)

COMMENT TROUVER UN COL NOUVEAU ?

Par col nouveau il ne s'agit pas du prochain col amoureux convoité à partir de l'établissement d'un itinéraire de vacances et choisi parmi les 8500 cols répertoriés du guide Chauvot. Rien n'est plus facile : il suffit de consulter des cartes d'échelles et d'éditions différentes et de pédaler joyeusement dans la nature en augmentant la liste de sa collection personnelle : c'est ce que nous faisons tous avec gourmandise.

Par cols nouveaux il ne s'agit pas non plus de ceux que les DDE et les cartographes voudront bien reconnaître et homologuer dans l'avenir.

Par col nouveau je veux plus particulièrement parler de col réel inconnu qui a échappé à la perspicacité de tous les colophiles chevronnés qui ont déjà passé toutes les cartes à la loupe et toutes nos montagnes au peigne fin. Autrement dit, existe-t-il encore des cols nouveaux déjà signalés sur le terrain et qui ont échappé aux collectionneurs que nous sommes ? Existe-t-il encore des cols authentiquement orographiques puisque tous ne le sont pas !

Comment trouver un col nouveau ? En le cherchant ? Pas du tout ! c'est même tout le contraire : en ne le cherchant pas ! c'est ce qui m'est arrivé entre Montauban et Béziers dans une traversée d'ouest en est du Tarn et Garonne à l'Hérault par le Tarn et l'Aveyron.

Si j'avais choisi cette région, c'était bien pour assouvir une passion et une ambition... en commençant par une rafle dans la forêt de Grésigne : 12 cols d'un coup ! une vraie razzia... même qu'il y en aurait peut-être bien 13...14...15 !...

De la forêt de Grésigne, il fallait traverser tout le département du Tarn pour atteindre la forêt des Monts de Lacaune puis celle des Monts d'Orb, traversée pittoresque avec plein de lieux célèbres à visiter autour d'Albi, mais pauvre en cols.

J'avais étudié plusieurs parcours, avec des kilométrages différents, avec des détours possibles, des raccourcis avantageux, avec même des approches par train calculées selon les horaires variables des jours de semaine, des samedis, des dimanches et des jours fériés. Je croyais avoir calculé au plus juste dans le rapport qualité / quantité en privilégiant certains itinéraires, en prévoyant des hébergements différents en fonction des caprices de la météo et des contraintes dues à la fatigue des vélos ou des jambes qui les font avancer... Et puis tout ce long travail de tout un hiver n'a pas convenu à ma coéquipière qui a modifié à la baisse la durée de la randonnée et à la hausse ses ambitions de cols... qui voulait éviter les chevrons et encore plus les doubles et les triples chevrons... qui ne tenait pas à abîmer ses chaussures dans les cailloux des muletiers... qui avait peur de s'égarer dans des sentiers sans issue... qui ne voulait pas refaire à la montée les dénivellations passées en descente... Bref : en tenant compte de tout ce qu'elle voulait et de tout ce qu'elle ne voulait pas, on a pris une route qu'on n'aurait jamais dû prendre selon mes prévisions... et le résultat de toute cette concertation avec compromis et contrariétés a été la découverte d'un col tout à fait inattendu et inconnu au croisement d'une route, en plein vent glacial sur une ligne de crête. Cette découverte nous a éblouis et réjouis comme un astronome pourrait l'être en passant de la résignation à ne regarder que ce que les autres ont déjà vu avant lui, à la jubilation de découvrir une nouvelle étoile ou une nouvelle planète que personne n'a encore vue ! Joyeuse compensation à la renonciation à deux cols faciles prévus que nous avons laissés de côté... pour une autre fois... Sentiment euphorisant et gratifiant de contribuer aux additifs en faisant don d'un col nouveau aux 4000 membres de la Confrérie des Cent Cols... et à toute l'humanité ! Après coup et une fois de plus, reconnaissance qu'il faut toujours écouter les femmes : la cyclote est bien l'avenir du cyclo !

Ce lundi de Pâques 1996, nous avons ressuscité un col : le col de PEYRONNENC (879 mètres) dans l'Aveyron, à la limite du Tarn : Michelin 83 02 95 95 D607 x D89. Alléluia !

Paul ANDRE N°113, de MENTON (Alpes-Maritimes)

JE SUIS UN FRIMEUR !

Parti très tôt ce matin des environs de Veynes, j'ai laissé la voiture à Cesana Torinese. Depuis, je ne cesse de monter.

Cling... Clang... Un vacarme insolite expulse brutalement le silence des pentes du Colle Basset. Mais d'où vient cette cacophonie infernale qui trouble la sérénité de ma randonnée ?

Un objet passe juste au dessus de ma tête dans un tintamarre métallique. Ca y est. J'y suis... Les télécabines viennent d'être mises en marche.

Plutôt curieuse cette escalade des crêtes dell' Assietta survolées par ces bruyants engins.

Progressivement nos chemins se séparent, je retrouve avec soulagement le calme enfin revenu.

L'ascension continue. Patiemment, je grignote mètre par mètre la piste rugueuse maintenant orientée nord/nord-est.

De vastes herbages, pareils à des pelouses jaunissantes, couvrent les pentes. L'épaisseur du tapis végétal gomme les angles vifs de la montagne et donne l'illusion que l'altitude inscrite sur la pancarte de chaque col est usurpée. Le conducteur d'un engin lisse avec application la terre rouge de la route.

Pendant un temps, la douceur de la surface du chemin est comparable au bitume le plus fin. C'est très gentil de récompenser ainsi les efforts des randonneurs.

Il est plus de midi, j'arrive à un carrefour. D'un côté, la route montant de Fenestrelle, de l'autre celle menant au d'elle Finestre. L'endroit n'est peut être pas très bien choisi, mais je décide de m'y arrêter pour manger. Pratiquement seul depuis Sestrière, je constate en m'arrêtant, combien cet itinéraire est fréquenté. Il y a des 4 x 4, des voitures particulières, des motos, des randonneurs pédestres et...des vélos. D'abord un vététiste puis deux cyclos faisant Antibes - Thonon.

Venant du nord, un peloton à V.T.T. descend à toute allure. De quoi ai-je l'air avec mon vieux clou couché dans l'herbe, en train de savourer mon dernier sandwich ? Comment faire pour ne pas être éclipsé par ces comètes de fluo revêtues ?

Je dois faire quelque chose... mais quoi ? Ca y est, la voilà l'idée. Mon gendre, inquiet de me savoir seul, m'a confié son téléphone portable. Toute la famille doit d'ailleurs m'appeler d'ici peu pour savoir où j'en suis.

Je sors l'appareil du sac à dos, déploie l'antenne et prend la pose prétentieuse du cadre dynamique en pleine conversation. Je devine les regards incrédules lorsque le groupe passe tout près. Hein ! qui c'est la vedette maintenant ?

L'heure de la vacation radio est passée. Pas d'appel. Je termine par la tire-bouchonesque descente sur Méana. Mini orage lors du regroupement familial à Suse. Le «pourquoi ne m'avez-vous pas appelé» est immédiatement contré par un «et toi, pourquoi n'as-tu pas répondu ?» Le mystère s'est éclairci plus tard... j'aurais dû, paraît-il, mettre l'appareil en veille.

Décidément, je suis bien un frimeur.

René CODANI N°1882
de LARDY (Essonne)

DE L'UTILITÉ DU TABLEAU D'HONNEUR

J'sais pas vous mais moi, je découvre chaque revue des «Cent Cols» comme un gourmet aborde la dégustation d'un plat rare et savoureux. Pensez ! Une édition par an, ça ne s'empiffre pas. Je me suis, depuis le début, fixé une règle : pas plus d'un article par jour. Dame ! S'agissant le plus souvent de la relation d'ascensions gigantesques ou de séries d'escalades, c'est un moindre respect que l'on doit aux auteurs de ces textes.

D'habitude, j'attaque la lecture des journaux en partant de la dernière page. Je fais une exception pour la revue où je commence par les éditoriaux qui me replongent dans l'ambiance de la Confrérie. Ensuite, je m'en vais directement au tableau d'honneur. Non ! Je ne me précipite pas sur ma modeste place, pour savoir si (au moins !) mon nom n'aurait pas été oublié. Non, je commence par l'élite, le Top, le Topo, le Guide, le Maître, les N°1, the Number One of USA, etc. Leurs performances me font rêver. Ils sont d'un autre monde que le mien, gravissant en une année le double de difficultés nouvelles que je n'en ai franchies en dix ans de cyclotourisme. D'ailleurs, si je ne connaissais l'un deux, mon ami de Club Raymond, aussi agréable compagnon de route que bon conteur d'histoires, aussi à l'aise dans l'humour que sur les pentes de Superbagnères avec son 50 dents suppléant les plateaux moindres ce jour-là défaillants, si je ne connaissais celui-ci disais-je, j'en viendrais à douter que de tels sommets soient humainement accessibles.

Autrefois, les grands Maîtres étaient en fin de liste : le Tableau était pour eux l'escalier de la gloire. Maintenant, ils sont en tête : ça ressemble plus à un classement. Peu importe, il faut de toute façon tourner les pages pour aller voir ensuite où en sont les amis qui me ressemblent plus. Nous quittons la compagnie des Dieux pour le voisinage des plus humbles. Un peu devant moi, un peu derrière, la position de figures connues varie suivant les années. C'est l'occasion de prendre des nouvelles, de voir si la motivation est toujours intacte. Il y a aussi les inconnus, ceux dont on peut imaginer les difficultés quand ils sont basés loin des massifs montagneux, ceux qui avancent en âge, qui ont été mes voisins dans les débuts mais ne progressent plus. Il y a enfin les étoiles montantes qui sont parties pour une belle carrière. Voisins de palier provisoires, on les retrouvera peut-être au sommet dans quelques années. c'est ainsi que mon attention est attirée en 1993 par un joli nom accolé au mien : Isabelle QUIRY. J'sais pas vous mais moi, je trouve qu'un nom ça parle. Ainsi le mien (Menou) : les Bretons y verront une racine de pierre, «men» comme «menhir», et ils auront raison : il y a, pour ce motif, beaucoup de Menou en Bretagne, dans l'île de Sein par exemple. Pourtant, en ce qui me concerne, ils auront tort : le gascon Menou dérive du latin «minor» qui a aussi donné le français «mineur»? Oui, un nom ça parle. Quiry vient probablement du prénom Quirin, lui même issu de Quirinus qui n'est autre, je viens de l'apprendre, que le nom divinisé de Romulus, le fondateur de la Rome antique.

N'empêche ! Même si on fait abstraction du côté olympien, un nom pareil, me dis-je, ça ne doit pas être facile à porter. Le prénom, déjà, avec sa syllabe «belle», n'est pas neutre (les Maxime et les Bruno sont confrontés au même problème : gare à la taille ou à la couleur des cheveux). Quant au nom, hou là là ! Le phonétique Quiry ne vous autorise pas la moindre grimace dans un col difficile ou le plus petit quart d'heure de blues, même s'il vous reste deux difficultés à franchir et qu'une pluie glaciale vous tombe sur les reins.

L'année passe. J'ai depuis belle lurette oublié ce voisinage sympathique au rang 139, quand en 1994, surprise ! La Centcoliste au nom joyeux a progressé au même rythme que moi et nous nous retrouvons col à col (traduisez «côte à côte») sur la 152^{ème} marche. Hasard extraordinaire, cas des cols (traduisez «d'école»).

Le hasard ne s'est pas reproduit et, tout à fait normalement, la logique a repris des droits ; une année, notre consoeur a fait du surplace ; une autre, c'est le signataire de ces lignes qui a traversé trop de BPF et pas gravi assez de cols nouveaux. Bilan sur le tableau 96 : il accuse 13 points de retard sur son ex-voisine de palier.

J'sais pas vous mais moi, je n'ai pas toujours le courage ou les possibilités d'aller chercher de nouvelles

routes d'altitude. Mais là, quand même, je me suis dit que, pour un Pyrénéen du Piémont, j'étais en dessous du présentable. Alors, oui, je l'avoue, grâce à un joli patronyme du Tableau d'Honneur, j'ai changé mes habitudes et, de cueilleur de cols que je suis d'ordinaire, je me suis transformé un peu (si peu !) en chasseur.

Et j'attends la parution de la revue 97 avec sérénité.

Bernard MENOUE N°3451
de JURANCON (Pyrénées-Atlantiques)

MON 400ÈME COL...

Fin août, la fin de vacances, je comptabilise les nouveaux cols que je viens de franchir en Ariège pendant une semaine de vacances. J'en suis à 399 !

Je décide donc de passer le 400ème et je recherche «le» grand Col, celui qui marquera ce chiffre rond de 400. Aucun grand col de plus de 2000 mètres dans un rayon de 200 km. En feuilletant la revue des 100 Cols, sur l'additif du catalogue, je découvre un nouveau col dans le Pays Basque, le 64-300. J'irai dans cette belle province.

Je trace un petit circuit et je pars d'Hasparren, direction Cambo, Espelette, la D.249.

Arrivé au sommet d'une côte, une petite route part sur la droite, ce doit être celle du col de Légarre (349 m.). Un paysan se trouve en bordure de route, je lui demande confirmation. Il me répond que je suis sur la bonne route et qu'un cycliste vient de passer. Peut-être un «Cent Cols», Je repars et passe très vite le petit plateau de 28 dents car la pente devient raide. Vite, je passe le 28 derrière. Avec ce développement, je vais voir venir. Je vois, le compteur tient le 4 km/h et n'en bouge plus. Mon coeur par contre monte la cadence, dommage de ne pas avoir un cardio...! Un virage à gauche, un dégagement à droite, je m'engage à droite pour récupérer car le souffle manque. Quelques minutes d'arrêt font du bien. Le paysage est magnifique mais il faut repartir. Les pédales sont vite enclenchées. Quelques centaines de mètres plus loin, j'aperçois un faux-plat. Il est de plus en plus court, ouf ! J'y suis. Que cela fait du bien de poser les pieds par terre. Un piéton à bascule retenant un vélo de course arrive face à moi. Le cycliste qu'avait vu le paysan ! «Vous arrivez à monter, j'ai peur de descendre ! Je n'ai pas pu monter à vélo avec mon 32x26 me dit le cycliste. Ce cyclo lyonnais a été surpris par le pourcentage de cette montée, moi aussi !

Je crois que je me souviendrai de mon 400ème col. Après quelques minutes de discussion, nous repartons, lui à pied vers le bas, moi vers le haut sur le vélo. Ouf ! le sommet est là, et là-haut, je découvre un magnifique petit coin du Pays Basque sous le soleil.

Quelques hectomètres plus loin, je trouve un habitant en bordure de route coupant de l'herbe. «Vous avez monté cette pente à vélo?» me demande-t-il. «Il y a 600 mètres à 26%» Je n'ai pas vérifié, si ce n'est qu'il y a 190 mètres de dénivelée sur 1,100 km sur la carte.

La semaine précédente, j'avais escaladé le Tourmalet, il était moins dur !!

Je me souviendrai de mon 400ème col ! Que sera le 500ème, un grand col ou un col dur ?

Alain DARGET N°1825
de SERRES CASTET (Pyrénées Atlantiques)

«COLLICULTURE ET ALCOOLÉMIE»

Si un jour le hasard t'envoie au nord de l'Ecosse, et si comme moi, tu t'installes quelques jours à Grantown on Spey, au coeur des Highlands, ne manques pas de faire à vélo «The Malt Whisky Trail», une randonnée aromatique d'environ 80 miles (150 km) qui te permettra d'approfondir ta «colliculture», de compléter ta «colliste» sans pour autant entrer dans une crise de «colite» aiguë, ni de franchir le fatidique 0,8 gr d'alcoolémie.

De Grantown On Spey, une petite route agréablement sinueuse me conduit à Tomintoul après avoir franchi 4 cols de moins de 400 mètres : Yinebrebreck, Catanach, Laruton et Feich Musach. Descente vers la vallée du Glenlivet où se loge la distillerie du même nom qui date de 1858 et qui donne un whisky coloré subtilement tourbé, délicat, moelleux, aromatique et sûr. Après la visite, retour sur mes pas et cap vers Dufftown par les modestes cols de Knokandhu, Shenval et Craighead.

A Dufftown, je suis dans la patrie du Glenfiddich, whisky réputé pour la particularité de sa bouteille verte. La visite guidée est accompagnée d'une présentation audio-visuelle en 6 langues, ce qui peut expliquer les 100 000 visiteurs par an. En passant dans le hall d'embouteillage, (c'est la seule distillerie d'Ecosse qui assure sa propre mise en bouteilles) je m'inquiète de la destination : aujourd'hui c'est pour la France ! Tiens... Tiens... !

Je laisse passer la troisième averse de la journée en flânant à l'intérieur de la splendide boutique à souvenirs : pas de danger d'être tenté puisque la seule boisson autorisée pour aujourd'hui sera l'eau si pure des Highlands dans le bidon, et le thé à la pause.

Je continue sur la A 941 pour accéder au petit col de Brylach Hill (144 m). Sur le chemin, dans le village de Rothes, se trouve la distillerie Glen Grant, un malt très clair, fruité, aromatique et qui vieillit sans effort... un vrai rival du Glenfiddich ! Retour vers Spey Valley où je découvre par hasard, sur les rives de la Lour, non loin de son confluent avec la Spey, la distillerie Aberlour. Son whisky est satiné et moelleux avec un arôme subtil de sherry et de malt. Un whisky tout en douceur.

En continuant la A 95, là où la rivière Avon rejoint la Spey, je surprends dans la lande la distillerie Glenfarclas. On y crée un whisky généreux au bouquet riche avec un arrière goût durable et parfumé. C'est du bon!

Un dernier crochet pour accéder au col Anargate, point de passage vers Elgin et la mer du Nord. Après Knockando, je m'arrête pour la dernière fois, c'est juré, à la distillerie Cardhu, la seule fondée par une femme.

Il est grand temps de rentrer au camp de base par la route la plus courte. Par chance, c'est celle qui longe la rivière Spey, une superbe petite route secondaire où je rencontre, chemin faisant, des dizaines de lapereaux, quelques coqs de bruyères et les fameuses perdrix bien connues sur les bouteilles de whisky «Famous Grouses».

Au terme de cette randonnée bien arrosée !.. (une dizaine d'averses), 8 cols seront ajoutés à ma colliste, sans compter l'incroyable enrichissement de ma colliculture en couleurs et en parfums. En outre, croyez bien que mon alcoolémie n'a jamais été répréhensible aux yeux de la loi, car foi de bon français, je n'ai accepté qu'un seul petit Glenfiddich en dégustation... mais c'était juste pour guérir ma colite chronique.

P.S : Ma colémie est montée à $6/8 = 0,75$: six distilleries pour 8 cols dans la même journée.

Michel WAQUET N°2102
de BRUILLE-lez-MARCHIENNES (Nord)

DE L'EAU D'EVIAN... À L'ALAMBIC DE GASPARD

Il est des étés où le déficit pluvial peut faire craindre à l'organisateur que je suis devenu, un manque de verdure et de verdeur, un paysage jauni par la sécheresse faisant perdre à la région visitée le cachet touristique rêvé sur les dépliants, pour tout dire une absence de mousse sur les troncs d'arbre compensée par celle, ô combien rafraîchissante, des tavernes locales....

J'en suis là de mes réflexions solitaires dans ma voiture qui me conduit en ce dimanche de juillet vers les bords du lac Léman et les cimes du Chablais pendant que, fidèle à ses habitudes, ma voisine somnole, encore réchauffée par quelques trop timides rayons de soleil rhodaniens.

Déjà, au loin vers l'est, les falaises arides du Vercors portent un chapeau de brume, pas de cette «brume matinale» chère à nos météorologistes, annonciatrice d'une journée agréable, mais une brume solide, chargée, quoiqu'encore sage.

J'ai bien remarqué aux hasards d'arrêts autoroutiers que les premiers touristes de ce début d'été pressent le pas vers les boissons chaudes et ne s'éternisent pas à l'extérieur malgré la beauté des paysages préalpins...

Peu à peu, au fil du voyage, mon bermuda met des manches longues, mon tee-shirt demande une autre épaisseur, le ballet des essuie-glaces d'intermittent devient continu... Grenoble... Chambéry... Annecy... il faut pourtant continuer... mes pensées sont d'un optimisme forcé... ça ne durera pas... ça ne peut pas durer... ça ne doit pas durer... les copains vont être déçus... nous n'avons jamais été aussi nombreux... certains viennent pour la première fois... Annemasse... Thonon... tiens ! le lac, entr'aperçu à travers les nuées... la route de Saint Paul... le camping à 900 m d'altitude.

Comme à son habitude, Jacques est là pour nous accueillir. Lucette a perdu son bel optimisme. Daniel et sa famille sont en place... Je m'installe sous les trombes d'eau froides, Dany allume le chauffage pour faire sécher les vêtements détrempés. Que vont faire Eric, Yannick, Jules, nos campeurs sous tentes ? Une chambre d'hôtel fera mieux l'affaire ! Le soir, nous sommes heureux de nous retrouver. Chacun donne ses prévisions, le plus souvent teintées d'optimisme... enfin, le repas est excellent... la nuit portera conseil... demain sera un autre jour... un autre jour de pluie froide, pénétrante, celle qui empêche les plus téméraires d'enfourcher leur monture... mais que faire pour tuer le temps ? Une descente à Evian, ville d'eau !! à Thonon !! que nenni, nous sommes venus pour pédaler... le reste est littérature... Une envie incontrôlée de revenir à Toulouse... où il fait un temps à ne pas mettre un cyclo dehors... Heureusement, l'idée salvatrice vient de germer derrière la moustache de Roland... la distillerie locale : l'alambic du père Gaspard !

L'eau n'est-elle pas l'ennemie jurée de ce lieu ? Conjugons le mauvais sort ! Visitons et dégustons ces breuvages locaux aux senteurs montagnardes... Le moral va revenir en même temps que les premières éclaircies, là-bas à l'ouest sur le lac Léman... merci Gaspard... demain il fera beau...

Nous pourrons commencer... la journée sera belle près de la Dent d'Oche ; Marcel gravira son premier col, Bernard sera heureux, Armand enfin rétabli retrouvera ses ailes, Annie sera réchauffée, Sébastien s'envolera, Jules voltigera à l'approche de midi, toute la belle troupe appréciera les merveilleux paysages de la Haute-Savoie si belle sous le soleil retrouvé.

Les jours s'écouleront, vite, trop vite... Bassachaux, Joux Verte et ses petites chèvres, la Savolière, les bords du Léman et son eau enfin bleue... Samedi déjà ! un au revoir trop rapide pour des moments trop courts...

Allez ! l'année prochaine, on remettra ça, c'est promis. Merci encore père Gaspard !

Michel SAVARIN N°2739, de CASTELMAUROU (Haute-Garonne)

BON SÉJOUR AU GÎTE DE FONTAUBE

Je ne raconterai pas notre voyage à vélo car il ne se raconte pas. Il est fait de non-événements qui risqueraient fort d'ennuyer mon lecteur : car comment faire partager avec des mots une addition de sensations fugitives que seul le vécu peut recréer ? D'où le besoin sans cesse renouvelé du «départ». Cependant, il faut bien se calmer à la morte saison.

Il est alors un moyen pour moi de faire resurgir un souvenir précis : au hasard des photos que je regarde cet hiver au coin du feu, une d'elles m'accroche. Elle évoque une étape d'un soir au cours de notre voyage cet été, entre Annecy et Cannes : une étape de chaleur comme savent nous en réserver la Drôme et le Vaucluse. A midi, nous avons dû patienter à l'ombre fraîche des platanes de Buis les Baronnie avant d'attaquer le col de Fontaube face au «Géant de Provence» le Mont Ventoux que nous nous gardions de défier. Accompagnés de notre fille de 16 ans, Annabelle, nous n'avions pas cru bon de l'affronter avec elle, mais notre itinéraire avait été calculé pour que nous puissions admirer sa majesté en faisant étape au sommet du col. Nous avons repéré sur carte la présence d'un gîte, au bord de la route, dès le col franchi; Un coup de téléphone pour annoncer notre arrivée la veille nous avait laissé présager un bon accueil : la voix était chaleureuse.

Et en effet, ce gîte vaut le détour : une ancienne bergerie aménagée avec des dortoirs bien équipés, un joli coin cuisine et une grande salle-à-manger. Les aspects rustiques et les aspects modernes se côtoient avec goût, conférant du charme à l'endroit sans qu'on subisse aucun désagrément. Les hôtes ont à coeur d'offrir aux visiteurs un lit très propre, une douche agréable et un repas cuisiné avec des produits de la ferme ou tout au moins régionaux. La conversation d'une grand-mère dynamique très ouverte sait, le temps d'une soirée, vous faire partager un peu de sa vie. De nombreux cyclos ont déjà pu apprécier le séjour dans ce gîte agréé FFCT, comme en témoignent des photos affichées au mur de la salle-à-manger : les verres levés et les mines réjouies en disent long. Le repas terminé, on nous conseille d'aller admirer le coucher de soleil que l'on nous dit «merveilleux ici»... C'est alors que les dernières lueurs flamboyantes s'éteignent que nous entendons le tintinnablement des cloches du troupeau de chèvres qui rentrent au gîte. Nous les suivons et nous discutons un moment avec le grand-père berger qui respire la bonne humeur. Il fait maintenant presque nuit et le magnifique bouc blanc qui sort un moment de son abri et consent à se laisser gratter entre ses énormes cornes, va bientôt se coucher, comme nous.

La nuit est très calme : la maison étant isolée au bord d'une route très peu fréquentée. Au dessus de nos lits la fenêtre ouvre sur un champ d'étoiles limité par la silhouette sombre du Ventoux... Au matin, le réveil se fait avec les premiers rayons du soleil levant sur le sommet pyramidal de la montagne mythique des cyclotouristes.

Tout cela peut-il convaincre mon lecteur que le gîte de Fontaube vaut le détour ?

Bon séjour au gîte de Fontaube, si le coeur vous en dit !

Coordonnées du gîte : Col de Fontaube 635 mètres - 2 km au nord-Est de Brantes - Monsieur Frédéric Coulet (un photographe artiste) 84 390 Brantes - Tel : 04 75 28 07 22 - Ouvert de Pâques à Novembre - 25 places - repas (téléphoner à l'avance)

Nicole POTY N°702
de CHAINAZ les FRASSES (Haute-Savoie)

LE LANGAGE DES COLS

Comme les fleurs ont leur langage, les noms de cols donnent parfois l'occasion de se laisser aller à quelques interprétations imaginées où les fugaces sensations glanées çà et là lors de leur passage se transforment souvent en un joyeux divertissement verbal.

Ainsi, je vous conseille de prendre le pas de la Clé avant de passer le col de Porte. De même, il est préférable de ne pas faire le col de la Charrette avant le pas du Boeuf.

Si vous voulez monter au col du Sabot, il vaut mieux ne pas mettre les deux pieds dans la même pédale. Au pas de la Corne, abondance d'efforts ne nuit pas et au col de la Table, arrêtez-vous pour casser la croûte. Accom-pagnez votre collation d'un bon vin au col de Pommerol.

Quand vous passerez par le col de la Bataille, gare aux tontons flingueurs si vous voulez un jour gagner le col de Guerre et aller jusqu'à celui de la Place d'Armes où il faudra rendre les honneurs.

Il faut reconnaître également que l'ascension d'un col ne procure pas toujours que d'agréables souvenirs. Ainsi je me rappelle qu'en grim pant le col de la Ventouse, mes pneus collaient à l'asphalte. Au col des Mouilles, je n'avais plus un poil de sec, au col de la Sausse, je baignais dans ma sueur alors que dans le col de la Chaudière j'étais complètement frigorifié.

Au col de la Voûte, j'étais arc-bouté sur ma machine et j'étais encore à l'ouvrage dans le col de la Machine. En escaladant le col du Coq, j'ai rencontré quelques nids de poule. Au col de la Sarriette, il n'y avait pas de thym ni de romarin, au pas d'Adan, pas d'Eve mais de la tenue, et dans le col du Mistral pas un souffle de vent. Au col de Saint-Ange, je me sentis pousser des ailes alors que je suis passé au col de l'Evêque sans en avoir confirmation. Si dans le col de la Croix j'ai vécu un véritable Calvaire, au col du Berger Mort j'étais vraiment crevé et au col de la Croix Rouge il aurait quasiment fallu appeler le Samu.

Par contre, au col de Muse, je fus particulièrement inspiré et au col de la Comtesse, il me vint de nobles pensées. Au col du Lion, j'avais mis un tigre dans mon dérailleur. Au pas du Chien Fou, j'ai pédalé comme un enragé tandis qu'au pas des Rages j'ai bien failli devenir fou.

En montant le col de la Croisette, j'ai eu mal aux cannes et c'était pas du cinéma. Au col du Caire je n'ai pu contempler de pyramides, au pas du Loup aucun agneau ne se désaltérait et comme je n'ai pas percé dans le col de l'Épine, je suis allé très loin jusqu'au col de l'Exil.

Je vous ferai grâce ici de la collection complète des saints cols car on ne saurait plus auquel se vouer, de la liste des cols arboricoles : Pin, Chêne, Orme et autre Noyer ou de celle encore plus longue d'un impressionnant bestiaire où les Anes, les Ours, les Loups et les Chèvres se disputeraient la tête du peloton.

Et quand je pense à tous les cols qu'il me reste à découvrir, je me dis que je risque de me torturer encore longtemps le corps et l'esprit... dans la plus extrême jouissance vélocipédique.

Maurice OCCELLI N°3975
de GRENOBLE (Isère)

SONNET POUR MAÏTE

Pour la saison passée, et très tôt commencée,
Pour chaque randonnée à chaque épreuve ajoutée,
De Lyon-Mont-Blanc musclée à Paris-Brest si côtee,
Pour toutes les chevauchées de cité en cité,
Je te remercie Maïté...

Pour l'écureuil espiègle, la palombe affolée,
Pour la primevère et les genêts étalés,
Pour les champs et la vigne, les chevaux attelés,
Un groupe de pigeons du clocher envolés,
Je te remercie Maïté...

Par la faim et la soif, la douleur repoussée,
La lande surchauffée et le col verglacé,
Par la pluie et la grêle, le sommeil terrassé,
Je te remercie Maïté...

Par la mer aperçue après mille montées,
Par le raid qui s'achève dans l'euphorique gaïeté,
L'arc-en-ciel au dessus d'un maillot blanc-bleuté,
Je te remercie Maïté...

Francis SAUZEREAU N°130
d'ANGLET (Pyrénées-Atlantiques)

Et si nous tous , nous offrons ce petit poème, en hommage à toutes nos épouses qui, toujours nous encouragent et trop souvent nous attendent.

Jean PERDOUX

ADHÉSION AU CLUB DES CENT COLS

Durant toute ma jeunesse
J'ai fait de la bicyclette,
Malgré vent, pluie, froid et neige,
Pour me rendre à mon collègue.

Tout jeune déjà je montais,
Le col Bayard, et pédalais,
Car chez mon vieux tonton, j'allais,
Garder les vaches, durant l'été.

Les Hautes-Alpes que j'habitais,
Ou dans lesquelles, j'ai baladé,
Très vite j'ai appris à monter,
Toujours plus vite vers les sommets.

Puis les années ont passé,
Et j'ai dû abandonner,
Et je n'ai plus pratiqué,
Le vélo, qui me plaisait.

Beaucoup plus tard j'ai acheté,
Un vélo pour me promener,
Ainsi j'ai vite recommencé,
A pédaler, vers les sommets.

Des régions, j'ai aimé visiter,
Alsace, Savoie et Pyrénées,
Des Alpes à la Méditerranée,
Et plus de 100 cols, j'ai bien monté.

B.C.M.F., j'ai pratiqué,
Aux Vélocio, je suis allé,
Semaines Fédérales, j'ai visité,
Beaucoup de gens, j'ai rencontré.

Pour faire partie de votre Club,
J'ai dû compter, 100 cols, sans bluff
J'espère être bientôt médaillé,
De tous ces cols que j'ai montés.

Jean-Claude VACHER N°4381
de NICE (Alpes-Maritimes)

JAMAIS DEUX CENT TROIS...

Quand la route est familière, quand l'allure est régulière, la pensée en profite pour se dissocier de l'activité physique et laisser libre cours à la réflexion. C'est pour moi l'occasion de nombreux retours en arrière sur les trois centaines de cols à mon actif...

«Parpaillon»

C'est décidé. Cet été ce sera le Parpaillon.

«Frais matin» ce lieu porte bien son nom ce matin.

Associer ces deux lieux peut sembler incongru.

En effet, chacun d'entre nous connaît l'existence du premier, sait qu'il figure en bonne place parmi les plus de 2000, qu'il a fait couler beaucoup d'encre et encore plus de sueur parmi les membres de la Confrérie. Quant au second, ne le cherchez pas dans le «Chauvot»: sa platitude ne lui laisse pas plus de chance d'y figurer un jour que de sortir de l'ignorance générale.

Pour moi, au contraire, le sommet légendaire représente l'inconnu et l'évocation de son nom suffit à éveiller une certaine curiosité mêlant envie et angoisse. Par contre, du second, je connais le moindre gravillon, car c'est le passage incontournable au départ de la plupart des sorties cyclistes locales.

Alors, le rapprochement entre les deux ? me demanderez-vous. Eh ? bien, il est parfaitement connu de nous tous. Ce n'est qu'en accumulant des kilomètres autour de chez soi, en fréquentant d'innombrables fois en début de saison les routes familières, qu'on réussira, le moment venu, à avoir les jambes pour escalader le sommet de l'année.

Le passage au tunnel du Parpaillon se prépare en traversant «Frais Matin». Chacun vise des sommets et chacun a son «Frais Matin». l'un ne va pas sans l'autre.

Les lettres blanches sur fond bleu de la pancarte sont fidèles au poste dans ce léger coude de la route qui longe le Rhône. Le cycliste isolé qui la dépasse sait au millimètre près à quelle distance de là il retrouvera le revêtement parfaitement lisse qui succédera aux gravillons grossiers, et, qu'à partir de là, la magie s'opère. L'homme commence à être chaud. Les jambes tournent. La machine devient silencieuse. Les environs sont calmes. C'est le moment privilégié que choisit l'esprit pour s'évader, pour vagabonder, pour s'élever vers les sommets futurs. La banale pie qui s'écarte du bas-côté sur mon passage se transforme en marmotte des prairies d'altitude; la rectitude désolante de la route s'efface pour laisser place aux lacets de Crévoux. Les arcades monotones des acacias qui bordent la route figurent un tunnel. Un tunnel ! Mais c'est le Parpaillon !... je reste invariablement à 120 m d'altitude, mais ma tête s'envole déjà à 2643 m !

Le Parpaillon ! j'y suis - par le pouvoir de l'imagination - je l'ajoute à ma liste - par anticipation - Enfin, c'est le trois centième ! - en préparation - Cet été, si tout se passe comme prévu, le rêve deviendra réalité.

300 ! 300 cols ! Après les dernières vacances de Pâques, ma liste s'est hissée à 296. Un séjour dans les Hautes-Alpes dès juillet, et finir la troisième centaine ne sera qu'une formalité. Les souvenirs, les anecdotes, les efforts, les plaisirs et les satisfactions rencontrés au cours de ces trois centaines d'ascensions se succèdent dans ma tête comme les maillons de la chaîne. La première d'abord. C'est celle des randonnées pour le plaisir. Le plaisir de la découverte, le plaisir de la nature, le plaisir de l'effort accompli, le plaisir de l'arrivée au sommet, le plaisir de la vitesse au retour, le plaisir pour soi, sans penser à un quelconque tableau de chasse, le plaisir des noms de cols qui font rêver: Télégraphe-Galibier-Croix de Fer, Tourmalet-Aubisque-Aspin...

Puis c'est le déclic; La rencontre d'un ami qui en fait partie, qui est «initié», un «CCC», un pur cent.

«T'en n'as pas cent ? Compte ! Si ? Tiens l'adresse et... le Chauvot» Une première liste. Le compte y est.

Centaine satisfaction. Centaine passion. Centaine plaisir.

Et là, surprise ! La deuxième centaine se remplit.

Pas à coups de pédales, non. A la force du poignet ! Je n'use pas plus le 30 que le fond du cuissard: c'est avec une règle et un crayon que la liste s'allonge ! Les routes si familières du Vercors ou de l'Ardèche révèlent, grâce au filtre magique du Chauvot, un foisonnement de cols jusque là ignorés. Décembre 93, j'envoie ma première liste: 199 noms y figurent; Terminer cette deuxième centaine ne demandera guère d'efforts. Centaine facile. Centaine pantoufles. Centaine théorique.

Mais alors qu'une nouvelle ère commence, les routes des vacances n'ont plus le même goût qu'avant. Le nombre. Seul compte le chiffre en bas à gauche de la liste annuelle. Il faut augmenter son capital cols. Chaque sortie est minutieusement préparée. Carte Michelin, coordonnées, règle. Chaque col est pointé. Rien n'échappe au cycloclavier impitoyable avec de telles armes. Le parcours empruntera le maximum de sommets pour la distance prévue. Et rapidement la liste s'allonge. Les chiffres ronds comme une roue de vélo attirent. Les 300 sont en vue. Les 300 sont atteints. Centaine quantité. Centaine méthodique. Centaine classement.

Mais quelque part, je ressens un goût amer. Quelque chose semble cassé dans le merveilleux jouet. Et je me prends à regretter la première centaine, la centaine plaisir. La centaine des randonnées bien dures, dans les paysages grandioses d'un col célèbre, même s'il ne compte pas puisqu'on l'a déjà gravi sur un autre versant.

Alors, c'est promis, finis les cols qu'on ramasse à la pelle, finies les régions qu'on écume dans le rayon d'action du lieu d'étape. Retour aux sources, aux sources du plaisir, à la randonnée avant tout touristique. Le choix est fait: ce sera la qualité, pas la quantité. Et tant pis si c'est au détriment du tableau d'honneur. Priorité à l'article 5 de la règle du jeu «...le cyclo qui n'aime la bicyclette et la montagne que pour son plaisir.»

Et pour renouer avec cette philosophie, pour marquer cette décision, il faut un symbole : Cet été, ce sera le Parpaillon... L'ascension se fera dans le frais matin du 14 juillet...

Daniel SAUZET N°3752
de TAIN L'HERMITAGE (Drôme)

LE PARPAILLON A SON TAMPON

Le Parpaillon hantait mes nuits, parfois il me faisait rêver... Chaque récit le concernant me fascinait, mais un halo mystérieux brouillait encore son image, cachait sa vérité.

Alors j'ai imaginé qu'un jour je tenterais l'aventure et l'occasion m'en fut offerte lorsqu'un ami cyclo décida de passer ses vacances à Barcelonnette. En la circonstance, j'ai pensé qu'il fallait immortaliser cet instant magique du passage du Parpaillon par l'apposition d'un tampon sur notre carte de route dans le cadre d'un voyage itinérant à bicyclette (ou autre). Je suis donc à l'origine du concept de ce tampon original, artisanal certes, mais unique en son genre. Alors, pour tous ceux (et celles) qui ont effectué l'escalade du Parpaillon et qui souhaiteraient obtenir cette empreinte sur leur carte de route, je suis disposé à tamponner votre document que je vous retournerai immédiatement. Et pour ceux qui hésitent encore, vous pouvez y aller ; c'est vrai que le passage du tunnel est angoissant, mais ce n'est pas le plus difficile... Amis cyclos, il faut faire ce col, il est géant.

Michel LEROUGE
45200 MONTARGIS

LES SANGLIERS DU COL DE TRIBES

8h30. Par la fenêtre, que du bleu et la cime des arbres ondoie légèrement. C'est une belle journée d'août comme les précédentes. Je m'active pour terminer mon petit déjeuner car aujourd'hui comme tous les matins de cette semaine, j'ai déclaré la chasse ouverte : celle des cols. Hé oui ! Le satané «Chauvot» a encore frappé et j'ai rechuté à la vue de la nouvelle version des Cols de France sortie au début de l'été. En rêvant des plus de 2000 (mètres), je me contente d'écumer les moins de 1000 routiers et muletiers de la moyenne vallée de l'Eyrieux en Ardèche.

Soucieux, je consulte de nouveau la carte IGN au 1/25000 ème. Le parcours n'est pas long, 55 kilomètres environ pour 4 cols dont 3 non goudronnés, je devrais être de retour pour 12h30. L'objet de mes inquiétudes est le premier col dont plusieurs sentiers référencés sur la carte partent à peu près du même endroit : le lieu-dit «le bon appétit» et les informations du «Chauvot» sont contradictoires avec celles tracées sur l'IGN.

La descente dans la vallée et en direction du Rhône est agréable. Il fait bon, l'air est d'une grande pureté. Aux Ollières, je quitte la route de Valence pour celle de Privas, je m'élève au dessus du village et peux admirer au lieu dit «Bellevue» le contraste saisissant du bleu de la rivière entrecoupé par différentes teintes de vert et le rouge-brique des toits des maisons. Vue d'ici, qu'elle est belle cette vallée au soleil levant !... Progressivement, je grimpe sur une route tranquille et m'enfonce dans la montagne. Au détour d'une grande courbe apparaît le village du Chambon de Bavas puis la route plonge sur le pont de Boyon. La sueur ruisselle le long de mon dos et dans cette petite descente à l'ombre, je ne peux empêcher un frisson.

Pont de Boyon. Là commence l'aventure. Je quitte la route de Privas en direction du hameau de Bon Appétit. Très vite, je comprends l'utilité du petit plateau et... du grand pignon. L'étroite petite route monte droit sur le versant nord des Serres de Gruas et certains «coups de cul» m'obligent, en 28x24, à me dresser droit sur mes pédales. Encore une rampe et j'aperçois à la lisière de la forêt une bâtisse. En fait, le hameau de Bon Appétit se résume à une ferme où la route se transforme en trois chemins non goudronnés. Soulagement ! la carte en indique trois également.

Tous les trois montent au Col des Croix de Gruas. Je choisis celui qui me semble (sur la carte) le moins abrupt. Dix minutes plus tard, je suis de retour au point de départ : le chemin se perd dans un enchevêtrement d'arbres, de ronces, de fougères. Je contourne maintenant la ferme et m'enfonce dans la forêt. Avec mon randonneur, c'est encore cyclable (en 28x24). Le sentier jonché de petits cailloux grimpe sur les flancs de la montagne mais petit à petit les ornières, et l'apparition des roches et de gros cailloux m'obligent à descendre de vélo et à pousser celui-ci. Même à l'ombre, il commence à faire chaud. Je suis seul, aucun bruit dans la forêt, celle-ci respire lentement et un sentiment de bien-être m'envahit. Une pensée fugitive traverse mon esprit. Et s'il m'arrivait quelque chose ?... L'ascension s'effectue lentement le plus souvent à pied. Quand, surprise ! à quelques centaines de mètres du sommet, j'arrive sur un chemin goudronné venant à ma gauche. Sur la carte, il existe bien mais...non goudronné. Le final est une vraie partie de plaisir, la forêt disparaît et j'arrive au pied de la Croix. Fantastique ! Sur cette crête et avec la limpidité de l'air, mon regard plonge dans les deux vallées. Au loin, quatre colonnes de vapeur d'eau s'élèvent doucement de la centrale nucléaire de Cruas et, là-bas, au sud-est, cette montagne au dos caractéristique, c'est le géant de Provence qui s'offre à ma vue.

Je consulte de nouveau la carte. direction l'est, le Goulet de Verrière par un chemin cyclable à peu près plat, le long de la crête. Devant moi, à l'horizon, les contreforts du Vercors. A ma droite, la vallée de l'Ouvéze et un peu plus loin, celle du Rhône et le Mont Ventoux. A ma gauche, la vallée de l'Eyrieux. Autour de moi, de la bruyère en fleur où serpente ce sentier; je traverse le petit hameau de Gruas. Personne. Pourtant, quelques voitures attestent d'une présence humaine. le silence est impressionnant, je me délecte du paysage et je continue ma route seul avec un vent défavorable. Plus bas, dans les cailloux, j'aperçois le Goulet de Verrière. J'atteins le col, après une descente difficile, à pied, en retenant mon vélo. Je m'accorde

quelques minutes de repos pour m'enivrer une dernière fois de la vue de 360°. D'après la carte, toujours direction Est, le sentier qui me relie au Col de Groix est sur le versant sud de la montagne. Plus pénible est la descente sur le col et dans la vallée, aussi je profite beaucoup moins de ce lieu insolite. Peut être qu'avec un VTT, cette portion du parcours aurait pu être abordée plus sereinement.

Mon arrivée sur la route est suivie par un vieil homme. Arrêt pour me rafraîchir et engager la conversation. D'où je viens, où je vais, beauté du site, il me parle de «Sa Montagne», de «Sa Vie» et m'indique ma route du retour. Brave homme, qui sait encore regarder le temps passé.

Un seul col me sépare de la vallée de l'Eyrieux. Après Saint Cierge la serre, le vent dans le dos, je roule à vive allure (28 km/h) sur ce faux plat montant. Personne sur cette route. D'après la carte, la route suit les courbes de niveau ; grimper un col à cette vitesse me fait rêver. Après la beauté des paysages entrevus, mon esprit vagabonde vers des hautes montagnes, là où les plus de 2000 s'offrent à toi. Plus particulièrement je suis en Italie, dans les Dolomites dont j'ai tant entendu parler. Oui, je rêve de mon rêve : la deuxième partie de l'arc Alpin : Thonon - Trieste que j'aimerais réaliser l'année prochaine... ou une autre année.

J'aborde une large courbe, sans visibilité. Par réflexe, je serre à droite et mes doigts se portent sur les poignées de freins, quand surprise ! Je freine. A dix mètres de moi, un sanglier et quatre marcassins glanent sur le bord de la route. Pour eux aussi la surprise est totale. Quelques secondes après, ils s'enfuient dans les bois. Tranquillement, je continue ma route, je revois les sangliers, l'homme de la montagne, le Mont Ventoux dans le lointain, la bruyère en fleur. Je franchis le col de Tribe et plonge dans la vallée de l'Eyrieux, je suis sur un nuage. Trois petits kilomètres d'ascension me séparent du déjeuner. Je suis heureux.

Merveilleux Guide Chauvot. Le long de tes pages, tu nous fais rêver par des noms prestigieux. Sur la route, la réalité dépasse le rêve, le merveilleux devient sublime et le bonheur entier.

Patrick BABEAU N°1976
de BEYNOST (Ain)

NOS AMIES LES BÊTES

Les chiens : bien souvent le cyclo qui en voit un se méfie. A juste raison : il me souvient en avoir vu un il y a quelques années dans la descente du col des Banquettes (06) ; je me méfiais. Avec raison, car en arrivant sur l'animal, je trouvais celui-ci à droite de la route, son maître à gauche, et entre les deux la laisse extensible !

En ce jour du 13 mars 1996, point de laisse : je venais de Veynes Dévoluy et avais déjà avalé un petit col quand j'arrivais en haut du second vers 12 heures. Je traversai le petit hameau, et à la sortie, sur ma gauche, je vis, sous un arbre, une enfant de 4-5 ans en train de jouer avec un chien. Dès qu'il me vit, l'animal laissa tomber ses jeux pour courir vers moi. Méfiance me-dis-je !

Je prends donc ma gourde, la cale entre guidon et sacoche, prêt à dégainer le jet d'eau révulsif au moindre danger. Mais la bestiole ne l'entend pas comme cela et se met à trotter devant moi en tournant la tête et en me regardant. Bon, il m'accompagne tant que je suis sur son territoire ?

Deux cents mètres plus tard, il est toujours là. La descente sinueuse s'approche. Il reste devant et accélère, comprenant que moi aussi je vais plus vite. Une ligne droite. Un coup de guidon à gauche pour le feinter. Un coup de guidon à droite. Et je le passe. Il s'accroche. J'arrive à Savournon. Sur la place du village, le charcutier ambulant. Je m'arrête pour lui demander s'il connaît le chien (donc ses maîtres). Réponse négative. Pendant ce temps l'animal est venu faire le tour du vélo, m'a pris chaque pneu dans sa gueule (sans serrer, comme pour jouer) puis est allé s'asseoir en me regardant.

Je repars, lui aussi. Moi derrière et lui devant. Direction la forêt de Jubée et ses cols et ses animaux sauvages. Mais pour les surprendre avec mon compagnon, c'est cuit. Je m'arrête pour manger, il se couche et attend. J'essaie de partager. S'il accepte mes caresses, ma nourriture ne semble pas lui plaire ; me revient alors en mémoire la chanson de Salvatore Adamo : «C'est ton chien, c'est bien lui - c'était pas l'mien, j'ai fait comme si - Et c'était bien, bien ainsi». Et nous repartons. Avec l'Ubac, la neige commence à recouvrir la route. Je suis tantôt à pied, tantôt sur le vélo, ce qui n'émeut pas mon compagnon, qui en bon cyclo-touriste, adapte son allure à la mienne. Et toujours son avancée en tournant la tête pour me situer, et ses accélérations dès que la route descend un peu. Je me régale de le voir manger la neige pour se rafraîchir, de le voir me tourner autour dès que je m'arrête, de le voir essayer de mordiller ma roue arrière comme pour réclamer : «Allez, avance.»

15 heures. je suis de retour au Pas de Jubée. Trois heures qu'il me suit. 25 km. Je décide, puisque nous sommes revenus sur nos pas (mais à 8 km de l'endroit où il m'a accroché) de le lâcher dans la descente, n'ayant pas envie de le garder tout le temps. Après Savournon, j'ai un plat, c'est ma première sortie et je ne le lâcherai pas au train, puis il y a le col de Faye où c'est lui qui m'attendrait, puis la descente de l'autre côté, selon sa sinuosité, il pourrait garder le contact et me suivre ainsi jusqu'à Laragne, ou être lâché à 15 km de chez lui...

Donc, dès le début de la descente, je ruse et le passe. Son regard quand j'arrive à sa hauteur semble savoir que cette fois, nous ne nous reverrons plus. Je m'y étais fait à mon petit compagnon. J'en ai le coeur gros. Et comme pour me punir, voici le vent qui se lève. Plein est. Ca va, je l'aurai de dos de l'autre côté du col pour aller à Laragne. Et bien non, il retourne et de nouveau de face, comme pour me repousser d'où je viens.

Le soir, j'ai trouvé le téléphone de la maison où il m'avait intercepté : ils n'ont pas de chien, et la veille déjà, la dame l'avait vu avec un cyclo, pensant d'ailleurs que c'était le cyclo qui promenait son chien.

Si un jour vous passez par Savournon et qu'un Border Colley noir vous accompagne, donnez lui une caresse de ma part.

Pierre CHATEL - BONSIGNORE N°2081, de GRENOBLE (Isère)

«DIS MAMAN, C'EST QUAND QUE JE LES MONTERAI MES 8000 ?»

Quand notre petit bonhomme nous a posé cette question, il n'avait guère plus de 7 ans et voulait bien sûr parler des 5 cols à plus de 2000 mètres qu'il faut avoir gravi pour pouvoir faire partie du Club des Cent Cols. A cet âge-là, c'est dur de relativiser les hauteurs !

Car le Club des Cent Cols ... ça fait longtemps qu'il en entendait parler par son frère admis dans la Confrérie à l'âge de 10 ans. Et ça faisait longtemps qu'il rêvait de faire mieux que le frère !... mais comment ? Nous pédalons toujours tous les quatre ensemble, donc, difficile d'en monter plus que lui ! alors... «moi, je m'inscrirai à 9 ans!!»... d'où l'impatience !

En fait les premiers cols furent franchis en juin 95 à l'âge de 7 ans... des cols lozériens à 1000, pas bien durs, car l'approche fut faite en vélo articulé. Cela devint plus sérieux en juillet où, après un voyage itinérant de trois semaines en vélo articulé, le dernier jour Xavier put prendre son vélo à deux roues pour monter, non sans fierté, des cols à plus de 1550 m en Espagne, dont le San Glorio, qui ce jour-là portait bien son nom !

A partir de là, les cols, petits et plus grands, se sont enchaînés à folle allure. Face à une petite résistance pour partir en balade, il suffisait de dire qu'il y aurait des cols, pour transformer cette hésitation en précipitation !

Pour Pentecôte, je suggérais d'aller en Dordogne. Aussitôt Xavier demanda : «Y a des 2000 là-bas ?... non ?... alors, moi je veux pas y aller !»... Nous sommes donc partis faire les premiers 2000 : Allos et Cayolle (3 jours avec une boucle au départ de Barcelonnette en passant par Colmars, le col des Champs étant encore sous la neige). Tout se passa très bien, sans fatigue excessive ! En juin, ce fut le Ventoux en partant de Sault : «fastoche !»

L'été, un périple de 1100 km dans la région des fjords norvégiens nous permet de faire une bonne moisson (de cols!). Les 100 étaient dépassés depuis quelques temps mais...»il me manque les 2000 !... c'est quand qu'on va les faire ? « La question revenait souvent ! Donc, en septembre, nous nous décidâmes à faire le BRA... à notre rythme ! Départ de Rochetaillée le vendredi à 16 heures. Ça roule si bien qu'il est trop tôt pour s'arrêter au Rivier d'Allemont et nous continuons jusqu'au barrage de Grand Maison où nous dormons dans le camping-car qui, ce week-end-là nous suit. Le samedi, Glandon et Croix de fer ne sont qu'une formalité ! Et, l'après-midi, le Télégraphe passe très bien aussi. Nous dormirons à la Rivine, après Valloire, avec un peu de fatigue en partie due à la frayeur provoquée par un chien. Le dimanche, il reste à monter le Galibier. Un peu dur... mais, notre bonhomme est tellement fier que 2 km avant le haut, il se retourne pour me dire : «finalement, il n'est pas si dur que ça, ce col !»

Et c'est ainsi qu'à 8 ans et 2 mois, Xavier pouvait entrer au «Cent Cols».

Et franchement, à condition d'avoir un bon vélo, de rouler lentement, de laisser le gamin aller à son rythme et donc de toujours le laisser rouler devant (même si parfois le grand frère de 14 ans qui s'ennuie un peu de rouler aussi doucement demande l'autorisation de faire une échappée ! «d'accord... mais tu me laisseras arriver le premier au col !»), tout se passe très bien, sans fatigue excessive (1) et avec une grande fierté.

Et quel bel apprentissage de courage et d'endurance.

Hélène MICHEL
d'AMPLEPUIIS (Rhône)

(1) Nous avons souvent été frappés, avec le grand, de voir Xavier revenir de ses cours de sport, fatigué et avec des courbatures, ce qui ne lui est jamais arrivé après une sortie à vélo, malgré les 560 cols franchis !!

SOUVENIRS.. SOUVENIRS...

**Son plus beau : celui qui l'a marqué le plus, sa plus grande fierté, sa plus grande joie, c'est
Attendez, il faut revenir en arrière.**

1971 - Il retrouve dans le grenier de son père un vieux vélo, sans changement de vitesse (que son père avait récupéré en 1944.)

Après une sommaire remise en état ; miracle, il marche. Non, plutôt, il roule.

Il fait part de sa découverte à son bon collègue de bureau : Dis donc, Christian, toi qui es un grand sportif (tennis de table), qu'est-ce que je peux faire comme vélo dans le coin ?

Vu ton poids (il est assez dur avec moi !.. mais il n'a pas tout à fait tort !) faut pas trop forcer . Essaie une dizaine de kilomètres sur le plat.

Le lendemain, après ce sage conseil : ça y est, je les ai fait ! c'est formidable. J'ai maintenant envie de faire le tour du lac d'Annecy ! Tu es fou ! 40 Km ! On verra bien.

Quelques jours plus tard : Salut Christian ! Opération réussie, j'ai fait le tour du lac ! Chapeau, tu es costaud pour ton âge (40 ans) ! toujours le mot qui fait plaisir !.. Pas tant que ça, j'ai mis trois fois pied à terre dans la côte de Talloires ! Tu sais Jacques, vu ton poids et ton âge (l'ignoble ! ..) faut pas rêver. Le jour où tu monteras Talloires sans mettre pied à terre, tu pourras dire que tu viens de réussir un exploit.

C'est ce genre de réflexion qui vous trotte à longueur de journée dans la tête. Et bien, je vais lui montrer à ce Christian ce dont je suis capable ! Deuxième tour du lac : toujours aussi dure cette sacrée côte, j'ai encore mis trois fois pied à terre... oui, mais pas aux mêmes endroits !!! Troisième tentative : deux fois pied à terre (je me sens un peu plus costaud !) Quatrième tour du lac : Ah ce dernier virage ! La prochaine fois sera la bonne, j'en suis certain. Cinquième tentative : Je suis rouge comme un coquelicot , mouillé (de chaud !), le coeur bat au moins à 150, le souffle est court, je suis au bord de l'asphyxie ! Le dernier virage arrive. Il faut passer coûte que coûte, je suis vraiment en équilibre ! Un dernier coup de rein, ça y est ! CA Y EST ! J'ai envie de hurler! Je suis le plus heureux des hommes! Je vais pouvoir bomber le torse! Je me sens l'égal des plus grands ! Le rêve devient, enfin, réalité. Y en a un qui ne va pas en revenir ! ...

Eh bien, je n'ai jamais retrouvé une telle joie, un tel bonheur en 25 années de cyclotourisme. Et pourtant, depuis 1971, que de kilomètres parcourus, que de cols gravis !

En 1971, c'est aussi l'année de ma rencontre avec Jean PERDOUX. C'est lui qui m'incita à, d'abord changer de vélo..., à créer un Club cyclo au sein de mon entreprise, à affilier ce Club à la FFCT, à participer à des brevets, des randonnées, à en organiser, à en créer et puis, après... ce fut la grande aventure des «Cent Cols»...

Mais, cette côte de Talloires, elle reste et restera toujours mon plus beau souvenir.

Jacques MASSEIN N°118
ANNECY-le-VIEUX (Haute-Savoie)

LA PEUR DU GENDARME !!!

Un vendredi après-midi, profitant d'un jour de congé, je me décide à descendre d'Aix en Provence à Marseille afin de grandir mon capital «Cols» souhaitant épingler à ma petite collection le col de Morgiou.

Je gare ma voiture devant la prison des Baumettes, là, elle ne risque rien : les voleurs sont dedans.

Je m'équipe (gants, chaussures, casque), fais le col (petit mais costaud) des deux côtés s'il-vous-plait ! reviens à la voiture, pose mon vélo sur la banquette arrière, mes gants, casque et chaussures sur le siège passager et me voilà reparti joyeux vers Aix.

Comme tous les jours, et surtout le vendredi, l'autoroute bouchonne et je suis arrêté à côté d'une voiture de gendarmerie. Alors là mon sang se glace, étant habitué à oublier de boucler ma ceinture, je me sens en faute. Je touche discrètement ma ceinture, elle est bien mise ! malgré cela ma peur continue !

Au moment où les gendarmes avancent, mes yeux se portent sur le siège côté passager et, en une fraction de seconde, je vois le casque et comprends que c'est ça qui me manque. Je le saisis et le pose sur ma tête. Ouf ! je me sens tranquille, en sécurité, et surtout conforme à la loi. Ma file avance à son tour, je stoppe ma voiture à côté de celle des gendarmes. Alors là, l'un des agents de la circulation me regarde, et tout à coup son visage marque un étonnement, une stupeur terrible ! Il parle à ses copains qui, à leur tour, m'observent comme si j'étais un martien.

C'est à ce moment là que je me rends compte de ma bêtise ; je n'ose ôter ce casque, ça ferait louche !

Nos deux files sont toujours arrêtées, j'ai l'impression qu'il se passe des heures ! Eux, me regardent toujours, ahuris par mon excès de prudence.

Enfin ça avance puis, horreur, la file stoppe à nouveau, et bien sûr à côté des gendarmes qui me regardent de plus belle ! Et cela à trois reprises !

L'autoroute se débloque, j'enlève vite cet engin de torture et prends la première sortie en me promettant que la prochaine fois je mettrai ce casque dans la malle !

Jacques PALLANCA N°4040
d'AIX-en-PROVENCE (Bouches-du-Rhône)

EXTRAIT DU CODE FORESTIER

(Office National des Forêts)

ARTICLE R 331-3

Les détenteurs de véhicules, bestiaux, animaux de charge ou de monture qui sont trouvés hors des routes et des chemins ouverts à la circulation publique, encourent une amende de 900 francs.

UN VELO TOUT TERRAIN EST UN VEHICULE.

Afin de différencier, routes et chemins ouverts ou interdits à la circulation publique, une signalisation a été mise en place par la pose de panneaux du type BO du code de la route : DISQUE BLANC CERCLE DE ROUGE.

* Disque blanc cerclé de rouge «sans mention» : interdit à tous véhicules.

* Disque blanc cerclé de rouge «avec mention sauf Cycles» : interdit à tous véhicules sauf cycles (et VTT).

A la lecture de cet article du code forestier, il semble bien que notre activité cycliste soit particulièrement visée puisqu'il est fait explicitement allusion au vélo. On peut se poser la question de savoir si cette position de l'ONF n'est pas la rançon du développement spectaculaire du vélo tout terrain combiné au manque de respect de l'environnement par une minorité mal informée ou mal encadrée. Les amoureux de la nature et du vélo en toute liberté apprécieront. Laissons aux juristes le soin d'examiner la conformité avec les lois d'un tel règlement qui restreint la sacro-sainte liberté de circulation dans le domaine public qu'est la forêt domaniale et contentons-nous de diffuser l'information auprès de tous les chasseurs de cols chez lesquels une amende de 900 francs risque de refroidir bien des ardeurs.

Ce sera désormais le sort de tous ceux qui projetaient d'arrondir leur «capital cols» en allant cyclo dans le délicieux massif de l'Esterel (Var) où le rapport cols / km est un des plus élevés qui soit. Dorénavant, il leur faudra éviter une «zone naturelle protégée» située au coeur du massif et porter leurs roues sur des pistes sélectionnées, baptisées par l'ONF «circuits VTT»... Adieu donc à un certain nombre de cols désormais hors d'atteinte. Ils iront rejoindre tous ceux qui pour leur bonheur sans doute, pour notre malheur, certainement, se sont trouvés pris dans la nasse des parcs nationaux !...

Pour plus de renseignements sur ce massif du Var : Plan guide de l'Esterel publié par l'ONF (carte des pistes et sentiers du massif sur fond IGN au 1/25000 ème). Ce plan peut être obtenu auprès de l'Office de tourisme de Saint Raphaël, rue W. Rousseau, BP 210 St Raphaël Cedex, ou dans les rayons IGN des magasins spécialisés.

René POTY N°530

de CHAINAZ-les-FRASSES (Haute-Savoie)

IL ÉTAIT UNE FOIS 1000 COLS...

C'est la longue histoire d'amour d'Huguette et Pégase s'envolant !! à la conquête des sommets.

Mon premier col fut le Somport, c'est là que j'ai été initiée par un ami cyclo : Pierrot d'Oloron Sainte Marie.

La montagne c'est comme une femme !! il ne faut pas l'agresser, il faut l'approcher en douceur sinon elle risque de vous le faire payer avant le sommet. Surtout ne pas avoir honte de se faire dépasser, et là commence l'ascension où à chaque virage les paysages sont différents. Dans les plus de 2000 c'est grandiose. Au sommet de la Bonette, à la table d'orientation, j'étais là, éblouie, entourée de tous ces pics, c'était merveilleux. J'aurais pu fredonner, je me sens dans tes sommets si petite..!!

C'est en décembre 1985 que j'adresse ma première liste à la Confrérie des «Cent Cols» avec ma première centaine et les cinq + de 2000 obligatoires. Dans les 5 premiers : le Tourmalet où à l'arrivée, des cyclos allemands m'ont demandé d'être avec eux pour la photo souvenir.

J'ai participé aux deux premiers séjours de la Semaine de Vars. Super, avec l'Izoard par Arvieux, lorsque l'on sort de la forêt et que l'on débouche sur la Casse déserte, je restais fascinée, c'était lunaire.

Il y a eu l'Etoile des Neiges à Briançon, merveilleux séjour également. Puis je suis allée chercher quelques + de 2000 dans les Dolomites et en Suisse. En écrivant ces quelques lignes, tous ces cols magnifiques me reviennent en images : Quel régal.

Le Parpaillon avec sa partie muletière me laisse de durs souvenirs mais combien belle fut l'arrivée. Un autre morceau de choix : le Ventoux. Et puis, il y a ceux qui ne sont connus que des «Cents Cols», dans des régions magnifiques, sauvages, sur des petites routes où toutes les senteurs viennent vous chatouiller les narines, ils ont leur charme. Ne pas oublier la Corse où les cols foisonnent dans des paysages extraordinaires. Ce n'est jamais facile en montagne, du plus petit au plus grand, ils ont tous des passages plus ou moins difficiles. Mais quand on arrive au sommet, c'est un plaisir inoubliable, on oublie la fatigue et la selle qui vous a fait mal pour ne penser qu'au bonheur d'être là. Et puis il y a le plaisir des photos. L'hiver, même par moments de spleen, derrière mes carreaux enneigés, je me plonge dans mes albums photos et là miracle : le soleil apparaît dans ma tête.

Et puis arriva à 67 ans !! ma retraite. Trois à quatre séjours par an uniquement consacrés à ma collection de cols et, là, le 12 avril 1996 avec mes 73 printemps, j'ai passé mon 1000 ème col lors d'un voyage itinérant dans le Tarn, le Haut Languedoc et l'Hérault. Le col du Perthus à 700 mètres fut le fameux millième. Un joli petit col agréable, que je dégustais sous le soleil. Le chant des oiseaux semblait me faire la fête. Dans la montée, un panneau «Col du Perthus ouvert». Ouf !! quelle chance !!

Je dis un grand merci et beaucoup d'amitié à deux amis de la Confrérie des «Cent Cols» René d'Orange et Paul de Menton qui ont bien voulu m'aider dans cette sacrée épopée !! ce qui m'a procuré tant de joies.

Huguette NOLOT N°2209
d'ANDERNOS (Gironde)

QUELQUES VERS (ET QUELQUES VERRES !) POUR UN MILLIÈME

A la quête des cols un jour tu t'envolas
Muée par ce désir d'aller toujours plus haut
Année après année tu les collectionnas
Les grands et les petits, les humbles et les beaux.

Tu vis les Pyrénées aux pentes impressionnantes
Les Vosges arrondies et leurs forêts profondes
Les Alpes et leur cortège de cols de légende
Et les volcans d'Auvergne surgis d'un autre monde.

Tu vis ceux de l'Irlande qui t'ont émerveillée
Ceux de la Norvège aux noms impronçables
Tu grimpas à 3000 en haut du Sommeiller
Et parcourus la Corse, vivier inépuisable.

Et enfin, le voici, se profilant là-haut
Celui tant attendu au nombre symbolique
Ce millième si grand, ce millième si beau
Revêtant pour un jour des allures magiques.

Du haut de l'Arpettaz avec tes bons amis
Venus t'accompagner en ce matin de gloire
Tu savouras enfin, heureuse, épanouie
Cet instant merveilleux aux saveurs de victoire.
Robert pour le millième de :

Marie-Claude JONAC N°2248
de SAINT-GERMAIN-au-MONT-d'OR.(Rhône)

MILLE COLS ET PAS PLUS ?

J'aime préparer minutieusement mes parcours
J'aime rêver des heures sur les cartes au 1/25 000 ème
J'aime découvrir de nouveaux horizons
J'aime la recherche d'un nouveau col
J'aime les sentiers pentus sur mon vélo
J'aime les longues journées en montagne
J'aime le haut de la montée et la vallée derrière
J'aime rouler sur les crêtes
J'aime être sur mon vélo en montagne.

J'aime moins être à coté de mon vélo dans les éboulis.

J'aime pas du tout être sans mon vélo dans les rochers
J'aime pas mon vélo quand il me stoppe avant un névé
J'aime pas mon vélo quand on se demande pourquoi on l'a sur le dos
J'aime pas être contraint de choisir la moins belle piste
J'aime pas la longue approche automobile avant d'être près d'une «mine».

Je n'aime pas que les cols dans le vélo.

Où est l'équilibre ? Quelque part entre quelques cols par hasard et un ratissage systématique de chaque joie à haute densité.

Pour ma part cet équilibre ce sera mille pour la chasse ; les suivants sans compter, pour le plaisir.

Jacques RAPENNE N°2884, (Randonneurs Lyonnais)

AU PAYS DES FAUX-COLS

On m'avait toujours dit que l'Alsace était une excellente région pour la bière. C'est pourquoi, lorsque j'arrivais à Colmar pour participer au Brevet Randonneur des Vosges, je ne pensais pas que l'on m'y servirait autant de faux-cols.

A la lecture, le programme était alléchant. Pensez-donc : pas moins de 22 cols. Et surtout, de nombreux cols que je n'avais jamais gravis. Une aubaine pour étoffer mon palmarès plutôt maigre cette année. Hélas, j'ai eu beau chercher dans notre bible, le catalogue Chauvot des Cols routiers, je n'ai trouvé aucune trace de ces cols annoncés comme «inédits» (Cols du Breifirst, du Gazon du Faing, du Dreieck etc...). Par acquis de conscience, j'ai alors consulté le catalogue des cols routiers et muletiers pour voir si le parcours toujours revêtu ne «frôlait» pas les cols introuvables mais cette recherche resta également infructueuse. Il m'a fallu me faire une raison, on m'avait servi des faux-cols ! Cette pratique semble d'ailleurs assez répandue dans d'autres organisations. Ainsi, chaque fois que je participe au Brevet de Lons-le-Saunier, je gravis l'épouvantable «Col du Puthod» (1445 m) inconnu dans le Chauvot. Ailleurs, on m'a proposé l'ascension du Pas de la Case, (Col à + de 2000 m). Dans ma région, la Champagne, certains parcours organisés nous mènent au «Col d'Avize». Il s'agit d'un raidillon menant à un sommet et non à un passage abaissé entre deux buttes (donc pas un col).

Alors, de grâce, mesdames et messieurs les organisateurs, ne nous servez plus de faux-cols. Continuez, comme vous le faites si bien, à nous proposer de belles randonnées (le Brevet des Vosges était parfait à une exception près : la météo) et laissez à René Poty le soin d'homologuer de nouveaux cols.

Gilles GALLOIS N°2637
de CHALONS en CHAMPAGNE (Marne)

INFLATION, COLLECTION, RÈGLEMENT...

Je ne veux pas ici parler d'économie, mais de cols qui, tels des lapins, surgissent chaque année de nos chapeaux de cyclos. Ce qui était logique il y a quelques années puisque nous partions de zéro en matière de répertoire de cols, me semble tout à fait étonnant aujourd'hui.

Comment le doute ne pourrait-il pas s'insinuer quand plusieurs dizaines de «cols nouveaux» sont inventoriés chaque année ?

Et à y regarder de près, certains (et les autres ?) ne comportent aucun panneau à leur sommet, pas plus qu'ils ne figurent sur une carte (IGN ou Michelin), ce qui demeure pourtant à ce jour la seule référence réglementaire !

On pourra me rétorquer que j'ai l'esprit trop cartésien, et que cette «inflation» aiguise par ailleurs nos appétits et donc l'envie d'aller découvrir, cueillir de nouveaux cols. C'est vrai, sans aucun doute, et correspond tout à fait au but que notre Confrérie s'est assigné. Mais ce n'est pas moi qui ai écrit le règlement ! Je nous crois, d'autre part, dépositaires et conservateurs d'un patrimoine en la matière. Alors, enrichir ce patrimoine en travaillant avec l'IGN ou les mairies pour faire revivre des cols oubliés, parfaitement d'accord !

Mais à quoi servirait-il «d'inventer» de nouveaux cols ? Ce serait un peu mépriser l'histoire, petite ou grande, bien souvent humaine, qui a construit chacun d'eux, en même temps qu'une véritable pagaille.

Ces propos ne sont pas ceux d'un esprit grognon, et encore moins d'un jaloux qui sait parfaitement qu'il n'aura pas, de toute façon, assez de sa vie pour franchir tous les cols... qui existent déjà !

Bonne route à tous.

Bernard GAY N°2123
de MONTPELLIER (Hérault)

NDLR : à la Confrérie des « Cent Cols », aucun col n'est homologué sans posséder une référence sur une carte (Michelin, IGN ou autre pour les pays étrangers) ou sur un panneau !

LE COL DES CYCLOTOURISTES EXISTE-T-IL...?

Situé au dessus d'Albertville, sur le flanc ouest de la Roche Pourrie (2036 m), le col des cyclotouristes n'a jamais été reconnu officiellement comme étant un vrai col.

En 1966, la jonction de deux routes forestières venant l'une de Queige, l'autre de Venthon a inspiré le plus passionné d'entre-nous.

En 1967, Jean Poncet, en élevant ce modeste passage au rang de sanctuaire pour les cyclos, donnait un aspect magique à ce lieu anonyme et créait un puissant attrait.

En 1969, au cours d'un Rallye Savoyard, la pose d'un panneau concrétisait cette idée : le Col des Cyclotouristes était né. Pas pour longtemps, car le panneau fut retiré quelques mois plus tard, sur ordre de la mairie de Venthon, dont le secrétaire, puriste avant la lettre, ne tolérait pas ce col hérétique.

Mais les cyclotouristes sont têtus, lorsqu'ils sont forestiers et qu'ils ont la chance de pouvoir compter sur une appellation au moteur surpuissant dans leur territoire. Au cours d'une nuit d'hiver de 1973, la tempête faisait rage, le panneau retrouva sa place... il ne restait même pas de traces dans la neige... l'esprit au col avait encore frappé.

Pour la petite histoire, en 1982, au moment où Albertville débutait sa campagne pour la candidature aux Jeux Olympiques, le seul lieu direct que possédait la ville sur sa propre commune pour pratiquer les sports d'hiver était une modeste piste de ski de fond passant par le col des cyclotouristes.

La ville eut vite fait de bannir cette «petite» piste au profit d'installations plus prestigieuses... mais, hélas, cent fois plus coûteuses pour les contribuables locaux. Jean-François Mermet, membre de notre Confrérie, en réalisant pour la revue «le Cycle» en 1983, une étude sur cet obstacle naturel peu connu, avait très bien saisi la polyvalence de cet endroit. Il montrait l'image d'un skieur de fond franchissant ce passage.

Ce fut la première reconnaissance de ce site au nom évocateur. Par la suite, la carte IGN Top 25 en 1992 et la plaquette de la Semaine Fédérale en 1996, ont réservé dans leurs pages, une place pour ce col. Nous sourions en pensant qu'il suffirait de baptiser le petit monticule qui borde la route... Cime des trois bouleaux 1333 m, pour que le col des Cyclotouristes devienne un véritable col de flanc, une dépression formant passage sur le flanc de la Roche Pourrie.

Col de rêve ou col rêvé, le col des Cyclotouristes existe. Il existe pour les centaines de randonneurs qui déjà l'ont franchi et pour les petits skieurs de fond du foyer du Mirantin pour lesquels il fut, de 1976 à 1984, la porte vers l'aventure de la randonnée nordique.

Tout au long de son parcours, il nous offre des paysages prestigieux et uniques sur Albertville, la Combe de Savoie, les Chaînes des Bauges et des Aravis et sur le Mont Blanc !

Tour à tour baigné d'ombre et de lumière, au sens propre comme au figuré, le col des Cyclotouristes résiste, il faudra du courage, de la persévérance et beaucoup de foi pour le rencontrer en 1997 à Albertville.

Michel CARTIER-MOULIN N°669
D'ALBERTVILLE (Savoie)

LE DIX CORS DU PORT DE BALES

La météo a mis son veto, pour nous interdire à deux reprises, l'accès au Pic du Midi de Bigorre, appendice d'altitude du prestigieux Col du Tourmalet, où se nichent deux cols muletiers, objets de notre convoitise.

Pour la petite histoire, je vous rappellerai, que madame de Maintenon, favorite du roi Louis XIV a franchi elle aussi ce célèbre col en chaise à porteurs, pour depuis Bagnères de Bigorre, aller prendre les eaux à Barèges sur le versant ouest. Passer si haut dans cet équipage relève d'une vraie prouesse, ce qui relègue nos exploits vélocipédiques à une pâle figuration.

Nous ne reviendrons pas toutefois bredouilles de cette escalade, en cueillant dans les premiers lacets au-dessus de la Mongie, le col d'Iris (2115 m) le bien nommé.

Si «conquérir les cimes, et jouir», est notre devise, il nous faut sans cesse repartir de tout en bas, pour se hisser tout en haut. En bas, ce jour-là, c'est Mauléon Barouse (475m), petit village du Haut Comminges, où nous emprunterons une petite route campagnarde longeant l'Ourse, torrent aux eaux vives et chantantes, qui grossit plus en aval la royale Garonne, entrée en France au Pont du Roi. Sur les huit premiers kilomètres, nous remontons tranquillement en «fumant la pipe» la baigt (1) de l'Ourse, en croisant les hameaux confidentiels de Ferrère et Saint Néré, où est exploitée une usine d'embouteillage d'eau de source bien intégrée au site.

A partir des Granges de Grouhes, le cyclo doit impérativement choisir, soit bifurquer sur la droite via le domaine de ski de fond d'Arenge, soit opter sur sa gauche pour la conquête du Port de Bales (1755m), l'Ourse notre compagne de surface jusqu'alors, trouve son passage vers sa source au fond d'une gorge de plus en plus profonde, creusée au fil des siècles. Ça monte, ça monte, encore, encore et toujours. Le pourcentage est marqué, et nous tentons d'apercevoir en vain le torrent, que nous retrouverons bien plus tard après un long détour, sur un pla (2) de verdure, cerclé de bois touffus où paissent des vaches paisibles. Ici, l'herbe est grasse et bien verte, l'eau est pure, l'air est sain, tout est réuni pour produire une viande de grande qualité.

Si les vaches pouvaient lire dans mes pensées cannibales, elles chargeraient hargneusement cet intrus qui rêve tout éveillé, de gîtes à la noix, de rôtis, d'entrecôtes et de filets saignants.

La montée reprend ses droits, l'ascension est agréable dans un environnement boisé et silencieux, où rien ne bouge dans une communion de minéral et de végétal. Au détour d'un virage, nous surprenons une colonie d'une dizaine de vautours gris, posés à même la chaussée. Tels des avions de chasse quittant un porte-avions, ils décollent les uns après les autres, dans un mouvement bien ordonné. Le chef sans doute, juché sur le talus, face au vide, s'élancera le dernier alors que nous sommes à peine à une vingtaine de mètres de lui. Si j'osais, je prétendrais l'avoir presque touché ! Ces charognards au bec crochu, à tête et cou nus et colorés se mirent à tourner au-dessus de nos propres têtes dans un ballet aérien bien orchestré. Dans la mienne, j'ai pensé tout bas : «s'ils ont faim, même très faim, la grosse carcasse de Gilbert devrait suffire à les repaître». Comme quoi, il faut toujours rouler avec un plus gros que soi !

Ces rapaces diurnes des montagnes de l'Ancien Monde, laids d'apparence deviennent prestement de beaux et majestueux planeurs. La nature offre de sacrés paradoxes, comme celui d'être laid et beau à la fois. Mais, ceci ne tient-il pas en fait aux règles fixées arbitrairement par l'homme, pour étalonner les choses ?

Encore un effort, et nous atteignons le deuxième palier de notre élévation, véritable sas débouchant sur une courne (3) large, haute et gigantesque, recouverte de pâturages d'altitude, où sont disséminés de nombreux bovins. A ce stade, l'on rentre dans un autre univers, l'on vit une sorte d'amnistie dans notre lutte contre la pente, et l'on retrouve un nouveau souffle conquérant, car de l'évidence le sanctuaire sera atteint dans un délai relativement raisonnable. Cet amphithéâtre pastoral suspendu adoucit le relief, et

ressemble au final de tous les grands cols, quand la route épouse l'encorbellement du cirque par circonvolutions, et nous conduit tel un aveugle docile et confiant jusqu'au sommet.

Ici, le sommet s'appelle Port de Bales, situé dans la zone axiale des Pyrénées, faite de roches cristallines agrémentées de noyaux granitiques. L'incertitude est devenue certitude, car nous voici arrivés à bon port, tout en haut ! Nos regards insatiables se portent vers d'autres horizons faits de sournes (4), de pènes (5) et de turons (6). On se régale !

Trois kilomètres de route forestière à découvert, nous permettront de poser le pied sur une mezzanine, où une fitte (7) matérialise le Port de Pierrefitte (1875m), encadré par les sommités du Pic du Lion, et du Mont Né. Sur le retour en direction du Bales. Gilbert m'interroge subitement : «là haut, vois-tu cette statue monumentale ?», tout en désignant du doigt la ligne de crête. Il s'agit en fait d'un cerf à l'empaumure développée, celle d'une bête en pleine force de l'âge, sûrement un dix cors. Le cervidé disparaîtra comme par enchantement, sans nous permettre de nous rapprocher suffisamment.

Comme toujours, très fiers et heureux de cette nouvelle conquête montagnaise, nous nous emmitouflons, pour nous lancer dans une descente vertigineuse, mais sans omettre au sortir du cirque épanoui de jeter un dernier coup d'oeil sur le Port de Bales, pour l'immortaliser à jamais dans nos mémoires. Alors, sans aucun regret, nous basculons vraiment vers la vallée.

En conclusion, si nous n'avons pas rencontré l'homme, qui a vu l'homme, qui a vu l'ours, quant à nous, nous avons bien rencontré l'Ourse.

- (1) vallée
- (2) plateau
- (3) combe, cirque
- (4) sommet arrondi
- (5) crête rocheuse abrupte
- (6) piton
- (7) pierre dressée.

Jean-Pierre RATABOUIL N°2521
de CASTELNAU-le-LEZ (Hérault)

CA FAIT DEUX FOIS QUE C'EST LA PREMIÈRE FOIS...

Ne vous arrive-t-il pas qu'un nom de col, à consonance plus originale que les autres, vous trotte dans la tête, parfois même, pendant des années, avant qu'un jour, enfin, vienne l'occasion «d'y aller voir» ?

Pour moi, Bergevine est un de ceux-là, un nom qui chante comme un prénom de femme, comme un prénom tellement trituré par les médias, il n'y a pas si longtemps !!

Après tout, une gorge de femme aussi est «une dépression entre deux mamelons» et vous remarquerez que là, si on n'est pas tout à fait au col on n'en est quand même pas loin !

Cessons de rêver et ce ne sont que mes pneus que je vais déposer sur la «dépression entre deux mamelons» en cette belle matinée de mai 96.

Sospel, 7 heures du matin.... au bout du chemin qui longe la voie de chemin de fer s'embranchent le sentier du vallon de Saint-Julien. Les hautes herbes chargées de rosée ont vite fait de me faire nager dans mes godasses. Ce n'est qu'un peu plus haut, en forêt, que le terrain devient enfin à peu près sec. Poussage et portage se partagent les hectomètres après que j'ai laissé partir sur ma droite le balisage qui monte directement au deuxième col.

Le temps de longer une modeste barre rocheuse, de la contourner et me voilà aux 722 mètres du col de Basse Bergevine. Comme j'aurais dû bien sûr m'y attendre, il n'y a, ici, comme pour tant de cols dont on se demande pourquoi on les aime tant, que taillis, herbes hautes et rochers.

«Ma» Bergevine n'était qu'imagination et les mamelons qui encadrent le col ne provoquent finalement en moi aucun frémissement particulier. Au-delà du col, le sentier se divise en deux si vous passez par là, prenez à droite le plus raide des deux, faute de quoi vous galèrerez comme je l'ai fait pour atteindre le col de Haute Bergevine en rampant misérablement dans un entremêlement de branches au ras du sol. Et avec un vélo j'vous dis pas !!

La récompense est un joli coup d'oeil sur les crêtes encore enneigées du Mercantour tout proche. Le balisage retrouvé m'emmène maintenant droit vers la pente, sur une croupe bien raide (en mai, superbes gentianes bleues) jusqu'à émerger enfin au Cuoré et «ramasser» en même temps le col du même nom.

Une borne de pierre de belle taille montre fièrement son «I» côté Est et son «F» côté opposé. «Qui parla italiano ?» même pas, il n'y a ici, cette fois encore, que du maquis et des cailloux. De la forêt toute proche me vient la seule réponse (en français !!) à ma question: Cou-Cou, cou-cou, cou-cou...

Ce n'est pas tout ça mais j'ai une sacrée soif, conséquence de la coupable négligence de n'avoir pas rempli mon bidon au départ de Sospel. Je tire sérieusement la langue et c'est sans eau «dans le radiateur» que, vélo sur l'épaule, je m'élève vers le pas de Mulacié, petite rallonge un peu pénible qui me permet d'engranger un col de plus : 1305 m, ouf ! de là-haut, descente dans un goulet herbeux archi pentu et c'est en retrouvant le sentier menant au col de Razet que, oh miracle, le sol devient boueux et que quelques flaques apparaissent. L'une d'elles, négligée par les coucous et autres oiseaux à gorge sèche, est immobile comme un miroir.

Une bonne épaisseur de boue bien propre tapisse le fond sans chercher à chicaner la clarté de la surface de l'eau. Alors, voyez-vous, je n'ai pas hésité: ce n'est pas la première fois que je me retrouve à quatre pattes mais c'est bien la première fois que ça me sert à mettre le museau dans une vulgaire flaque pour en aspirer le précieux et salvateur liquide. Ce n'est donc pas là que j'ai «bu la lie» mais un peu plus loin, quand la nature s'est outrageusement payée ma tête en me faisant tomber sur une bonne source au décollant généreux... de l'eau claire comme on n'en trouve qu'en montagne... quand on a fini d'avoir soif !!

C'est dans les hauteurs de Grasse que se situe ma seconde «première fois», de loin la plus farfelue des deux. Et là, il va me falloir l'indulgence de nos homologues de listes de cols pour qu'on ne me sabre pas une «dépression entre deux montagnes» à laquelle je tiens tout particulièrement.

Objectif: la Baisse de Viériou (1356m). Parking théorique, Grasse, pour éviter la zone entre les fabriques de parfums et la mer, où les malheureux cyclistes sont en danger de mort permanent. Donc à Grasse je sors le vélo, la roue arrière, la sacoche de guidon mais, «hénaurme» surprise il manque une bricole: la roue avant. Quel con, ce Voirin !! le coup à l'estomac passé, je me dis qu'il est quand même trop rageant de rater aussi bêtement mon 80ème col de l'année et une idée qui me semble lumineuse me traverse l'esprit : y aller quand même, le vélo me servirait de sac à dos... à la montée comme à la descente !

Certes il n'est plus question de partir de Grasse mais il faut aller stationner la voiture au pied du joli village de Coursegoules. Mon curieux équipage n'attire aucune attention: à cette heure matinale le village est silencieux. Le sentier est facile, la montée régulière... 450 mètres de dénivellation, ce n'est pas le bout du monde, et sur les coups de 9 heures me voilà sur «mon» col. Photo pour immortaliser cet instant baroque et délicieux, casse-graine tiré du sac. Au bas de la descente, aux premières maisons du village un gamin s'inquiète: «bonjour M'sieu, vous avez crevé ?» drapé dans la dignité d'un cyclo emmerdé par sa mécanique je m'entends répondre: «non, mon gamin, j'ai cassé ma roue» en pressant le pas pour éviter la probable deuxième question: «elle est où ta roue ?».

Ce doit être Courteline qui a dit: «je ne crois pas à la pesanteur... la preuve : il est plus facile de lever une femme que de la laisser tomber». Moi, je suis assez de son avis sur le même sujet mais par contre, le portage d'un vélo «unijambiste» sur une épaule fatiguée moi je vous le dis: il y a quand même bien là un problème de pesanteur !

P.S. : je ne résiste pas au plaisir de faire deux ou trois jeux de mots, peut-être pas pour le meilleur mais au moins pour le rire :

«Que le «Père Doux» , gourou fondateur de notre secte grimpante mais non violente, s'armant au besoin «Du Sceau» de notre Grand Maître actuel, fasse en sorte que me soit reconnu cet épisode farfelu. Puisque l'article 1 de notre règlement ne dit pas dans quel état doit être la bicyclette (heureusement il ne dit pas non plus dans quel état doit être le cycliste). Je ne sollicite là qu'une bien «Potyte» faveur !!!

André VOIRIN N°104
de GERARMER (Vosges)

LE TEMPS ET NOUS

Les quelques lignes que vous allez parcourir, et que j'écris avec le peu que je sais de ce monde qui nous héberge, ne sont pas courantes dans les pages de notre revue. Quand Marc Liaudon nous décrit son Nice-Genève, ou que Marie Cauchon nous narre avec talent sa randonnée dans le Ladakh, tout le monde se régale. Chacun de nous s'identifie à eux pour avoir vécu les mêmes joies et aussi les mêmes souffrances.

Moi, je voudrais vous parler du TEMPS. Dans notre vie quotidienne nous cherchons à en savoir un peu plus sur ce que nous ne savons pas. Cet effort ne sert peut-être pas à grand chose, mais je crois que nous devons nous arrêter, de temps en temps, sur les choses dont le sens nous échappe pour satisfaire notre curiosité.

Il y a le temps de la météo qui nous est familier et dont nous subissons les humeurs toujours changeantes. Et il y a «l'autre» TEMPS. Celui qui passe, qui file, qu'on ne peut arrêter. Il est tellement banal qu'on en parle beaucoup moins que du premier : il est émaillé de nos souvenirs, de nos projets, du possible et des «si c'était à refaire». etc...

Tout le monde sait ce qu'est ce temps jusqu'au moment où il faut l'expliquer. C'est avec lui que tout commence et tout finit. Il ne se laisse enfermer dans aucune définition. Personne ne sait vraiment qui il est. Quand on le talonne de trop près, il mène droit au mystère. Les savants essaient de le cerner, de l'identifier, mais en vain, il leur échappe. Par contre ils savent que le TEMPS ne peut être dissocié ni de l'Espace, ni de la Matière. C'est le complexe «Espace Temps» du fameux Einstein. de nombreuses expériences scientifiques ont prouvé qu'il avait vu juste.

Certains philosophes prétendent que le temps n'existerait pas si nous, les êtres conscients, n'existions pas. Pourtant avant les hommes, les dinosaures ont régné sur Terre. Ils ont vécu, se sont multipliés et finalement nous ont laissé la place. nous pouvons donc conclure que les philosophes s'amuse.

Puisque les savants ne savent rien ou presque sur le temps, je n'aurai pas la prétention d'en savoir plus, néanmoins j'aimerais encore en parler un peu.

Un «Cent Cols» appuie sur les pédales dans un col. A chaque tour de manivelle il avance avec facilité ou en peinant. En tout cas il avance. Mais sait-on pourquoi il peut avancer ? pardi ! il avance parce qu'il chevauche sa machine avec volonté et force. Cela ne suffit pas. Il avance parce que «existe le temps». Qu'arriverait-il si le temps s'arrêtait ? Sans le temps notre cyclo n'existerait pas.

Pourquoi le temps passe-t-il son temps à se jeter en avant en entraînant tout ce qui existe ? Il est la mobilité même. La preuve : au moment où il naît, notre cyclo entre dans l'espace-temps par le ventre de sa mère, et en ce moment il met un certain temps pour parcourir une distance dans son col.

Il n'y a pas que notre ignorance qui nous empêche de comprendre le temps, il y a surtout les limites de notre langage lui-même. Les mots que nous employons sont modelés sur les objets à notre échelle.

Ils s'adaptent aux phénomènes et aux événements de notre monde quotidien. Quand nous abordons des réalités à une autre échelle, tel le TEMPS ou l'univers, les mots deviennent facilement des obstacles. Nous sommes bien obligés d'admettre la réalité : nous existons et le reste aussi.

Le TEMPS est donc lié à la matière et celle-ci est le seul moyen, pour nous, de le mesurer. La terre tourne sur son axe en un jour et autour du soleil en un an, le soleil tourne autour du centre de notre Galaxie en 2 millions d'années, la Galaxie se précipite, à 600 km à la seconde, vers le «Grand Attracteur» constitué d'un super-amas de plusieurs milliers de galaxies. Notre cyclo - toujours la matière - avance dans son col parce que le temps lui donne le temps pour le faire.

Pour des raisons de commodité il est de tradition de diviser le temps en tranches égales : secondes, minutes, heures, journées, années, siècles. Puis de mesurer son passage en comptant les tranches au moyen d'horloges de toutes sortes. La terre, par exemple, marque un an chaque fois qu'elle fait le tour du soleil. Pour notre cyclo le chronomètre suffira. On voit qu'il est impossible de saisir le temps sans passer par la matière qui se meut dans l'espace. J'ai cité la terre, le soleil, le cyclo. Plus près de nous, il y a le sel qui fond dans la soupe, les aliments qui sont assimilés par notre corps, après un ballet chimique incessant où des myriades de milliards d'atomes toujours fébriles s'assemblent et se séparent pour que notre cyclo puisse parler, rire, avoir chaud ou froid, souffrir dans le Galibier ou ailleurs, faire l'amour, être heureux ou malheureux. Par contre, l'espace est simple à saisir. Il s'étend sur un domaine que notre ami peut parcourir en tous sens : il va, il grimpe, il peut aller toujours plus loin découvrir des coins de lui inconnus, ou revenir à son point de départ. A chaque instant son centre de gravité occupe un point dans l'espace et l'ensemble de ces points forme une ligne continue : sa trajectoire.

Mais cette liberté n'existe pas par rapport au temps, il ne peut pas choisir «d'aller à hier». Le temps ne donne jamais une deuxième chance à notre ami. Il le transporte comme un train en marche dont il n'est pas question qu'il descende. Il va du passé où il ne peut plus retourner vers l'avenir ouvert à toutes sortes de possibilités qu'il ignore.

Le temps comporte trois parties inégales. Deux sont énormes. Le passé et l'avenir. La troisième est presque inexistante: le présent. Le présent est comme un point éphémère qui se déplace sur une droite: derrière lui le passé, devant lui l'avenir. Il transforme, de façon continue, l'avenir en passé. Et notre cyclo passe toute sa vie dans ce présent évanescent.

Les coups de pédale de notre ami ne se ressemblent pas : le premier est déjà dans le passé et ne pourra plus se renouveler parce que notre ami ne peut pas remonter le temps. Le coup de pédale suivant, tout en étant dans le présent, se propulse dans l'avenir et retourne dans le passé. Donc, l'avenir perd de sa substance alors que le passé l'engrange. Et notre cyclo finira par engranger le col, mais ne pourra pas le comptabiliser s'il l'a déjà fait.

Le passé a tout construit : l'Univers et les «Cent Cols». L'avenir garde son secret. C'est l'inconnu. Il est devant, partout. Notre cyclo a du mal à le croire. Il sait qu'il atteindra et traversera le col. C'est vrai ! Mais il ignore dans quelles conditions il le franchira : sur sa machine, à pied, à quelle heure, sur quelle trajectoire, à quelle vitesse, en pensant à ses enfants ou à la prochaine sortie ?

Il semble bien que nous évoluons dans une direction invariable appelée «Flèche du Temps». Pourquoi ? Personne n'en sait rien. Même Dieu est silencieux sur ce point.

Quelques exemples simples indiquent que cette Flèche pointe toujours vers l'avenir :

- On met un oeuf dans une casserole d'eau froide qu'on pose sur la gazinière pour le cuire. L'oeuf cuit ne se transformera plus jamais en oeuf cru.

- Nous laissons tomber un verre sur un sol carrelé, il se cassera en mille morceaux.

On ne verra jamais le verre se reconstituer et retourner dans notre main.

Finalement le temps c'est quoi pour nous ? C'est une mine que nous épuisons peu à peu. Il se joue avec obstination de nos espérances, pas toujours déçues, mais toujours renaissantes. Il s'écoule inexorablement vers l'avenir et jamais vers le passé. Il nous permet d'engranger des cols, d'aimer nos femmes ou nos hommes, de faire des enfants, de voir l'image du monde extérieur chaque fois sous des traits toujours différents. Il nous permet de traverser son domaine par les souvenirs et les projets. Mais il nous ramène à la réalité lorsque notre miroir nous renvoie les traces de son passage : nous prenons de la «bouteille».

Alors permettez-moi de citer Baudelaire, dans le Spleen de Paris :

«Si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'oiseau,

à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge vous répondront : il est l'heure de s'enivrer ! Pour ne pas être des esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous sans cesse».

Baudelaire cultive le bon sens, alors enivrons-nous ! de quoi ? d'Amour, d'Amitié, de Fraternité, de Cols. Comme on voudra. Mais faisons-le !

Théodore BUIZAT N°3912
de TOUL (Meurthe et Moselle)

BERNARD ET LE NUAGE

Bernard descendit lourdement du vélo. Il laissa tomber sa machine contre une muraille de neige et s'assit, les jambes tremblantes, sur une pierre. Le sang battait à ses tempes.

Il faisait froid et le vent qui venait du sommet glaçait sur lui sa transpiration malgré plusieurs épaisseurs de lainages. Bernard savait très bien qu'il n'aurait pas dû s'arrêter. Il s'avait très bien tout ce qu'il n'aurait pas dû faire depuis le matin mais, incorrigible, il l'avait fait. Et maintenant il était là, assis dans la neige, écoeuré et frissonnant, à quelques deux mille mètres d'altitude, seul.

Tout avait commencé le matin pendant l'ascension du col du Télégraphe, en pleine crasse. En homme des plaines, il avait d'abord pensé à du brouillard. Puis l'idée lui était venue qu'à cette altitude, le brouillard c'était des nuages, et il s'était excité tout seul à l'idée de faire du vélo dans un nuage. Une grande exaltation le saisit alors et il força l'allure, riant tout seul à la pensée d'escalader un cumulus.

Il entendit un gros camion monter lentement derrière lui et le rattraper. Un instant le camion roula à hauteur de sa roue arrière. Il sentait la chaleur du moteur. Il savait que le chauffeur ne le dépassait pas parce que, devant, dans la crasse, on distinguait vaguement un virage. Habitué à plus de désinvolture de la part des poids lourds, il en conçut de la sympathie pour le routier et s'écarta nettement quand le virage fut dépassé. Le camion le doubla lentement et l'homme, passant son bras par la portière, lui fit un signe amical.

«Combien sont-ils, se dit Bernard gaiement en pensant à ses contemporains, combien sont-ils à se dire bonjour à 6 heures du matin au coeur d'un cumulus ?»

Cette idée qu'il était un gravisseur de nuages l'enchantait et il n'était pas éloigné de se prendre pour quelqu'un d'exceptionnel, ce qui est toujours une erreur et particulièrement à bicyclette.

Au sommet, le chauffeur et son passager étaient descendus de leur camion arrêté. Arrivé à leur hauteur, Bernard leur sourit. De vieux amis, ces deux là !

Dites ! cria le chauffeur au passage. Vous pouvez dire que vous grimpez bien, vous !

Parole imprudente. Bernard savait très bien qu'il n'était pas un beau grimpeur et aussi que le routier n'était pas forcément bon juge. Mais d'escalader les nuages lui avait fait perdre le sens des valeurs et bouffi d'orgueil, il avait dévalé sur Valloire dans une euphorie tout à fait condamnable et que rien, au demeurant, ne justifiait.

Il arriva à Valloire complètement gelé, d'autant plus qu'il avait monté le Télégraphe trop vite et qu'il ne s'était pas arrêté au sommet pour se couvrir davantage en vue de la descente.

Il entra dans le bar de l'hôtel qui ouvrait tout juste ses portes et commanda un double «expresso» dans lequel il versa un grand whisky. Le mélange brûlant descendit en lui comme une bombe et, sous l'impact, il en commanda un second.

Deux clients de l'hôtel qui petit-déjeunaient en restèrent le croissant en l'air de saisissement.

Après ce traitement, Bernard reprit sa route plus persuadé que jamais qu'il était un Superman. Il n'était pas, il faut le préciser, plus imbécile que la moyenne des gens, mais il roulait seul depuis 1700 kilomètres et avait encore devant lui plus de 3000 kilomètres à faire. C'est dire qu'il était lancé dans une entreprise de quelque envergure et qu'il était transfiguré par la pratique quotidienne et intensive du vélo. Tout s'était, jusque-là, passé le mieux du monde, mais ce satané nuage (pour ne rien dire du café au whisky) l'avait rendu très euphorique.

Du côté des Vernays il aperçut, loin devant lui, deux maillots, un bleu et un vert, et entreprit de les rattraper. Cela lui prit quelque temps car, bien qu'il accélérât, les deux cyclistes ne restaient pas inactifs. Parvenu

enfin dans leur sillage, il s'appliqua à ne plus le quitter. C'était, comble d'infortune, deux très jeunes gens qui avaient bien vingt ans de moins que lui et dont toute l'allure disait qu'ils ne feraient qu'une bouchée de Bernard aussitôt qu'ils voudraient s'en donner la peine. L'instinct de cycliste du maillot vert l'avertit que quelqu'un roulait derrière lui et il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule:

- Salut !

- Salut ! dit Bernard.

- Vous montez ?

- Oui, dit Bernard.

Il n'ajouta pas «avec vous» car, tout euphorique qu'il fut, il croyait conserver le sens des réalités.

Ce qui ne l'empêcha pas, quand ils accélérèrent, d'accélérer avec eux. Il se sentait bien et tint leur cadence un bon moment. Dangereuse facilité! Bien qu'il s'efforçât de la refouler, une petite idée commençait à poindre sournoisement en lui : arriver au sommet en même temps que les deux jeunes gens. C'était impossible et il le savait. Depuis longtemps déjà il avait jeté un coup d'oeil expérimenté sur leur gamme de développements et savait que des gens qui attaquent un grand col avec «ça» ne sont pas disposés à pédaler à la pépère, ce qui était l'allure habituelle de Bernard sur ce genre de parcours. Mais les petites idées sournoises n'ont cure de ces sages raisonnements et celles-ci disaient, sataniques : «Pédale toujours, on verra bien !»

On vit. Passé le Plan Lachat, les jeunes gens s'envolèrent sans un regard en arrière, tandis que Bernard qui commençait à payer ses fantaisies matinales, rétrogradait ses vitesses beaucoup plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu. Le maillot vert et le maillot bleu accélérèrent progressivement sans que rien eût changé dans leur allure souple, et ils disparurent au loin dans un virage. Il se mit à pleuvoir.

Assis sur sa pierre, Bernard mangea un biscuit et un bout de chocolat. Tout cela, il le savait, était entièrement de sa faute et un tout petit peu aussi celle du nuage. Mais le nuage était loin maintenant, tandis que lui, Bernard, à mi-pente entre le ciel et la terre, se retrouvait bien las et bien démoralisé.

Il se demanda soudain ce qu'il faisait là. C'était une question qu'il ne se posait jamais lors de ses voyages à bicyclette, mais il faut reconnaître qu'étant donné les circonstances, elle était pertinente.

Il pensa avec amertume qu'il avait quelque part une maison accueillante, une famille paisible et une automobile confortable et qu'il fallait qu'il fut bien sot, à son âge, pour abandonner tout cela et s'en aller courir les routes à vélo, dans les nuages trompeurs, derrière des jeunes gens impitoyables et au flanc de montagnes inhospitalières.

La pluie avait cessé, mais il faisait toujours aussi froid. Claquant des dents, il regarda le paysage. Pour être franc, il se foutait complètement du paysage tant il se sentait solitaire et mal en point. Il regarda vers le bas. Il imagina la longue descente sur Valloire sans un coup de pédale à donner, les hôtels confortables, le bain chaud, le bon repas, le train de nuit, la maison...

Il se leva et se secoua pour ne pas céder à la tentation de faire demi-tour, car il savait qu'il n'aurait pas trop de toute sa vie pour le regretter. Heureusement pour lui, il avait fait assez de randonnées pour savoir que les défaillances sont brèves à qui veut bien les surmonter.

Il se rendit compte tout à coup qu'il avait tout maudit : lui-même pour commencer, le nuage, le camionneur, le café, le whisky, les jeunes gens et la montagne, mais qu'à aucun moment l'idée ne l'avait effleuré de maudire sa bicyclette.

Cette constatation le réconforta beaucoup. Il regarda une dernière fois du côté de Valloire puis, enfourchant son vélo, il reprit lentement son ascension sous un ciel qui se dégageait.

Le soleil et Bernard arrivèrent ensemble au sommet du Galibier.

Jacques FAIZANT N°8
de RUEIL-MALMAISON (Hauts de Seine)

Extrait d' «Albina et la bicyclette» édité chez Calmann-Lévy - avec l'autorisation de l'Auteur (lui même
membre de notre Confrérie)

LA COLLADE DES ROQUES BLANCHES... ENFIN !

Il est des lieux dont on rêve si fort et si souvent qu'ils nous deviennent obsessionnels et presque plus connus que s'ils nous étaient réellement familiers.

Ainsi pour moi de la Collade des Roques Blanches, serpent in blanchâtre combien de fois parcourus des yeux sur la carte pyrénéenne, reliant la Preste, en haute vallée du Tech, au très difficile col de Mantet (un dur à franchir, celui-là) par delà Sahorre et Py.

C'est bien au terme de l'ascension de ce col de Mantet que la magique pancarte «Collade des Roques Blanches» avait, pour la première fois, éveillé en moi l'obsession de cette escalade. Le VTT n'était pas, alors, l'allié qu'il est aujourd'hui de nous tous, chasseurs de cols.

Je savais que mon vélo de route, roues de 700x23, n'était pas digne d'un tel parcours et les 2252m de la mythique Collade me paraissaient alors bien inaccessibles.

En décidant de vacances en Vallespir, bien inspiré par Roland Roméro le poète, je m'étais promis de ne pas laisser passer l'occasion de goûter à cette Collade et de m'en enivrer à plus soif (nos cols et leurs espaces ne sont-ils pas une drogue, n'en sommes nous pas «accro» ? Pensez-y, vous verrez que si !)

21 juillet, 5 h. C'est le grand jour. La montre réveil est aujourd'hui amie. L'heure de route pour rallier le refuge des Forquets, au-dessus de la Preste (je sais... mais le VTT sur le goudron...) fait monter la pression. 6h30 : c'est le grand jour qui se lève. Les premiers hectomètres sont parcourus avec délectation, vous savez, celle qui nous fait penser tout haut: «mais si, c'est vrai, je suis bien dans la Collade des Roques Blanches».

C'est tout comme je n'osais l'imaginer : le soleil levant qui caresse les herbes puis se repose sur les pierres, le silence et ses images qui font d'émotion les larmes couler, les ruminants aborigènes à qui l'on demande humblement le passage sur des terres qui leur appartiennent, l'effort dans la pente, la trajectoire que l'on dessine, les lacets que l'on devine.

Après le col des Basses (1785m), le col de Bise (1915m) dans une petite escapade herbeuse sur la droite de la piste, c'est le premier 2000, le col des Molles (2085m) dans une luminosité matinale toujours aussi grisante. La pente est marquée, sans plus, la piste inégale mais correcte. Je la devine bientôt puis la distingue, la dévore des yeux puis m'en saisit, je la franchis enfin, la Collade des Roques Blanches (2252m), silencieuse, très éclairée, majestueusement plane, avec ses deux panneaux directionnels en bois «Prats de Mollo» et «Mantet» Pose photo pour immortaliser l'émotion. Le chemin pour atteindre la Collada Verda (2282m) puis la Collada Del Vent (2229m) et Pla Guilhem est plus caillouteux, plus tourmenté mais son profil moins accentué.

Pla Guilhem (2200-2300m) à 9h du matin: la griserie et l'apaisement du plateau d'altitude ensoleillé et désert, le silence, des chevaux qui paissent, toujours le silence ; des sentes tracées dans la terre noirâtre, où l'on passe de l'une à l'autre par amusement une fois, par nécessité une autre fois. A quelques centaines de mètres à gauche, le refuge de Pla Guilhem si le temps se détériorait...

La carte Top 25 est alors une alliée précieuse pour atteindre, en poussant et portant parfois, la curvité du col des Boucacers (2281m). Arrêt resto le bienvenu. Pas âme qui vive à l'horizon, un panorama qui vous prend la tête et dont on se dit qu'il faut se le fixer sur notre pellicule intérieure pour s'en imprégner à jamais. Balayées les fumées de la ville et les volutes des gaz d'échappement.

La Collade de la Roquette ou de la Croix des Lipodères (2083m) est atteinte, dans le sens descendant, par un chemin tumultueux qui rejoint, beaucoup plus bas le col de Jou.

Et re-Top 25 pour découvrir la Collada de Dona Pa (2055m), un 2000 de plus, ça ne se refuse pas !
Retour à Pla Guilhem, puis à la collade des Roques Blanches, en oubliant au passage la Collade des Voltes (2188 m), étourderie que l'on ressasse ensuite pendant l'hiver, au moment du décompte, vous connaissez ?

Il est 10h30. Trop tôt pour redescendre déjà vers les Forquets. Et va pour l'aller-retour du col de Mantet, la descente pour l'aller, la grimpe pour le retour. La piste est barrée par d'énormes rochers, obstacles infranchissables pour les 4x4, mais n'est-ce pas la raison de leur présence ?

La piste, défoncée au début, transformée en sentier, est magnifiquement roulante ensuite, jusqu'au col de Mantet. Le retour à la Collade, dans le sens remontant, me sera plus difficile ; j'y grillerai mes dernières cartouches avant de replonger, bondissant de cailloux en cailloux, vers les Forquets et la fin d'une matinée comme l'on aimerait en voir (en vivre) plus souvent.

6 heures d'une ballade jouissive, 9 cols dont 7 + de 2000 m, auxquels il est possible d'ajouter la Collade des Voltes et même, si l'on osait, le col de Mantet (1761m)

PS : cette randonnée est millésimée 95 ; fin avril 96 un motocycliste irresponsable (parce qu'ayant pris la fuite) m'évala pour le compte sur le bitume d'une petite route de campagne et me priva ainsi de 5 mois de plaisirs cyclistes et de la presque totalité de ma moisson annuelle de nouveaux cols.

Bernard GACON N°1975
de ROZIER en DONZY (Loire)

LE PLUS COURT CHEMIN N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS FACILE...

En cette journée du 14 juillet 1996, nous entamons la dernière étape de montagne de notre Tour de France Randonneur commencé le 28 juin. Au programme : Soulor, Aubisque et un col basque méconnu qui permet de joindre en ligne directe Tardets à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Après avoir franchi les Alpes sous des conditions «apocalyptiques» (pour ceux qui ont suivi le Tour professionnel, nous sommes passés deux jours avant les coureurs au Galibier et à l'Izoard sous la pluie et dans le froid), nous subissons désormais les fortes chaleurs, telles qu'il peut y en avoir dans les Pyrénées. Loin de nous l'idée de nous plaindre : quoi de plus beau que les Pyrénées sous le soleil ?

Néanmoins, nous décidons de partir de Pierrefitte à la fraîche vers 6 h 30. Nous rejoignons Arrens par la D13, petite route parallèle à l'axe de circulation principal. La chaleur se fait déjà sentir. Tout à coup, quelle surprise de tomber sur un poste de ravitaillement aux tables bien garnies ! Quelqu'un a donc été informé de notre passage ? Nous bombons le torse : que d'honneurs ! Las, notre orgueil est vite remis à sa place : c'est un point casse-croûte pour une cyclo-sportive partie de Lourdes . Nous apprenons que les premiers ont déjà franchi le Tourmalet et qu'ils ne vont sans doute pas tarder à nous rattraper. Les organisateurs nous offrent gentiment quelques quartiers d'orange et du pain d'épice, puis nous reprenons notre ascension, à un rythme sans doute un peu supérieur à celui du départ : notre secrète motivation étant de nous faire doubler le plus tard possible. A Arrens nous prenons quand même le temps d'acheter du pudding au cas où... Ce n'est pas le moment d'avoir la fringale.

L'ascension du Soulor commence. C'est un dimanche et il y a beaucoup de cyclos en vélos de course super-légers et sans triple-plateau. Malgré nos sacoches (quand même assez légères...), nous nous piquons au jeu. Dans ces cas-là, je laisse Dominique partir, d'autant que j'ai plutôt tendance à rouler à l'économie en début d'ascension. En général, à tous les coups ça marche : les cyclos qui m'ont en point de mire cherchent à me rattraper. Ils ne vont quand même pas laisser une femme, qui plus est avec sacoches, arriver avant eux ! Puis au loin ils aperçoivent un autre «sacocharde», et bien qu'éprouvés par leur premier sprint, ils reprennent la poursuite. Dominique leur assène alors le coup de grâce, il accélère et les gars craquent, je peux alors à mon tour les doubler... Grâce à cette course-poursuite, le Soulor est rapidement avalé.

Le temps est splendide. Sous le soleil, je trouve que c'est vraiment le plus beau site des Pyrénées. Nous empruntons la Corniche du Litor, et c'est dans le dernier kilomètre que je me fais rattraper par les premiers de la cyclo-sportive. Quelle vitesse, ils sont impressionnants ! Dominique, lui, est en avant. Il se fait rattraper juste avant le sommet de l'Aubisque. Il n'essaie pas de prendre leur roue : nous ne courons pas dans la même catégorie... Nous apprendrons plus tard que parmi les deux hommes de tête se trouvait Christophe Dupouey, champion du monde de VTT en partance pour les J.O. d'Atlanta. Nous restons quelque temps au sommet afin de voir passer les poursuivants et descendons vers Laruns que nous quittons bien vite : trop chaud, trop de monde. Après un pique-nique sur les bords du Gave d'Ossau, nous reprenons la route sous la canicule vers Tardets-Sorholus.

Nous y arrivons vers 15h30 et nous n'avons qu'une envie : un sorbet ! De là, nous en profitons pour réserver un hôtel à Saint-Jean-Pied-de-Port qui se trouve à 40 km. Nous devons arriver au plus tard à 18h30, faute de quoi notre chambre sera allouée à quelqu'un d'autre. Il ne nous reste plus qu'un col à franchir qui culmine à 1055 mètres : le col d'Aphanize. La carte Michelin n'annonce pas de difficultés particulières : pas de chevrons et une ascension de 850 m en près de 15 km. Cela ne devrait pas être trop terrible. Nous avons malheureusement oublié deux choses : tout d'abord qu'il ne faut jamais se fier aux cartes Michelin et que nous sommes dans le Pays Basque. dans les premiers km le doute s'installe dans nos esprits : la route reste désespérément plane, laissant augurer une ascension corsée. Elle le sera... Au village d'Alçay, les choses sérieuses commencent : nous prenons la direction de la source d'Ahusqy par la D117. Et là on retrouve tous

les charmes du Pays Basque : successions de rampes, entrecoupées de replats (environ 8 % dans les replats !), tout cela sous la forte chaleur d'une fin d'après-midi.

Nos efforts seront récompensés. Au sommet, le paysage est splendide. Nous retrouvons la végétation typique du Pays Basque et les troupeaux de chevaux sauvages. Au loin on devine déjà l'Atlantique. Nous apercevons même des vautours. Rien d'étonnant à cela : non loin de là, l'une des cimes porte le nom de «Pic de Vautours».

Après une descente presque aussi pénible que la montée, nous arrivons à l'heure dite à Saint-Jean-Pied-de-Port, très animé en ce 14 juillet. La fatigue, logique après cette étape de près de 3000 mètres de dénivellée, nous assurera une bonne nuit malgré la fête au dehors et les feux d'artifices. Notre remontée vers Lille, encore 2400 km, se fera en longeant toutes les côtes, plus aucun col en perspective.

Le passage par le col d'Aphanize et la source d'Ahusquy, itinéraire très sauvage et oh ! combien sportif, nous aura ainsi permis de franchir dix nouveaux cols, et pour Dominique son 1500^{ème}. Il fournit une belle alternative à la route plus classique passant par Osquich.

Hélène FARCY N°3246
de LAMBERSART (Nord)

LA COLLADE DES ROQUES BLANCHES... ENFIN !

Il est des lieux dont on rêve si fort et si souvent qu'ils nous deviennent obsessionnels et presque plus connus que s'ils nous étaient réellement familiers.

Ainsi pour moi de la Collade des Roques Blanches, serpent in blanchâtre combien de fois parcourus des yeux sur la carte pyrénéenne, reliant la Preste, en haute vallée du Tech, au très difficile col de Mantet (un dur à franchir, celui-là) par delà Sahorre et Py.

C'est bien au terme de l'ascension de ce col de Mantet que la magique pancarte «Collade des Roques Blanches» avait, pour la première fois, éveillé en moi l'obsession de cette escalade. Le VTT n'était pas, alors, l'allié qu'il est aujourd'hui de nous tous, chasseurs de cols.

Je savais que mon vélo de route, roues de 700x23, n'était pas digne d'un tel parcours et les 2252m de la mythique Collade me paraissaient alors bien inaccessibles.

En décidant de vacances en Vallespir, bien inspiré par Roland Roméro le poète, je m'étais promis de ne pas laisser passer l'occasion de goûter à cette Collade et de m'en enivrer à plus soif (nos cols et leurs espaces ne sont-ils pas une drogue, n'en sommes nous pas «accro» ? Pensez-y, vous verrez que si !)

21 juillet, 5 h. C'est le grand jour. La montre réveil est aujourd'hui amie. L'heure de route pour rallier le refuge des Forquets, au-dessus de la Preste (je sais... mais le VTT sur le goudron...) fait monter la pression. 6h30 : c'est le grand jour qui se lève. Les premiers hectomètres sont parcourus avec délectation, vous savez, celle qui nous fait penser tout haut: «mais si, c'est vrai, je suis bien dans la Collade des Roques Blanches».

C'est tout comme je n'osais l'imaginer : le soleil levant qui caresse les herbes puis se repose sur les pierres, le silence et ses images qui font d'émotion les larmes couler, les ruminants aborigènes à qui l'on demande humblement le passage sur des terres qui leur appartiennent, l'effort dans la pente, la trajectoire que l'on dessine, les lacets que l'on devine.

Après le col des Basses (1785m), le col de Bise (1915m) dans une petite escapade herbeuse sur la droite de la piste, c'est le premier 2000, le col des Molles (2085m) dans une luminosité matinale toujours aussi grisante. La pente est marquée, sans plus, la piste inégale mais correcte. Je la devine bientôt puis la distingue, la dévore des yeux puis m'en saisit, je la franchis enfin, la Collade des Roques Blanches (2252m), silencieuse, très éclairée, majestueusement plane, avec ses deux panneaux directionnels en bois «Prats de Mollo» et «Mantet» Pose photo pour immortaliser l'émotion. Le chemin pour atteindre la Collada Verda (2282m) puis la Collada Del Vent (2229m) et Pla Guilhem est plus caillouteux, plus tourmenté mais son profil moins accentué.

Pla Guilhem (2200-2300m) à 9h du matin: la griserie et l'apaisement du plateau d'altitude ensoleillé et désert, le silence, des chevaux qui paissent, toujours le silence ; des sentes tracées dans la terre noirâtre, où l'on passe de l'une à l'autre par amusement une fois, par nécessité une autre fois. A quelques centaines de mètres à gauche, le refuge de Pla Guilhem si le temps se détériorait...

La carte Top 25 est alors une alliée précieuse pour atteindre, en poussant et portant parfois, la curvité du col des Boucacers (2281m). Arrêt resto le bienvenu. Pas âme qui vive à l'horizon, un panorama qui vous prend la tête et dont on se dit qu'il faut se le fixer sur notre pellicule intérieure pour s'en imprégner à jamais. Balayées les fumées de la ville et les volutes des gaz d'échappement.

La Collade de la Roquette ou de la Croix des Lipodères (2083m) est atteinte, dans le sens descendant, par un chemin tumultueux qui rejoint, beaucoup plus bas le col de Jou.

Et re-Top 25 pour découvrir la Collada de Dona Pa (2055m), un 2000 de plus, ça ne se refuse pas !
Retour à Pla Guilhem, puis à la collade des Roques Blanches, en oubliant au passage la Collade des Voltes (2188 m), étourderie que l'on ressasse ensuite pendant l'hiver, au moment du décompte, vous connaissez ?

Il est 10h30. Trop tôt pour redescendre déjà vers les Forquets. Et va pour l'aller-retour du col de Mantet, la descente pour l'aller, la grimpe pour le retour. La piste est barrée par d'énormes rochers, obstacles infranchissables pour les 4x4, mais n'est-ce pas la raison de leur présence ?

La piste, défoncée au début, transformée en sentier, est magnifiquement roulante ensuite, jusqu'au col de Mantet. Le retour à la Collade, dans le sens remontant, me sera plus difficile ; j'y grillerai mes dernières cartouches avant de replonger, bondissant de cailloux en cailloux, vers les Forquets et la fin d'une matinée comme l'on aimerait en voir (en vivre) plus souvent.

6 heures d'une ballade jouissive, 9 cols dont 7 + de 2000 m, auxquels il est possible d'ajouter la Collade des Voltes et même, si l'on osait, le col de Mantet (1761m)

PS : cette randonnée est millésimée 95 ; fin avril 96 un motocycliste irresponsable (parce qu'ayant pris la fuite) m'évala pour le compte sur le bitume d'une petite route de campagne et me priva ainsi de 5 mois de plaisirs cyclistes et de la presque totalité de ma moisson annuelle de nouveaux cols.

Bernard GACON N°1975
de ROZIER en DONZY (Loire)

LE PLUS COURT CHEMIN N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS FACILE...

En cette journée du 14 juillet 1996, nous entamons la dernière étape de montagne de notre Tour de France Randonneur commencé le 28 juin. Au programme : Soulor, Aubisque et un col basque méconnu qui permet de joindre en ligne directe Tardets à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Après avoir franchi les Alpes sous des conditions «apocalyptiques» (pour ceux qui ont suivi le Tour professionnel, nous sommes passés deux jours avant les coureurs au Galibier et à l'Izoard sous la pluie et dans le froid), nous subissons désormais les fortes chaleurs, telles qu'il peut y en avoir dans les Pyrénées. Loin de nous l'idée de nous plaindre : quoi de plus beau que les Pyrénées sous le soleil ?

Néanmoins, nous décidons de partir de Pierrefitte à la fraîche vers 6 h 30. Nous rejoignons Arrens par la D13, petite route parallèle à l'axe de circulation principal. La chaleur se fait déjà sentir. Tout à coup, quelle surprise de tomber sur un poste de ravitaillement aux tables bien garnies ! Quelqu'un a donc été informé de notre passage ? Nous bombons le torse : que d'honneurs ! Las, notre orgueil est vite remis à sa place : c'est un point casse-croûte pour une cyclo-sportive partie de Lourdes . Nous apprenons que les premiers ont déjà franchi le Tourmalet et qu'ils ne vont sans doute pas tarder à nous rattraper. Les organisateurs nous offrent gentiment quelques quartiers d'orange et du pain d'épice, puis nous reprenons notre ascension, à un rythme sans doute un peu supérieur à celui du départ : notre secrète motivation étant de nous faire doubler le plus tard possible. A Arrens nous prenons quand même le temps d'acheter du pudding au cas où... Ce n'est pas le moment d'avoir la fringale.

L'ascension du Soulor commence. C'est un dimanche et il y a beaucoup de cyclos en vélos de course super-légers et sans triple-plateau. Malgré nos sacoches (quand même assez légères...), nous nous piquons au jeu. Dans ces cas-là, je laisse Dominique partir, d'autant que j'ai plutôt tendance à rouler à l'économie en début d'ascension. En général, à tous les coups ça marche : les cyclos qui m'ont en point de mire cherchent à me rattraper. Ils ne vont quand même pas laisser une femme, qui plus est avec sacoches, arriver avant eux ! Puis au loin ils aperçoivent un autre «sacochard», et bien qu'éprouvés par leur premier sprint, ils reprennent la poursuite. Dominique leur assène alors le coup de grâce, il accélère et les gars craquent, je peux alors à mon tour les doubler... Grâce à cette course-poursuite, le Soulor est rapidement avalé.

Le temps est splendide. Sous le soleil, je trouve que c'est vraiment le plus beau site des Pyrénées. Nous empruntons la Corniche du Litor, et c'est dans le dernier kilomètre que je me fais rattraper par les premiers de la cyclo-sportive. Quelle vitesse, ils sont impressionnants ! Dominique, lui, est en avant. Il se fait rattraper juste avant le sommet de l'Aubisque. Il n'essaie pas de prendre leur roue : nous ne courons pas dans la même catégorie... Nous apprendrons plus tard que parmi les deux hommes de tête se trouvait Christophe Dupouey, champion du monde de VTT en partance pour les J.O. d'Atlanta. Nous restons quelque temps au sommet afin de voir passer les poursuivants et descendons vers Laruns que nous quittons bien vite : trop chaud, trop de monde. Après un pique-nique sur les bords du Gave d'Ossau, nous reprenons la route sous la canicule vers Tardets-Sorholus.

Nous y arrivons vers 15h30 et nous n'avons qu'une envie : un sorbet ! De là, nous en profitons pour réserver un hôtel à Saint-Jean-Pied-de-Port qui se trouve à 40 km. Nous devons arriver au plus tard à 18h30, faute de quoi notre chambre sera allouée à quelqu'un d'autre. Il ne nous reste plus qu'un col à franchir qui culmine à 1055 mètres : le col d'Aphanize. La carte Michelin n'annonce pas de difficultés particulières : pas de chevrons et une ascension de 850 m en près de 15 km. Cela ne devrait pas être trop terrible. Nous avons malheureusement oublié deux choses : tout d'abord qu'il ne faut jamais se fier aux cartes Michelin et que nous sommes dans le Pays Basque. dans les premiers km le doute s'installe dans nos esprits : la route reste désespérément plane, laissant augurer une ascension corsée. Elle le sera... Au village d'Alçay, les choses sérieuses commencent : nous prenons la direction de la source d'Ahusqy par la D117. Et là on retrouve tous

les charmes du Pays Basque : successions de rampes, entrecoupées de replats (environ 8 % dans les replats !), tout cela sous la forte chaleur d'une fin d'après-midi.

Nos efforts seront récompensés. Au sommet, le paysage est splendide. Nous retrouvons la végétation typique du Pays Basque et les troupeaux de chevaux sauvages. Au loin on devine déjà l'Atlantique. Nous apercevons même des vautours. Rien d'étonnant à cela : non loin de là, l'une des cimes porte le nom de «Pic de Vautours».

Après une descente presque aussi pénible que la montée, nous arrivons à l'heure dite à Saint-Jean-Pied-de-Port, très animé en ce 14 juillet. La fatigue, logique après cette étape de près de 3000 mètres de dénivellée, nous assurera une bonne nuit malgré la fête au dehors et les feux d'artifices. Notre remontée vers Lille, encore 2400 km, se fera en longeant toutes les côtes, plus aucun col en perspective.

Le passage par le col d'Aphanize et la source d'Ahusquy, itinéraire très sauvage et oh ! combien sportif, nous aura ainsi permis de franchir dix nouveaux cols, et pour Dominique son 1500^{ème}. Il fournit une belle alternative à la route plus classique passant par Osquich.

Hélène FARCY N°3246
de LAMBERSART (Nord)

SUR LA PISTE DES POTTOKS

Il est près de 10 heures lorsque nous quittons St Etienne de Baïgory, ses joueurs de pelote basque et son superbe pont romain. Tout de suite nous attaquons les premières pentes de l'Ispéguy. L'itinéraire de ce jour va nous faire passer en Espagne, puis retour en France par Dancharia et le BCN/BPF d'Itxassou, avant de revenir à notre point de départ. Le soleil n'est pas très chaud en cette avant-veille de 15 août.

A peine quelques kilomètres, et Sylvie crève. Réparation effectuée, nous arrivons sereinement au poste de douane désaffecté. De là, une superbe descente en lacets avec un bon revêtement, nous ramène dans une verte vallée aux fermes basques multicolores et fleuries à souhaits.

Lors du dernier Tour de France, l'étape Pampelune-Hendaye emprunta ce même parcours. L'enregistrement vidéo de celle-ci, m'avait laissé entrevoir une partie boisée dans la montée du Puerto de Otxondo. Ainsi à la Collado Lizarmeaca, de nombreuses tables nous incitent à l'arrêt pique-nique. Tout en mangeant, nous observons un vol de trois couples de rapaces à grandes envergures, vautours ou milans, très présents dans le secteur.

Il n'est pas encore 13 h et jouant cartes sur table, je sors de ma sacoche, la photocopie du circuit «Pays Basque / Navarre» du Topo n°2 et explique à ma chère et tendre, que nous pouvons glaner quelques cols dans les environs et même prendre une route pastorale pour rejoindre Itxassou en passant la frontière comme contrebandiers. Le temps est de la partie et paraît-il que la vue est imprenable.

Nous commençons, après avoir rempli nos bidons d'eau fraîche, par un AR, jusqu'à la Collado Anzola, située à quelques encablures. Du Puerto de Otxondo, une route goudronnée part sur la droite en suivant la même courbe de niveau. La Collado Urritze, un peu à l'écart de la route, n'est qu'une formalité de plus.

Ainsi, la route continue jusqu'au Pico Gorramakil, franchissant 4 autres passages. Mais nous n'irons pas jusque là, préférant bifurquer à la Collado Archisuri vers le nord-est et la frontière française. Nous nous retrouvons sur une piste cotée R1, qui en effet, est très roulante.

Rares sont les touristes, et ainsi les cols continuent à s'enchaîner, dont la seule difficulté est leur nom à prononcer (Anchasteguy, Urrizatecolepoa). Le Topo parlait de superbes panoramas, c'est vrai que la vue s'étend depuis la Rhune jusqu'aux abords de Biarritz, au fond, c'est l'Atlantique. Nous en profitons, pour faire des photos au milieu des moutons et de ce superbe cheval en semi-liberté: le pottok. Située entre le cheval et le poney, cette race est désormais sauvegardée après avoir rendu d'immenses services dans les mines des Aldudes, entre autres.

Nous reprenons notre progression et voilà, c'est à mon tour de crever. Voulant profiter du parapet en pierres d'un petit pont constitué de poutrelles d'acier (certainement pour éviter à tous ces quadrupèdes de changer de prairies), afin de réparer, mon pied glisse sur le métal et ma jambe tombe jusqu'à ce que la cuisse se bloque entre deux barres d'acier. Je la retire en constatant quelques égratignures, en imaginant un peu les dégâts si une roue se mettait de travers au même endroit. Un peu de nettoyage à l'eau fraîche et nous repartons sur l'autre versant de la Collado Lizarzu. Devant nous se dresse le relais hertzien de l'Artzamendi (la montagne de l'ours ou des bergers) Nous atteignons la frontière franco-espagnole au col de Gorospil. Depuis le pique-nique, nous avons passé 8 cols en moins de 10 km, s'en avoir dépassé les 700 m. Après avoir remis un groupe de pédestres sur le bon chemin, nous profitons d'une portion bétonnée mais bien raide, pour rejoindre le col de Veaux et son gîte d'étape. Un petit AR au col d'Iguzkiegui, toujours par une piste. De là, nous constatons que la pente qui s'élève vers le col de Méhatche est effarante. Les voitures peinent pour franchir les 17 à 20 % dont elle se compose. Quoi qu'il y ait 3 autres cols selon le Topo à portée de roues, nous laissons tomber, car nous avons encore du chemin avant de rentrer. De plus, demain, il est prévu le magnifique circuit d'Iraty avec 25 cols au programme. Nous entamons la descente, arc-boutés sur

nos freins. Le pourcentage est toujours présent, mais heureusement pour nous, il est pris dans le bon sens. Grisés par la vitesse, les trajectoires sont à calculer. Soudain, un virage très serré à gauche me fait sortir de la route. Juste le temps de me dégager, que ma compagne prend le même chemin. Nous nous remettons de ces petites émotions car nous ne sommes pas encore en bas. arrivés à un carrefour, nous nous séparons. Je prends à gauche vers le col de Légarre, elle, à droite, rejoint Itxassou par Laxia. Rendez-vous pris à l'église.

A peine le bisou de séparation, c'est l'empoignade avec un pourcentage identique à celui que je viens de subir en descente. Cela doit être la marque de fabrique de la DDE, réduite à l'équation suivante : Cols basques = panoramas et paysages superbes, ce qui implique, pour y être plus vite, la ligne droite pour couper les courbes de niveau d'où % mirobolants. Ce col d'Harlepoa avec ses 305 m est de ceux-là. J'en viens à bout, à force de 28x30. Puis le col de Légarre finit de me casser les pattes. Mais c'est le dernier de la journée.

Le panorama s'ouvre sur une campagne basque à la verte couleur, où l'on devine Itxassou et plus loin, la patrie de Chiquito et d'Edmond Rostand : Cambo-les-Bains. Dans la descente aux dénivellées impressionnantes pour ne pas être en reste avec l'autre versant, une jolie maison basque possède son fronton de pelote.

Je retrouve Sylvie qui attend devant l'église. Cette dernière possède un cimetière aux nombreuses stèles discoïdales à croix basques. Un rafraîchissement sous la tonnelle d'une immense glycine et le coup de tampon. Sylvie me fait part d'une rencontre avec un couple de cyclos qui cherchait le col de Méhatche. Quand elle m'a dit que la femme avait juste un 42 dents et qu'elle venait de monter la côte de l'église à pied, on a failli aller prier pour elle, vu ce qui l'attendait.

Nous remontons le cours de la Nive, en passant au Pas de Roland où les touristes se bousculent pour voir cette curiosité aux maintes légendes. Nous retrouvons la circulation au retour sur St Etienne de Baïgorry, tout en gardant une pensée pour ces magnifiques équidés, qui là-haut dans la montagne, attendent dans l'air pur, que le soleil épouse la grande bleue.

Didier REMOND N°1202
d'AULNAY-SOUS-BOIS (Seine-Saint-Denis)

A L'ASSAUT DU GÉANT DE PROVENCE

* **Avertissement au lecteur : la traduction des mots en gras est en fin de texte.**

Cette **saprée** journée restera longtemps dans la mémoire des huit **gagas** qui, n'écoutant que leur courage, ont réussi la conquête de l'un des plus beaux fleurons en matière de grimpette : le Mont Ventoux.

Au départ, à 5 h 30, à Lorette, sept **galapias** se sont donnés rendez-vous. Les yeux tout **piquerleux**, comme après une bringue, lorsqu'on a les **ébariaules**, nous allons en voiture direction Bollène. Nos amis de Mavi-lor, très organisés, voyagent en camping-car.

Durant le trajet Robert **tône** (est-ce vraiment surprenant ?). Il a le **babaud**, son pied le fait souffrir, c'est sans doute celui duquel il s'est levé. Il nous répète qu'il s'est fait violence pour venir mais qu'il a tenu à respecter ses engagements (cela force notre admiration !).

A Rasteau, petit village au coeur des vignobles, nous retrouvons Gilles, le **boursou** du peloton. Il est 8 heures. Sur la place du village nous nous mettons en tenue, Robert profite de la présence de platanes pour assouvir un besoin pressant. Jean-Paul, désireux de l'imiter, quelques minutes après, se fait prendre à partie par une **babièle** complètement **basseuille** qui n'avait pas vu le loup depuis bien longtemps. Notre ami en a le sifflet coupé. Précisons pour la défense de la «mémère» que les WC publics sont à 30 mètres. Moralité : «qui veut imiter son président, doit le faire à bon escient !»

Tout le monde est en selle, direction Vaison la Romaine. nous passons à proximité du lotissement **petafiné** par la crue de l'Ouvèze à l'automne 1992. Nous restons stupéfaits devant l'ampleur des dégâts. Nous avons une pensée pour les gens qui sont morts et pour ceux qui ont tout perdu - **beuseigne**.

Devant nous, le Ventoux se dresse en toile de fond et semble nous lancer un défi. Dès la sortie de Ma-laucène nous nous **enquillons** dans le vif du sujet. Henri, ce foulatra s'échappe déjà. Il faut dire qu'il pense au Ventoux depuis son premier tricycle, c'est pour lui la réalisation d'un rêve de **matru**. Robert en fin philosophe choisit de **grapiller bali-balant**, afin d'être sûr de bien finir. Il faut dire qu'il a déjà été **éjeillé** dans le Ventoux.

Les autres roulent à peu près groupés pour l'instant. Le kilométrage indiqué sur la route est trompeur car il indique la distance nous séparant du Mont Serein, à 5 kilomètres du sommet du Ventoux. Heureusement les initiés nous mettent en garde contre d'éventuelles réjouissances trop hâtives. Au fil des lacets, plus personne ne **clanque** et chacun **broge** dans son coin. Il fait de plus en plus chaud, heureusement les quinze premiers kilomètres sont assez ombragés. Un peu **faramelant**, je continue sans m'arrêter car je veux arriver sans poser les **agotiaux** à terre. Un km ou deux avant le Mont Serein, il y a une **saprée bosse**. Certains cyclos roulent en **bisangoin**, d'autres sont de **traviole**, un papy **s'applate** en voulant passer son triple et **s'écorpèle**. C'est la Bérézina et c'est pas fini mes **belets** !

Les trois derniers kilomètres sont pour moi les plus difficiles, j'aurais dû boire davantage mais c'est dur de ne pas **s'encoucourler**. L'antenne du Mont Ventoux est tout près, on croit y être et puis il faut encore monter, c'est très dur pour les muscles et pour le moral.

Enfin c'est la libération, le Géant est terrassé. **Ailla** ! nous sommes au sommet. Chacun a le sentiment d'avoir réalisé une performance même si les temps sont très moyens (environ deux heures). Henri est arrivé 17 minutes avant nous, il est complètement **ébravagé**. Moi je suis **franc essorié** mais heureux d'avoir atteint l'objectif. Nous pouvons dire comme CESAR «veni-vidi-vici» (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

Tout le monde étant fatigué il y a pas de conférence au sommet. Ensuite on débaroule vers Sault, le paysage est beau et varié (**pinatoux** et lavande), mais attention aux **razats**. A Sault nous mangeons la portion

sur une petite place ombragée, servis par une ravissante **gambelle** à l'accent chantant et aux oranges plaquées-or. Nous **évanlons** pendant plus d'une heure, on ferait bien une **pranière**.

L'après-midi est plus relax, nous flânon un peu dans les magnifiques gorges de la Nesque avant de rejoindre Bédouin (on a cherché sa fille, on l'a pas trouvée !). La chaleur est écrasante au milieu des vignes et la route nous réserve encore quelques surprises avant Malaucène.

Le retour à Rasteau se fait tant bien que mal (plutôt mal que bien) et nous sommes soulagés lorsque nous arrivons aux voitures. Sur la place les vieux du village jouent à la pétanque.

Ce fut encore une excellente journée, tout y était : le beau temps, la beauté des paysages, l'amitié. Ceux qui ne sont pas venus vont **marronner**.

Merci à Jojo qui est bien **bravounet** pour une si belle ballade mais **fouilla** qu'on a **guenillé** ! On **tachera moyen** de faire mieux la prochaine fois. Il paraît que le Ventoux c'est comme une femme : «même quand on le connaît bien, on le maîtrise mal».

Allez **sans adieu** et VIVE le VELO.

Frédéric NOGIER N°4319
de SAINT CHAMOND (Loire)

agotiaux = orteils
ailla = voir fouilla
babaud = cafard
babièle = commère
bali-balant = doucement
basseuille = «grande gueule»
beauseigne = «les pauvres»
belet = petit agneau (terme de tendresse)
bisangoin = de travers
boursou = le +petit par la taille
bravounet = gentil
broger = penser
clanquer = bavarder
ébariaules = éblouissements
ébravagé = écervelé
éjeillé = échaudé
enquiller = s'engager
famelant = fanfaron
fouilla = exclamation de surprise
foulatra = fou
franc essorié = complètement abasourdi
gaga = surnom donné aux Stéphanois
galapiat = gamin
gambelle = fille
grapiller = grimper
gueniller = éprouver des difficultés
marronner = avoir des regrets
matru = petit enfant
petafiné = détérioré
pinatoux = pins

piquerleux = collés de sommeil
pranière = sieste
razat = fossé
s'applater = tomber lourdement
s'écorpeler = s'écorcher
s'encoucourler = s'étrangler en buvant
s'évanler = s'étendre les 4 fers en l'air
sans adieu = au revoir
saprée = sacrée
tacher moyen = faire en sorte
tôner = se plaindre
traviole = de travers
viron = promenade

UN SUJET POUR UN BAC CYCLO

**«Plus je pédale moins fort, moins j'avance plus vite»
Le Sapeur Camembert.**

Que voilà une pensée profonde ! Son auteur est né un 29 février, ceci explique cela.

Je la lis et la relis ; je suis en extase : «Plus je pédale moins fort...». Mais c'est mon cas actuellement ! Mon extase diminue. Alors, je vais me lancer dans un long exposé sur l'âge qui, plus il avance, moins il...? Ah non ! Je me refuse à jouer aux vieillards, pas encore.

Et puis, n'y-a-t-il pas quelque chose d'optimiste dans cette pensée ? Mon sapeur était naïf sans doute, mais pas pessimiste. Plus j'y réfléchis moins bien, moins je la crois plus triste... Oui, c'est cela, que je m'arrête de réfléchir ! Que je me contente de soumettre cette réflexion du Sapeur Camembert né... etc, comme... etc, aux lecteurs de la revue des «Cent Cols», avec charge pour chacun de l'analyser et d'y trouver ce qui est susceptible de m'arranger, de me conforter le moral (je ne l'ai pas encore perdu). Bonne dissertation, j'attends les copies.

Bernard MIGAUD N°1400
de METZ (Moselle)

LE MONT VENTOUX

Un groupe de copains du Club a décidé de découvrir les environs du Mont Ventoux en intégrant bien sûr dans son périple, le Géant de Provence, le bien nommé.

Le départ a lieu dans la charmante cité de Beaumes de Venise, de quoi mettre du baume au coeur des participants, village presque accroché entre les dentelles de Montmirail et les flancs du célèbre Mont Ventoux, qui, malgré ou grâce à l'énorme difficulté que présente son ascension, constitue un haut-lieu (très haut..., à 1912 mètres à son sommet !), incontournable pour toute sortie cyclo effectuée dans ses parages.

De par sa réputation légendaire, ce Géant, aux flancs arides et escarpés, mérite quelques rappels historiques :

La première route à avoir entamé son sol inhospitalier, a été ouverte en 1882, pour permettre d'accéder, depuis Bédoin, à l'observatoire météorologique implanté à son sommet. En 1932 était ouvert un deuxième accès, par Malaucène, c'est-à-dire sur son versant Nord.

Sur l'un ou l'autre versant, on passe en 21 km de 310 ou 365 mètres à 1912 mètres d'altitude. C'est dire la dénivellation brutale que le chroniqueur local Louis Nucera illustre en écrivant à propos du Ventoux « que, s'il a les pieds dans le Vaucluse, sa tête se balade entre Arctique et Antarctique », du fait de la présence de la flore polaire que l'on rencontre à son sommet.

Selon ce même chroniqueur, l'origine du mot Ventoux ne fait pas l'unanimité : pour certains, ce nom serait tout simplement dérivé du mot vent qui honore souvent de sa présence ce sommet ; pour d'autres, le Ventoux trouverait sa racine dans le mot gaulois « Vintur » qui signifiait VICTOIRE.

Les cyclos, sans contester la présence oh combien ressentie des multiples vents qui balaient ce sommet, préféreront retenir la dernière origine, vu le symbole de victoire lié à la somme d'efforts que représente la conquête de ce Géant.

Il fallut attendre 19 ans après l'ouverture des deux routes de franchissement, Sud et Nord, pour voir le 22 juillet 1951, le premier Tour de France escalader le Ventoux, Lucien Lazaridés en tête, suivi de Bartali et Geminiani (des noms toujours présents aujourd'hui dans les mémoires). Depuis, le Ventoux a été le théâtre de nombreuses et parfois cruelles pages du Tour de France.

Nombreuses, parce que depuis 1951 le Tour est passé ou a fait étape au Mont Ventoux 11 fois, cruelles en se remémorant la fin tragique du coureur britannique Tom Simpson sur les flancs dénudés, à 2 km du sommet, dans le Tour 1967. Aujourd'hui, sur cet emplacement, s'élève une stèle de granit érigée à la mémoire de celui qui fut le premier coureur britannique à porter le Maillot Jaune dans le Tour de France, en 1962, à l'âge de 25 ans, avant de devenir Champion du Monde en 1965 et de remporter le Paris-Nice 1967.

Passant devant cette stèle, arc-bouté sur son vélo, tout cyclo qui a souffert sur les 20 km d'ascension précédents, mesurant la difficulté de se hisser jusque là et imaginant l'âpreté de la course sous la chaleur du 13 juillet 1967, ne manque pas de se découvrir ou d'avoir un regard ou un geste de recueillement en direction de ce monument où d'autres ont déposé en hommage, leur bidon, leur boyau, leur casquette ou autre objet souvenir faisant partie de l'équipement du cycliste.

De glorieuses pages du Tour ont aussi été écrites sur ces 21 km du Ventoux :

En 1987, Jean-François Bernard couvrait les 36,5 km séparant Carpentras du Mont Ventoux en 1 h 19 mn 44 sec. Les seuls 21,6 km d'ascension pure entre Bédoin et le Ventoux ont été couverts en 1958 par Charly Gaul en 1 h 02 mn 09 sec.

Laissons donc à l'histoire du cyclisme ces performances, et revenons plus modestement à notre sortie qui, même si elle nous offre l'honneur de fouler du pneu le même sol que nos idoles, ne présente tout de même pas les mêmes caractéristiques. La vingtaine de km de plat jusqu'à Bédoin, nous a offert l'occasion de dépoussiérer un peu les chiffres du compteur de vitesse.

L'ascension des Gorges de la Nesque, dans un décor magnifique sur lequel nous aurions aimé attarder le regard et l'objectif, a certes ralenti le défilement des chiffres du compteur, mais s'est effectuée tout de même à un train honnête ne préparant pas particulièrement à attaquer dans la foulée le col de N.D. des Abeilles.

Au sommet de celui-ci, le premier ravitaillement réparateur, solide et liquide, intervient. Il est aux environs de midi, et la chaleur se fait sentir. Après un ravitaillement rapidement pris, un deuxième réconfort se présente sous la forme de la descente du col jusqu'à Flassan.

Ici, se termine le dessert, consommé avant le plat de résistance. En effet, après avoir retrouvé le village de Bédoin que nous effleurons, est abordée la route du Ventoux, où un panneau assassin nous indique : le Ventoux 21 km.

Ceux qui connaissent savent à quelle sauce pimentée va se déguster le plat de résistance précité. Les six premiers km constituent une phase préparatrice lors de laquelle peuvent être prises les dernières dispositions d'ordre alimentaire ou autre, car dès la sortie du célèbre virage de St.Estève où le restaurant réputé ne retiendra (hélas) pas notre attention pour aujourd'hui, le profil de la route qui se dresse devant nous ne laisse plus douter que c'est bien la direction du Ventoux.

Au fil des kilomètres, qui s'égrènent lentement, les bas-côtés se meublent par la multiplication des haltes : certains se désaltèrent, d'autres tentent de retrouver quelque énergie, d'autres encore se détendent dans l'herbe ou traitent une crampe,... ou capitulent.

Les connaisseurs du parcours savent que l'ascension du Ventoux exige un effort intense et soutenu, sans la moindre portion de répit. Le seul arrêt que nous nous tolérerons (et il sera réconfortant), sera celui prévu au Chalet Reynard assorti d'un ravitaillement bien venu. Cet emplacement en effet, situé sur une vaste plate-forme, sera la seule portion plate du parcours qui nous permettra de repartir correctement (elle mesure au moins 50 mètres!).

Le dernier tiers de l'ascension, cette zone désertique où les pierres blanchâtres ne laissent pas la place à la moindre trace de végétation, s'effectue à l'énergie, comme les deux tiers précédents. La particularité de cette portion est peut-être de saper le moral des cyclos non avertis, dans la mesure où l'on aperçoit d'ici l'observatoire du sommet si près que l'on croirait pouvoir le toucher.

Or la consultation du compteur confirme qu'il ne s'agit que d'une illusion, car le sommet est encore à 6 Km.

Ils se dérouleront au même rythme que les 15 précédents, dans la même sereine difficulté. Au passage, environ 2 km avant le sommet, nous saluerons la stèle à Tom Simpson, citée plus haut, et les comptables de cols enregistreront le franchissement du col des Tempêtes puis nous en terminons en négociant le dernier kilomètre, difficile, mais ponctué par le dernier virage à droite encourageant qui conduit au 1912^{ème} mètre d'altitude.

L'ascension du Mont Ventoux aura constitué la pièce maîtresse de notre sortie. La descente sur Malaucène n'est plus qu'une formalité rapidement satisfaite, le compteur étant beaucoup plus généreux dans ses indications qu'il ne l'était dans la montée.

De Malaucène, il nous restera à avaler le petit col de la Chaîne (469 m d'altitude) avant de rejoindre Beaumes de Venise au terme de 132 km. Dès l'arrivée l'ambiance est à la satisfaction d'avoir vaincu ce géant, le Géant de Provence, et c'est ici que l'on se prend à partager l'interprétation selon laquelle VENTOUX peut bien

avoir sa racine dans le mot gaulois.

«VINTUR» qui signifie VICTOIRE !

Robert CARTIER N°2966
de SAINTE MAXIME (Var)

VENTOUX

Ca a commencé petit à petit (jusque-là, c'était tabou). J'osai d'abord y penser. Un jour j'ai même dit son nom. Je me suis hasardé que c'était à ma portée : il y a trois ans.

Et depuis trois ans, ça m'obsédait : je pourrai monter un jour au Ventoux à vélo !

Trois ans que chaque kilomètre de route, chaque mètre de dénivelée n'avaient qu'une justification : m'entraîner pour l'ascension des 1909 m du «Géant de Provence».

J'y ai cru l'an dernier : pour la première fois, avec quelques grands cols alpins dans les jambes, j'en étais capable. Mais impossible de me libérer.

Un an et un nouveau vélo plus tard, cette année devait être la bonne. Préparation méthodique en début de saison avec les gorges du Loup chaque semaine, plusieurs «col de Vence» pour monter en régime : Grand St Bernard pour la distance, Jura pour le stage en altitude, jusqu'à Peira-Cava par la route la plus dure (Coaraze), pour la «générale». Je m'étais même aligné un dimanche matin avec un Club, mais quand ils ont dépassé 42 km/h sur le plat, j'ai continué à m'entraîner seul.

Fin août, on nous prêta un appartement à Orange. Eh bien, tout avait beau y être parfait, je n'ai pas dormi la première nuit. Je ne pensais qu'à ça. Il faut dire que la météo était idéale : temps limpide, très léger mistral. Pas besoin d'acclimatation, c'était donc pour le lendemain. Né à Vaison-la-Romaine, je choisis l'itinéraire nord «marche d'approche» avec mon fils d'Orange à Malaucène, 37 km. J'avais préféré ce long échauffement à un préambule automobile.

Dès le premier virage, on ne le voyait pas, mais je savais bien qu'il était là. Puis, un peu avant Camaret (méfiez-vous des imitations bretonnes), il est apparu, en ombre chinoise, si loin, et déjà si haut, but et guide. Vaison au bout d'une heure, halte au Pont Romain, qui a su résister comme toujours depuis 2000 ans, et à qui l'on a refait un garde-corps tout neuf.

Malaucène, le Cours. Devant moi, près de 1600 m de dénivelée et 22 km, dont la moitié très difficiles ont fait la réputation de ce «Géant». Un seul objectif : arriver.

Il m'a fallu un peu moins de 2h16, trois pauses déduites, et j'aurais besoin d'autant pour vous parler de mon bonheur. Je vous raconterai ça une autre fois.

Bernard LANGLADE N°4311
de CAGNES sur MER (Alpes Maritimes)

LE COL DE CHAVIÈRE - 2801 M

ÉTÉ 1963 - PRALOGNAN LA VANOISE

Le boucher du village affirme qu'il est courant de voir des cyclistes aller à Modane par le col de Chavière !
« il se paie notre tête ce monsieur ! »
« mais non, il est jaloux, viens on y va ! »

Nous en rions encore en déballant les provisions du déjeuner. 13 h, c'est le départ, sur un chemin empierré rugueux mais cyclable. Nous suivons le fond du vallon, direction Nord-Sud. Sur la gauche le glacier de la Vanoise scintille au soleil, alors qu'à droite une crête aride précipite ses pierres jusqu'au torrent.

Le ciel est bleu, la montagne est belle... la pente augmente, le chemin devient un sentier montant sablonneux, malaisé où les mouches s'activent, titillent, agacent et déséquilibrent les pédaleurs. Il faut donc pousser les vélos pour arriver au refuge de Pecllet-Polset.

En ce haut lieu de l'alpinisme la présence de deux cyclistes ignares paraît déranger dans leur conformiste un groupe de randonneurs varappeurs...

Chacun son truc, les marmottes seront bien gardées... et cela ne nous coupe pas l'appétit... il est tard, le soleil rasant, et cette année il est si rare que nous décidons de passer le col ce soir. Adieu dortoirs confortables (?) et lits douilletts (?), vive l'aventure...

Dans un labyrinthe de rocailles, d'un cairn à l'autre, le sentier suit les marques blanches et rouges d'un GR; quelques névés éblouissants, mènent au dernier obstacle: une barre schisteuse, humide et glissante, qui nécessite un portage délicat.

Ça y est ! nous y sommes; le col est bien marqué, notre but est atteint : 2801 m sur la pancarte.

Le soleil caché, l'endroit est glacial. quel courant d'air ! Vite, quelques photos.... après avoir enfilé les survêtements et hop ! en «ramasse» par un magnifique champ de neige nous atteignons les pâturages du champ de tir désaffecté de Modane. La «ramasse» de l'alpiniste permet de belles glissades en appui sur le piolet. Ici le vélo remplace le piolet. Quelle descente !! Le sol devenu ferme, nous voilà donc en selle slalomant parmi les innombrables éclats d'obus envoyés ici par les « artilleurs » de Modane.

Pied à terre, nous admirons les cascades issues des glaciers de Chavière et emmagasinons quelques souvenirs photos.

C'est reparti ! nous chantons! nous hurlons notre joie ! un troupeau prend la fuite...

La vallée se resserre, le sentier domine le torrent d'une centaine de mètres et nous filons à toute allure, animés d'une jouissance un peu délirante. Arrêtés à bout de pente devant la clôture d'un pacage nous reprenons souffle, pliés par le rire, heureux de la peur que nous venons de nous inventer.

Voilà un groupe de chalets d'alpage. On nous regarde venir avec «nos petits vélos» et les gosses se précipitent « d'où vous v'nez ? » de Pralognan par le col air éberlué des indigènes et de leurs rejetons. Eh Henri! viens voir, des cyclistes.... on va arroser ça ! l'occasion est bonne, et bientôt tout le monde est là pour trinquer avec les cyclistes-qui-ont-passé-le-col-de-Chavière.

De verre en verre la bonne humeur augmente et les langues se délient.

«- Z'avez dû voir le troupeau et le berger là-haut ?

- Ah oui ! le troupeau sur la gauche, mais pas le berger...

- Pas étonnant ! le berger il est ici, c'est Henri ! aujourd'hui il ravitaille...»

Nous racontons l'histoire du boucher de Pralognan qui voyait des cyclistes partir chaque jour pour le col de Chavière et Modane. Tout le monde rit de bon coeur.

A regret, hélas, il faut quitter nos amis bergers.

La nuit nous surprend bien avant Modane mais par chance à hauteur d'une grange... bourrée de foin. Nous «papotons» dehors. La vallée est à nos pieds, toute proche mais ce soir nous vivons avec les étoiles...

PS : le col de Chavière était un des cols obligatoires pour l'obtention du «Brevet Cyclo Muletier Savoyard» organisé par les Compagnons du Pignon Fixe qui relayaient les Cyclos Muletiers Savoyards d'Annecy. En 30 ans le col est passé de 2801 m (IGN) à 2796 m (Chauvot).... tout s'use.

Claude CHAPOTOT N°4194
de l'HAY les ROSES (Val de Marne)

NDLR : Attention ! Ce col est situé dans le parc national de la Vanoise. Donc interdit aux cyclos ! L'auteur a eu beaucoup de chance de ne pas écopier d'une forte amende !

LA SOURCE MIRACULEUSE «ON N'EST PAS TOUJOURS MALCHANCEUX !»

Ce jour de juillet, nous allons randonner dans la Drôme, à l'intérieur du triangle : Buis-les-Baronnies-Brantes-Le Poet en Percip.

Notre objectif : la Bohémienne par le col de la Jas et le grappillage de quelques nouveaux.

Derrière-nous, à plus de 1000 mètres au dessus de nos têtes, le Mont Ventoux. Nous progressons tranquillement sur la D526. La pente est sérieuse, mais les beaux lacets, tracés dans les bois, sont agréables et nous font oublier nos douleurs.

Les ruisseaux sont arides et, curieusement devant nous, une vieille dame tient à la main un tuyau d'arrosage d'où jaillit une eau claire et fraîche.

Voilà une occasion de souffler un peu, mais surtout par curiosité, nous engageons la conversation. «De l'eau ! Mais nous en avons toute l'année. C'est de la super source. Moins chère et meilleure que toutes les grandes marques. Les gens viennent de loin en voiture remplir des bouteilles» Et s'ensuivent quelques anecdotes sur ses bienfaits.

D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle la source miraculeuse. Montez un peu, vous la trouverez sur votre gauche. Vous pourrez remplir vos bidons sans crainte «

C'est une belle source, qui sort à grand débit, sur le flanc gauche de la montagne et s'écoule au travers d'un petit bassin. Nous faisons le plein et poursuivons notre itinéraire. Satisfaits de notre récolte, nous descendons par le même chemin et nous nous arrêtons, près de la source, pour nous restaurer.

La descente est rapide. Avec André, nous rejoignons la voiture et, inquiets, nous attendons François près de vingt minutes, pour enfin, connaître les raisons de son retard : «l'écrou de blocage du frein avant est tombé dans l'herbe des bas-côtés. Libéré de la tige, l'ensemble est resté suspendu au bout du câble. Je roulais vite, un oeil sur le frein avant qui risquait de s'enfiler dans les rayons, les lacets à négocier, la sacoche qui me gênait, j'ai mis un certain temps pour m'arrêter, avec un seul frein. Mais j'ai eu la peur de ma vie, et beaucoup de chance de ne pas chuter. Un vrai miracle !»

Le voilà le premier bienfait de la source. François souhaitant retrouver l'écrou spécial, nous remontons quelques kilomètres, en voiture vers l'endroit où il supposait l'avoir perdu. Répartis tous les trois sur 200 mètres, nous cherchons. Mais, retrouver un écrou de 5 millimètres dans une masse d'herbe touffue, et sans trop de repères, relève du miracle. Et pourtant, après un quart d'heure, un cri de joie : le voilà !! Ne cherchez plus : c'est le deuxième bienfait de la source !

Nous prenons le col de Fontaube pour rentrer. C'est un col que j'aime bien, avec une bonne élévation dans ces lacets superbes. Mais il faut les négocier prudemment. La voiture est puissante. Nous grimpons un peu vite. Dans un lacet un peu court, nous voilà déportés sur la gauche. J'ai aperçu en entrant dans la courbe un véhicule qui descendait juste au dessus de nous. Je pense à cet instant que nous allons nous croiser au milieu du lacet et nous risquons d'être encore au milieu de la route : ça passera... ou boum-boum ! Notre chauffeur a de bons réflexes. Ca va très vite et... ça passe...juste. Ouf !!

La vieille dame avait raison ! Voilà le troisième bienfait de la source. On commence à y croire. Randonneur, si vous passez à Aiguères, n'oubliez pas de faire le plein à la source miraculeuse.

Henri GRAVEZAT N°3414
de VILLENEUVE les AVIGNON (Gard)

DES CONSTATS À ... MÉDITER ! UN VÉCU À ... ENVIER !

La voiture étant sûrement une étape remarquable du savoir-faire de notre civilisation, elle reste malheureusement une réelle catastrophe pour l'homme.... pour l'animal aussi.... et les seuls plaisirs qu'elle semblerait surtout développer, s'appellent possession, puissance, peut-être confort aussi, mais à quel prix fort !

En effet :

«depuis 15 ans, 60% des investissements publics lui sont consacrés au détriment des autres modes de transport et pourtant la route revient 6 fois plus cher en énergie et pollue 10 fois plus que le train, par exemple.

D'après les expertises, son coût annuel pour la collectivité atteint 120 milliards de francs pour les dégâts matériels et corporels, 40 milliards pour les effets de la pollution, 20 milliards pour le bruit, et la dégradation des espaces n'est pas chiffrée !» («Ça m'intéresse», octobre 95)

Le stress quotidien non plus !!

Pourtant, malgré toutes ces constatations inquiétantes, nous ne sommes pas prêts d'abandonner cet ensemble «autos-routes» qui s'appuie sur des mythes bien tenaces, mais qui, au coeur d'une spirale économique quasi incontrôlable, nous entraînera sans nul doute vers un saccage technologique des ... secrets de la nature ! Vers une mutation de nos gènes pour le « tout auto» simultanément !

Et, quand les espaces dits naturels seront entièrement colonisés, quand nos pulsions auront peut-être perdu tout leur naturel aussi, où trouverons-nous des terrains d'expression pour nos sentiments inconsciemment falsifiés par ce monde de techniques aux limites sans cesse repoussées ?

Pour l'heure, il est encore temps et même possible, du moins en période de vacances ou en moment de loisirs, d'abandonner les contraintes motorisées et les servitudes de société pour s'échapper, à pied, à vélo ou à ski vers des lieux qui ont encore su garder une âme, malgré tout et envers tout....

.... vers la région du Haut-Languedoc par exemple.

Ainsi, cet été, au milieu du crissement des cigales, souvent entre des buissons de chênes verts, mais bien campés sur nos montures à deux roues car tirant matériel de couchage et ... chien, nous avons décidé, Géraldine et moi-même, de pénétrer cette région à la recherche du pittoresque,... et peut-être bien de l'au-delà. Et là, guidés par ce besoin constant de propulser nos vélos vers des passages obligés appelés « cols», dix jours durant nous allions presque au hasard, nous abandonnant à ces merveilleuses routes de montagne et de forêt qui donnaient souvent l'impression de conduire au bout du monde !

70 noms allongeaient alors notre liste déjà impressionnante, des cols gravés à bicyclette depuis quelques années (567 dont 64 à plus de 2000 m d'altitude) confirmant que le département de l'Hérault n'est pas vraiment pour des visiteurs pressés !

Sur la carte, nous ne choissions que des routes vicinales, ces routes les plus ignorées par le touriste commun, ces routes presque désertes (eh oui, ça existe encore !) qui mettent en communication des villages ou des hameaux infimes, perdus à flanc de montagne, presque inhabités, mais bien à l'abri des regards.

Avec quel bonheur roulions-nous alors sur ces chemins tout en virages que dominant des paysages ô combien sauvages, où alternent arêtes rocheuses parfois piquées de châteaux en ruines, et larges vues vers les Monts d'Orb, de l'Escandorgue, de l'Espinouse et du Somail... !

Là... nous avons profondément sympathisé avec une terre et pu imaginer intensément le rude passé de ses habitants... comme nous avons cru percevoir la vie bruissante qui animait jadis ces ruines et ces villages retranchés en montagne !

Là... nous avons approché des panoramas magnifiques, aux tons pastels, devant lesquels l'appareil photo ne résistait pas bien longtemps !

Enfin, là ... nous avons apprécié la solitude ou même l'isolement pour vivre à deux des moments de tendresse et de communication intenses !

Et je n'oublierai pas la complicité de tous les instants éprouvée avec Jordy, notre boarder collie, alors âgé de neuf mois... et lui, d'avoir découvert, du fond de sa remorque, les mille et une facettes d'un voyage à bicyclette !

Puissions-nous encore longtemps aller à la rencontre de ces lieux qui ont encore une âme et un passé, de ces lieux qui ont résisté à... ou tout simplement été épargnés par l'agression humaine, afin d'éveiller et d'entretenir en nous des sentiments un peu moins technologiques !

Michel HELMBACHER N°1486
de ROSHEIM (Bas-Rhin)

SEULEMENT TROIS TIZIS...

Eh oui ! seulement trois !

Tizi = col, sur les cartes du Maroc, faut-il préciser. Alors, bien sûr, trois, ce n'est pas lourd ! Mais ceux-là valent leur pesant d'or.. pour leur poids en souvenir.

Si je vous dis : Tizi-n-Lebsis, Tizi-n-Tichka, Tizi-n-Aït-Imguer, vous me suivez ? C'est le passage obligatoire pour rallier Ouarzazate à Marrakech, ou inversement. Ce n'est pas que cette étape de 210 km soit difficile à accomplir, malgré les deux «+ de 2000 m». D'autres, plus affûtés, l'ont même trouvée facile. Mais elle nous a marqués, André et moi, par les émotions ressenties ce jour-là :

- Le départ au lever du soleil, qui teintait d'or tout ce qu'il touchait, les murs ocres des dernières maisons de Ouarzazate comme les palmes balancées légèrement par la brise matinale.
- Les cris et les rires des enfants se rendant par groupes vers leurs écoles.
- Le sourire des femmes chargées de ballots d'herbes ou de paniers de linge, se retournant amicalement sur notre passage.
- La progression en paliers montants continus le long de l'Asif Imini.
- Le dernier thé brûlant offert par notre hôte avant la montée aux deux premiers cols.
- La vision soudaine du Toubkal enneigé nous dominant de toute sa masse. J'ai apprécié la longue descente qui mène du Tzi-n-Tichka à Taddert : bon bitume, chaleur du soleil sur les reins fatigués, et toujours cette sensation d'immensité, renforcée par le nombre de kilomètres dévalés sans bruit, sans voiture, dans un calme absolu, le bleu intense du ciel contrastant avec le rouge sombre des roches.

Et puis, après l'ultime montée de la journée vers le sommet de l'Aït Imguer, c'est le retour à la civilisation. La route qui arrive à Marrakech se peuple, s'encombre, et là, enfin, on prend conscience de nos trois Tizis ; ils sont les portes de cette barrière, le Haut-Atlas, qui sépare deux mondes : celui où l'on vient de vivre différemment et intensément (je parle du Sud Marocain, la limite du désert, avec la chaleur brûlante, la soif, les chameaux, l'immensité de l'erg à l'infini, la population des douars, si pauvre et si chaleureuse) et l'autre, le soi-disant «civilisé», celui où nous revenons à la fin d'un beau voyage...

Evelyne BOUTHORS N°2044
de CHAMBÉRY (Savoie)

LE PRO ... T'AUX COLS ???

Par son article (page 21 de notre revue n°24 de 1996), Jean-Paul Cattin a mis le doigt là où ça aurait pu faire mal... La question était : «Comment certains arrivent-ils à franchir deux à trois cents cols tous les ans ?... Somme toute : Y a t'il tromperie sur leurs résultats ?

Me sentant concerné (376 cols nouveaux en 93, 256 en 94, 352 en 95), j'ai envoyé une lettre à Jean-Paul en lui détaillant exactement mon programme pour 95... Il m'a téléphoné «par retour», nous avons longuement discuté et il a convenu que cela s'avèrait possible... Pour les autres qui seraient quelque peu dubitatifs à ce sujet, voici les grandes lignes de mes programmes annuels... Bien que je n'ai franchi qu'un peu plus de 200 cols en 96, je vous fais grâce des détails ici-même mais tiens mon planning à la disposition de qui me le demandera.

1°) Autant pour mon travail que pour mes loisirs, je me déplace beaucoup (45 à 50000 km en auto par an), avec mon vélo ou mon VTT en permanence dans le coffre... Je ne sais pas faire un long parcours sans m'arrêter dans un coin pour faire un ou deux cols !!!

2°) En fonction de mes pérégrinations, je «prépare le terrain»... Repérages des cols routiers grâce au Catalogue édité par notre Confrérie (pour le VTT, le Guide Chauvot me facilite bien la tâche)... Je me fais un circuit avec un kilométrage variable (selon la difficulté et le temps qui m'est imparti), en mettant le plus de cols possible sur la distance.

3°) Je roule été comme hiver (on ne fait pas 17 ou 18000 km en vélo par an en ne sortant qu'aux beaux jours), sacrifiant mes repas du midi au bénéfice d'un col ou deux (je grignote sur le vélo et me rattrape le soir)... Lorsqu'il fait froid, je fais en sorte de laisser la voiture en haut d'un col de façon à pouvoir me changer «au chaud» en rentrant de ma randonnée.

4°) Chaque week-end (ou presque) et toutes les vacances sont consacrées à la recherche de nouveaux cols... J'ai ainsi écumé tous les cols routiers des Pyrénées, de l'Aude, de l'Hérault, des Bouches du Rhône, du Tarn, de la Moselle, pour ne citer que les principaux... Certains massifs (Esterel, Corbières, Vosges, Corse, Pays Basque Espagnol, Cévennes) sont de véritables «nids de cols»... Et encore heureux que je n'ai franchi mon premier col... qu'en 1984 !!!

Alors, vous voyez qu'à l'impossible, nul n'est tenu... Oui, je sais, il faut faire abstraction de toute autre distraction, de tout autre sport, pour mener à bien sa Conquête du Graal, mais quelle satisfaction à chaque nouveau col franchi de chanter comme Sheila «le col est fini, le col est fini !!!»...

Le plus difficile, dans l'histoire, est peut être l'élaboration annuelle de la liste et de la demande d'homologations de cols envoyée à René Poty... Mais même quand on aime, nous on compte ! Pour terminer, étant un peu écolo, beaucoup solo (j'aime la montagne seul, j'avoue!), j'essaie de me fondre dans le paysage pour y côtoyer rapaces, isards et marmottes... Et pour ce faire il m'a fallu effectuer nombre de transformations pour franchir certains sites... Pire que Fragoli...

Il m'a fallu être oenologue... dans le col de Bacchus (26), devenir propriétaire... dans le col des Trois Termes (84), être vêtu de bleu, de blanc et de rouge... dans le col des Français (57), garder les seaux (ou l'esso)... dans le col de la Justice (07), éviter le coup de gueule... dans le col du Lion (26), me déguiser en Père Noël... dans le col de la Cheminée (01), m'afficher à la une... dans le col des Journaux (88), me mettre au café dans le col Legal (15), être noctambule... dans le col de la Régine (66), être évanescent... dans le col du Paradis (11) - Evanescent Paradis, bien sûr -, être honni des 3 Suisses... dans le col de la Redoute (66), gagner le prix Cognac-Jay... dans le col des Sept Frères (11), faire un tabac... dans le col du Cendrier (01), mettre le pressing pour me détacher... dans le Collet du linge (88), coincer la bulle... dans le col Perrier (83), me regarder dans la glace... dans le col de l'Ange (13) et le col du Bel Homme (83), faire en sorte que l'inspecteur Colombo

file... dans le col du Pigeonnier (67), me retrouver au goulag... dans le col de la Sibérie (69) - que je croyais entre la Faucille et Morteau ! -, écouter les comiques pieds-noirs... dans les cols du Bedos et du Castel (11), appréhender la fonte des neiges... dans le col du Bonhomme (68), jouer la Bête Humaine... dans le col de la Machine (26), m'initier à la Force Basque... dans le col de la Pierre Levée (30), faire une prière... dans le col de l'Homme Mort (34), reprendre mes études... dans le col du Bac (34), ouvrir une boucherie... dans les cols des Viandes (82), des Veaux (64), de Bouchère (65) ou la Baisse de la Grosse Vache (83), être mendiant dans les cols du Figuier (66), du Dattier (83) ou du Cerisier (64), braconner... dans tous les Collets, avoir du cran... dans le col de la Coupe (65), me raser... dans le col de la Belle Barbe (83), me faire des cheveux... dans le col des Brosses (69), grimper d'un échelon... dans le col de l'Echelle (05), fredonner «Le Poinçon neur des lilas»... dans le col du Portillon (31), être éteint... dans le col du Chandelier (11), passer comme une lettre à la poste... dans le col du Télégraphe (73), etc...

Et comme vous le voyez, je n'ai même pas eu la force de m'occuper du col de l'Utérus (69)... On ne peut pas être partout !!!

Raymond COCHET N°2765
de PAU (Pyrénées-Atlantiques)

L'APPEL DE LA MONTAGNE

Nous pourrions commencer notre histoire par «il était une fois un couple d'amis cyclos», mais nous dirons simplement que Pierrette et Alex nous ont transmis un virus ; celui de monter des cols routiers ou muletiers.

Etant novice en la matière, ils nous ont chaudement parlé de la beauté de nos montagnes et nous ont appris à nous servir du livre des cols (Chauvot) et des cartes I.G.N. Ils nous ont emmenés sur le terrain afin que l'on se retrouve à travers les chemins des cols muletiers et que l'on puisse repérer leur sommet. Maintenant, «comme des grands» nous y allons seuls. Et nous y prenons beaucoup de plaisir.

Cette année, nous n'avons pas roulé en montagne à cause de notre bénévolat pendant la semaine fédérale se déroulant dans notre région. De plus, nous n'avons eu que peu de vacances ensemble. Cependant, à peine rentrés chez nous, nous avons sorti les cartes et nous avons décidé de notre lieu de vacances pour l'été 1997 : ce sera le Vercors.

Nous avons beaucoup entendu parler de cette région, il paraît que c'est magnifique. De nombreux cols routiers ou muletiers nous y attendent. Vivement les congés 1997.

Hugues et Maryvonne DUPIN N°3250 et 3325
du LUDE (Sarthe)

LE COL IDÉAL

Avant chaque découverte d'un nouveau col, je me pose cette question (qui à première vue peut paraître stupide, mais qui pourtant occupe bien souvent mon esprit dans les découragements d'une montée qui, parfois, n'a pas l'air d'en finir) : Quel est le col idéal ?

Alors, à chaque fois, je me remets à penser aux cols que j'ai pratiqués et me mets à rêver au col idéal. Je vais donc tenter pour vous de décrire ce col de mes rêves...

Le col idéal, je le verrais tout d'abord chargé d'histoires ou de légendes comme le Tourmalet où à la sortie de Sainte Marie de Campan on croit encore entendre les coups de marteau donnés par Christophe sur la fourche qu'il a brisée presque au sommet ; c'est ce grand oiseau qui plane au dessus de vous et qui a donné son nom au Col de Marie Blanque ; c'est le grand silence du coeur de Simpson qui vient de s'arrêter de battre à quelques tours de roue du sommet du Ventoux ; c'est le cor de Roland qui nous attire vers le sommet du col de Roncevaux...

Le col idéal, c'est cette forêt engageante du col des Champs ; ce sont les moutons qui vous encouragent dans les lacets du col d'Allos ; c'est cette envie de toucher le ciel au sommet de la cime de la Bonette ; c'est ce mur de neige de chaque côté de la route au col des Aravis ; c'est le silence à peine déchiré par le sifflement des marmottes presque au sommet du col de la Cayolle.

Le col idéal, c'est savoir qu'on a dans sa sacoche «Le Hussard sur le toit» de Giono dont on lira quelques pages au sommet du col du Négron à quelques pas du Contadour, «Antigone» qu'on lira sur les pentes arides du Puy Mary, un livre de Samivel chantant les cols des Alpes, des poèmes de Withman ou des histoires de Louis Nucéra. C'est encore un livre acheté au sommet du Ventoux qui est plus beau à lire que le même livre acheté en bas dans la vallée. Le col idéal c'est bien sûr un col sans chiens qui vous obligent à vous presser, vous empêchant de savourer chaque tour de pédalier, chaque détour de la route, c'est la petite buvette toute simple au sommet où l'on peut déguster un thé citron bien chaud qui a le goût du bonheur.

Le col idéal c'est quand, arrivé au sommet on n'éprouve plus le besoin de redescendre, on savoure simplement ce moment où, cueillir un nuage de passage et l'emporter avec soi pour les jours un peu gris où l'on est obligé de vivre loin des montagnes, dans un pays un peu trop plat, un jour où le vélo, à cause des occupations que nous impose la vie, doit rester au garage en attendant de revivre ce moment du «regard au dessus du col» comme le décrit si bien Victor Ségalen dans Equipée : «le regard par dessus le col n'est rien d'autre qu'un coup d'oeil ; mais si, gonflé de plénitude que l'on ne peut séparer le triomphe dans les muscles satisfaits, ni ce que l'on voit, ni ce que l'on respire un instant, oui mais total. Et la montagne aurait cela pour raison d'être qu'il faudrait se garder d'en nier l'utilité pesante. Tout le détour de l'escalade, la déconvenue des moyens employés, ces rancunes sont jetées par dessus l'épaule, en arrière. Rien n'existe en ce moment que ce moment lui-même».

Et grâce à ce moment de bonheur, ce moment arrêté dans le temps, chaque col franchi est un col idéal.

Christian MERVEILLE N°3861
de BRAINE L'ALLEUD (Belgique)

AU DELÀ DES CHEMINS BATTUS

Depuis plusieurs années se révèle à notre grand étonnement, une sorte de prise de conscience qui se développe parfois jusqu'à la passion pour toutes choses qui touchent à la nature et à l'environnement.

Toutefois, remarquons que dans le domaine du vélo tout terrain qui, lui, ne semble pas avoir subi les mêmes fluctuations du genre... hormis de la mode, règne à ce sujet une certaine indifférence.

Avec l'extraordinaire essor des tout terrain : motos vertes, tri, quad et maintenant le VTT, la question est posée sur le devenir de nos chemins, sentiers, layons et drailloles largement galvaudés ces derniers temps principalement aux périodes de surfréquentation due aux vacances.

Sachant les 4x4, motos etc... réglementées depuis peu, qu'en est-il du vélo tout terrain ?

En effet, cette discipline jeune et superbe née aux Amériques, a été reconnue au sein bien sûr de la FFCT, mais aussi également par les fédérations du Club Alpin Français où se sont créées des sections.

Dans ces fédérations, les vététistes ont bénéficié largement de l'expérience spécifique cyclo pour les uns et montagnarde pour les autres, ceci dans la plus pure tradition fédérale sportive... le propos vous en doutez, est plutôt destiné à ceux pas forcément minoritaires qui pratiquent sans savoir, en sauvage, hors fédé parce que c'est la mode et que ça paraît facile... on va chez Décathlon ou ailleurs et hop ! on se trouve métamorphosé en «vrai cycliste», mais il y a lieu de douter de la suite, rien ne sert de consommer du chemin en croyant à sa liberté si l'on ne sait pas que la nature ça existe avec ses règles et qu'il faut la préserver car l'érosion c'est réel et c'est malheureusement irréversible.

Respecter le milieu naturel c'est penser aux autres, à ceux qui suivront, mais c'est surtout se respecter soi-même.

Bien des Présidents de Cyclo Clubs ont tenu ces propos j'en suis bien sûr et de toute façon, lequel d'entre nous cyclos montagnards, amateurs de cols et de plein air n'a jamais ressenti le besoin de protéger ce patrimoine fabuleux que nous offre la nature et principalement nos itinéraires sauvages de randonnée afin de les laisser intacts à nos enfants.

Cette envie d'ajouter une dimension supplémentaire à notre sport préféré est peut-être l'amorce d'un nouveau jeu, d'une nouvelle passion... Voilà, la messe est dite, allons retrouver ensemble si vous le voulez bien, à travers quelques exemples, ces drôles de paroissiens qui chaque année, en mal d'aventure, alimentent la chronique par leurs errements, voyez plutôt : Il fait beau, la veille de juillet, dans l'Alpe ils sont cinq casqués, bardés de neuf, traversant de front une prairie non fauchée afin de couper «au court»... aux injonctions reçues ils répondent benoîtement «qu'il ne s'agit que d'herbe et que ça n'a pas d'importance». Il est vrai qu'apprendre dans le vif de l'action à ces jeunes citadins que le foin est une denrée précieuse pour le paysan est un raccourci pédagogique qui tient de l'exploit et ne dit-on pas que le rural produit ce que le citadin consomme.

C'est aussi le cas, l'automne venu, d'un autre vététiste silencieusement sorti du bois et débouchant face au canon rayé menaçant d'un chasseur de chamois à l'affût le jour de l'ouverture... subitement ça y est c'est la haine. Là aussi, inutile d'épiloguer car combien sont-ils braves amateurs de VTT et de sensations fortes à se renseigner sur les autres utilisateurs légitimes de la forêt, croyant candidement que tout le monde est beau et que tout le monde est gentil et persuadé de son bon droit.

Enfin c'est encore cette caravane bruyante et joyeuse s'acheminant par temps pluvieux vers un col escarpé puis redescendant en freinant, patinant, arrachant la terre aux mêmes endroits, dans les mêmes virages, créant une rigole conique rendant inutilisable ce layon à la pratique pédestre... savoir faire demi-tour, choisir son itinéraire, mettre pied à terre avant de casser ou de se casser, c'est sauver ce qui peut l'être encore

et retarder ainsi le moment où les autorités faute d'un minimum d'autodiscipline codifieront, réglementeront et ainsi disparaîtra ce formidable terrain de jeu, patrimoine de liberté.

Mais en attendant, restons optimistes et levons nos verres «NUNC ET BIBENDUM» à la santé de la nature et de ses utilisateurs. Ces lignes vous étaient destinées cyclos montagnards.

Rendez-vous dans le domaine où la nature est la vraie nature, le soleil le vrai soleil, la pluie la vraie pluie et chemins et layons à la mesure de nos vrais et légitimes rêves.

Michel PARIZE N°4173
de BRIANÇON (Hautes-Alpes)

A LA GLOIRE DU SEMNOZ

Et l'hiver a drapé le plateau
De son beau manteau blanc.
La nature est belle là-haut
Offerte aux skieurs débutants.

Au printemps, la neige est encore sur les hauteurs
Mais déjà les alpages se couvrent de mille fleurs.
De grandes variétés les alpages sont parés
Sous un ciel sans cesse renouvelé.

Bêtes et gens «emmontagnent» : c'est l'été.
Tarines et abondances, chevrettes et caprins
Donneront le lait cru sorti de leur sein
Car l'or blanc du Semnoz, n'est pas neige, mais lait.

Tommes et beurre sortiront des mains des fermiers
Au grand plaisir des nombreux vacanciers.
La route partagera la peine des «cyclos»
Qui, pour vaincre le temps, courberont le dos.

A l'automne venue, bêtes et paysans «démontagnent».
Seules désormais, les gentianes hanteront la montagne.
Le Semnoz va bientôt se revêtir de blanc
Et la nature s'endormira pour renaître au prochain printemps.

René BOISSIER N°812
de SEYNOD (Haute-Savoie)

MÉSAVENTURES DANS LE MERCANTOUR

14 août : je m'installe à Barcelonnette avec comme objectif de franchir un «grand» col pour mon 2000ème. J'ai choisi le col de la Petite Cayolle (2642 m), le col de la Cayolle qui permet d'y accéder devant être mon 1999ème col.

15 août, la météo est favorable, je pars. Peu après le départ, la route devient superbe, étonnamment étroite (on devient, hélas, habitué à ce que toutes les routes s'élargissent, surtout dans les endroits touristiques). Les paysages sont variés: d'abord les gorges du Bachelard, puis une vallée boisée dominée par des pics impressionnants. La lumière rasante du matin m'inspire et je prends quelques photos. La pente est raisonnable, il y a même des portions de plat pour se reposer... Enfin, avec l'altitude, les arbres disparaissent, les paysages deviennent plus sauvages et la pente s'accroît mais c'est un régal.

J'arrive donc au col de la Cayolle tout content, je franchis, fais demi-tour et attaque aussitôt le sentier menant à mon objectif. Là, bonne surprise le sentier est en grande partie cyclable et je ne me prive pas du plaisir d'y rouler. Les piétons me laissent passer et je les en remercie. Bientôt j'aperçois en face de moi ce fameux col. Je distingue très nettement des randonneurs qui s'y reposent. Je m'y vois déjà quand un piéton reste en travers du chemin contrairement aux autres....

Je m'arrête et lève les yeux qui étaient surtout occupés à repérer les pierres parsemant le sentier ! C'est un jeune homme. Il me dit «vous ne savez pas que vous n'avez pas le droit de faire du VTT ici ?» En le regardant de plus près, j'aperçois un écusson de l'ONF et l'emblème du Mercantour sur sa manche gauche. Il est habillé en vert kaki: ce doit être un garde... Je tombe des nues, lui montre mon ignorance. Il m'explique que les VTT sont interdits sur tous les sentiers et toutes les pistes du Mercantour et que des panneaux le rappellent. Trop de gens redescendent à travers les alpages... Je lui montre que je n'ai pas un VTT, c'est un 650 avec garde-boue, porte bagage, sacoches mais avec un cintre de VTT, lui certifie que je ne roule que sur les sentiers, prétexte la beauté du paysage derrière le col (le lac de la Petite Cayolle), lui propose de jurer sur l'honneur que je ferai le reste à pied y compris la descente... Rien n'y fait, il ne veut pas me laisser passer ! je ne peux lui parler du Club des 100 cols ni de l'importance de mon 2000ème...

Il me suggère de laisser mon vélo là et de continuer à pied. La mort dans l'âme ne voyant pas d'autre solution je finis par m'y résoudre. Je cache mon vélo dans un trou de névé et finis l'ascension. Le garde est monté devant moi mais tout le long m'a observé... Au col, malgré la beauté du site, le corps n'y est pas. Je prends quelques photos et redescends rapidement, récupère mon vélo, et poursuis la descente en selle (vengeance !)

Au col de la Cayolle, je veux boire : plus de bidon ! on a volé mon bidon ! je lui avais bien dit au garde qu'on pouvait voler mon vélo ! Cette nouvelle déception digérée en guise d'apéritif, je décide de piquer sur place. Le site est grandiose et il est midi. Je réalise bientôt que je n'ai plus qu'une chaussure sur le porte-bagage arrière (j'ai fait l'ascension routière avec des chaussures de cyclisme aux pieds et des tennis sur ce porte-bagages pour le chemin muletier c'était l'inverse en prévision de la marche). Décidément, ce n'est pas mon jour de chance !

J'attaque ma boîte de riz au lait sans grand appétit. Tout en mangeant je rumine les péripéties de la matinée, des idées naissent et mûrissent. Je finis par réaliser que cette perte de chaussure est finalement une chance ! Ce sera un prétexte pour revenir. Et le bidon volé ? Une deuxième chance ! Ce sera l'argument pour remonter avec mon vélo que je ne peux laisser avec tous ces voleurs qui rôdent... mais ma joie est de courte durée. En réfléchissant davantage, je réalise que tout ceci ne tient que jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mon vélo.

Je finis par imaginer un ultime prétexte au cas où je rencontrerais mon garde après cet endroit. J'aurais malencontreusement oublié ma boussole dans un creux du rocher, en haut au col... mais pas question de

laisser mon vélo en chemin ! la preuve mon bidon.... tout ragaillardi j'attaque donc de nouveau l'ascension à pied cette fois (il ne faut pas être trop provocateur!) et puis j'aurai ainsi plus de chance de retrouver ma chaussure qui compte aussi. Peu après je la retrouve à 2 m du sentier. Je retrouve aussi mon bidon à l'endroit où j'avais caché mon vélo... Mais ce bidon, je le laisse dans un trou de marmotte je tiens à préserver ma défense ! j'arrive au col, pas de garde à l'horizon... ouf ! je prends une photo du lac avec mon vélo, discute un peu avec des randonneurs et repars... comme un voleur !

Bernard MIGOT N°844
de La FLECHE (Sarthe)

ENTRÉE AU CLUB DES CENT COLS

Quand on se coltine les 100 cols,
Tout en caracolant, on se dit
Que sont absents les faux cols,
Et bien présents les cols durs, puis,

Il y a aussi :

Les aisés (les cols chics),
Les impossibles (les cols abhorrés),
Les difficiles (les cols honnis),
Les enfantins (les cols maternels),
Ceux qui s'enchaînent (les cols liés),
Ceux qui mettent en nage (les cols au radeau),
Ceux que l'on a par ruse (les cols roulés),
Ceux qui posent problèmes (les cols os),
Ceux qui montent tout seuls (les cols porteurs),
Ceux qui clouent sur place (les cols scotch),

Et j'en oublie !

Bref, avoir gravi 100 cols différents
Est considéré comme une étape seulement,
Car attendent encore toute une kyrielle,
Sur des routes ardues, mais si belles !...

Paul BALMENS N°4366
de MARLENS (Haute-Savoie)

ET LES SARRAZINS PASSÈRENT LE COL...

Avant que Charles Martel ne les arrête, l'intention de leur Chef, Abd Del Rahman, était, tout en poursuivant Eudes d'Aquitaine, vaincu et en déroute, de pousser une pointe jusqu'à Tours, là où la Basilique St Martin regorgeait de richesses.

Les historiens, et ils sont nombreux et pas toujours d'accord entre eux sur le lieu, où Charles Martel, trouble-fête, les arrêta en 732 ou 733, défit Abd El Rahman, le tua et mit fin pour 14 siècles à l'invasion des Arabes. Les lieux possibles de cette rencontre sont Moussais, situé entre Poitiers et Châtelleraut, puis Ballan-Miré, à la Lande de Charlemagne, située tout près de Tours, ensuite dans le Véron entre Candès St Martin et Chinon et même, à St Sauveur de Givré en Mai, près de Bressuire.

Je pense qu'il dut y avoir une succession de batailles par harcèlement. Si la bataille eut lieu près de Tours, où dans le Véron, les Sarrazins purent emprunter la Voie Secondaire Romaine, partant de Limonun, le Poitiers actuel, pour rejoindre Orléans en passant par Bonneuil-Matours et La Roche-Posay. Ce n'était pas le chemin le plus court, mais ce qui est troublant, à mon sens, c'est l'importante dénomination de noms, de lieux et autres mentionnant les noms de Sarrazin et de Maure dans la commune de La Roche Posay. Aucune autre commune de la Vienne ne contient autant de ces deux noms associés, lieux-dits, hameaux, ruisseau, fontaine, puits, fosses, etc... rappelant les noms de Sarrazin et de Maure (cf. Redet cité au 17ème siècle).

Alors, me direz-vous, qu'est-ce qu'ils viennent faire dans une revue cycliste ? Le vélo n'était pas encore inventé en 732.

Je vous ai dressé le tableau historique, en voici le dénouement.

En consultant un fond des Ponts et Chaussées aux archives départementales de la Vienne, par hasard, je tombe sur des travaux d'amélioration de la D-7, reliant Châtelleraut à la Roche-Posay, travaux exécutés entre 1832 et 1835, par sections ; la dernière section part du Col des Sarrazins jusqu'aux Promenades de la Roche-Posay. Pour un membre des Cent Cols, c'est une découverte de taille, un Col dans la Vienne... Pièces à l'appui, nous contactons (nous, les Cyclotouristes Poitevins), la Mairie de la Roche-Posay, et nous demandons la possibilité de reconnaître officiellement ce Col.

En décembre 96, la Municipalité de la Roche-Posay ayant certainement bien d'autres problèmes, nous apporte néanmoins, sans restriction son entière collaboration et s'apprête, au printemps 97, le 13 avril, à inaugurer ce col des Sarrazins, avec un z, car toutes les références Sarrazines de la Roche-Posay s'écrivent avec un z. Pour le franchir, son altitude ne nécessite pas d'appareils respiratoires spéciaux, il culmine à 94 mètres, mais un Col c'est un Col et nous ne pouvons être tenus responsables d'aucun soulèvement volcanique en Poitou.

Pourquoi «les Sarrazins» ? Après l'historique nous entrons peut-être dans la légende.

D'où vient l'origine de ce nom en ces circonstances ? Je ne saurais vous répondre avec exactitude.

Plusieurs hypothèses : Sarrazin fut, paraît-il un Saint. On appelait jadis une personne noire, Sarrazin, peut-être par comparaison avec le blé noir, le sarrazin. Au Moyen Age, les Bohémiens et les Musulmans étaient désignés sous le nom de Sarrazins, ou bien étaient-ils issus des «terres noires», lieu-dit à la Roche-Posay. Et en 732, ce sont les Sarrazins qui envahirent l'Aquitaine.

Restons sur cette réalité historique, et entrons dans la légende : les Sarrazins à la Roche-Posay, qu'étaient-ils ? Était-ce une colonie de noirs, un retour des Croisés, des Arabes ou Espagnols égarés, ou poursuivis. Si c'est cela, la légende devient belle, d'autant plus qu'elle est à notre avantage et qu'elle nous laisse en toutes lettres écrit, un Col, celui des Sarrazins.

Du temps où les Sarrazins, n'importe lesquels, passèrent et repassèrent, séjournèrent dans la ville et se confondirent avec la population, car les premiers éléments de situation de la Roche-Posay datent seulement du 11^{ème} siècle. Aujourd'hui, la Roche-Posay actuelle est une charmante ville thermale de la Vienne, spécialisée dans la dermatologie. Sa population est fluctuante entre 1400 et 10000 en saison thermale. Située au confluent de la Creuse et de la Gartempe, c'est une ville d'eau offrant de nombreuses activités sportives, culturelles et de loisirs, une petite ville à la Porte de la Touraine et du Poitou que seule la rivière sépare et où il fait bon vivre, entourée de villages avec leurs maisons de craie blanche souvent flanquées d'escaliers extérieurs en pierre et leurs toits couverts de petites tuiles plates.

Les nombreuses vallées aux alentours, ainsi que les versants forestiers de la Groie et de la Guerche permettent d'effectuer de belles randonnées cyclistes ou pédestres. Un riche passé historique, 20 000 ans d'histoire avec les affleurements de silex, les grottes, etc.. et de très bonnes tables sont à même de satisfaire une clientèle cycliste éclectique ou gourmande, et je suis certain que de nombreux cencolistes et autres passeront pour glaner ce nouveau Col situé sur la D. 725 à 800 mètres des promenades de cette riante station thermale de la Roche-Posay. Ce sera pour la Municipalité de cette ville et pour nous Cyclo-touristes Poitevins une récompense et, peut-être, rencontreront-ils les Sarrazins...

Source pour le Col des Sarrazins
AD. V. 2S. 438

Pierre BERNARD N°137
de BUXEROLLES (Vienne)

MON CLUB

Mon Club c'est avant tout comme une famille
Avec qui tous les dimanches le soleil brille
Même s'il vente, s'il pleut, c'est un plaisir
Chaque sortie est pour nous un loisir.

Mon Club c'est avant tout un groupe d'amis
Sur qui l'on peut compter jour et nuit
Même s'ils se tirent parfois la «bourre»
Chaque sortie est pour eux un beau jour.

Mon Club c'est avant tout un remède
Pour une santé qui très peu me cède
Il nous aide à beaucoup moins vieillir
Même si le temps qui passe nous fait souffrir.

Enfin mon Club c'est un Club de cyclos
Qui ne font qu'un avec maillots et vélos
Voilà pourquoi j'espère le voir pour toujours
Soudé comme deux êtres d'un seul amour.

A tous ceux qui partagent la même passion que moi.

Daniel GRANGE N°1993
de LIMEIL-BREVANNES (Val de Marne)

SOLEIL ET SIERRAS EN ANDALOUSIE

Après un été bien rempli, avec notamment le raid alpin Thonon-Trieste, il restait quinze jours de vacances à la fin du mois de septembre. La destination a été décidée à la dernière minute. On hésitait entre l'Est de l'Autriche et l'Espagne. Les premières pluies automnales nous ont finalement fait choisir le sud de l'Espagne afin d'être assuré d'avoir un grand soleil et des températures encore acceptables. De plus, les images de la Vuelta avaient fini de nous convaincre du choix du lieu de notre périple. On rêvait déjà de ces villages andalous blancs et des influences arabes de cette région.

Ce voyage a commencé par un long parcours en voiture de presque 2000 kilomètres. La première halte au sud de l'Espagne, du côté de Valence, nous montre que l'on rentre dans une région très chaude. En effet, il y a des places de parking couvertes pour les véhicules et le sol est très sec malgré un été peu ensoleillé, d'après les autochtones. Après de longues heures de voyage, on arrive enfin dans la province d'Almería, premier lieu de notre séjour. La première impression est une sensation d'espace et une lumière éclatante digne de la Grèce. La végétation est quasi inexistante et on a parfois l'impression de se retrouver dans le far-west. Quelques arbres isolés sont visibles au loin et paraissent s'être perdus au milieu du décor. Au nord d'Almería, la sécheresse est telle que de nombreux films de western y sont tournés. C'est vraiment le dépaysement total et il est vital d'avoir des bidons bien remplis. Heureusement que les bars sont presque aussi nombreux qu'en France car les fontaines relèvent de l'exception. Dans certains villages, les habitants ne disposent pas d'eau à la maison et ils doivent se rendre au puits du village. Certaines zones voient le passage de rios et permettent les cultures. Ces herbes vertes donnent un contraste saisissant avec l'aridité ambiante. Elles permettent la production de nombreux fruits et légumes qui viennent alimenter les pays de toute l'Europe.

L'Andalousie présente un relief très vallonné avec de nombreuses sierras. L'altitude est en général modeste mais il y a de nombreux cols : les fameux puertos.

Notre voyage nous a permis de gravir 70 nouveaux cols dont 3 à plus de 2000 mètres d'altitude. Nous avons, de plus, pu faire homologuer 8 nouveaux cols. La région la plus montagneuse se trouve en Sierra Nevada au dessus de la ville de Grenade célèbre pour son Alhambra et ses influences arabes. La Sierra Nevada fait partie de la chaîne bétique et est donc dans le prolongement du massif de l'Atlas. Elle présente une station de ski réputée et a le privilège de posséder la route goudronnée la plus haute d'Europe. Cette route culmine au Pic Veleta à 3398 mètres d'altitude et il faut de bonnes jambes pour effectuer les 46 kilomètres de montée depuis Grenade qui n'est qu'à 600 mètres d'altitude. Bref, une montée extraordinaire et une forte émotion lorsque l'on atteint enfin le sommet. Cette ascension a vraiment été un moment fort du voyage. La région de Grenade est magnifique et elle mérite un séjour de longue durée. Le versant sud de la Sierra Nevada (les Alpujarras) présente des routes très sinueuses et les villages blancs de type arabe sont de toute beauté. Les contreforts de la Sierra Nevada apportent de l'eau à cette région. La barrière climatique de cette sierra permet aux villages côtiers de disposer d'une grande douceur et de présenter une végétation subtropicale.

La fin du séjour s'est déroulée à l'ouest de l'Andalousie dans les environs de Malaga à proximité de la Costa del Sol. Cette province présente un climat plus méditerranéen et l'on trouve de nombreux pins comme aux alentours de la Côte d'Azur. Nous avons malheureusement été témoins de feux de forêts récents. La côte est très touristique avec de grands immeubles sans aucun charme. Mais l'intérieur est sauvage et superbe. L'ouest de Ronda, village très typique, présente un climat beaucoup plus humide et les chênes lièges font leur apparition. On est en effet assez proche du Portugal et l'influence atlantique se fait sentir.

Le retour s'effectue par une petite pause du côté de Cordoue et nous faisons une incursion en Sierra Morena où nous avons trouvé une petite route fantastique. On se trouvait dans un parc naturel en plein maquis et nous avons eu la joie de rencontrer de nombreux cerfs. C'était très sauvage et nous n'avons aperçu aucun village sur une distance de 100 kilomètres. Heureusement qu'une source providentielle se trouvait

au milieu du parcours car les bidons étaient déjà vides. La région de Cordoue présente des oliviers à perte de vue, une des richesses de l'Andalousie. La route du retour s'effectuera par les plateaux de la Castille, Madrid et Saragosse.

Quinze jours, c'est trop peu, surtout lorsqu'on se trouve en Andalousie, une région merveilleuse et véritablement dépaysante. Cette région fait beaucoup d'efforts au niveau touristique et elle est donc bien desservie en voies rapides qui ressemblent à des autoroutes mais ont l'avantage d'être gratuites. Le réseau routier est en général bon, hormis quelques petites routes qui ressemblent à de la tôle ondulée et où les risques de crevaison sont à prendre en considération. D'autre part, cette partie de l'Espagne est chaude et il faisait encore 30 degrés fin septembre. Il est assez facile de trouver des hébergements à bon marché et il existe des grandes surfaces pour s'alimenter. La langue est relativement facile à comprendre et la population est très accueillante. Cette région est en pleine mutation mais on peut encore voir des restes du passé : Il n'est pas rare de rencontrer des ânes pour le transport des marchandises. L'influence arabe est omniprésente et la culture est très riche, les corridas et le flamenco font partie du décor local.

L'Andalousie est une région où le ciel est toujours bleu, où la lumière est reine et où le relief vallonné complera le cycliste amateur de cols et de routes tranquilles.

Michel MATHIEU N°3397
de CHAMBERY (Savoie)

LETTRÉ AUX CHASSEURS DE COLS

La chasse aux cols peut-elle être dangereuse ? Oui et non... (je vise particulièrement les cyclos muletiers) Tout dépendra de l'itinéraire que l'on aura préalablement établi chez soi, bien assis dans son fauteuil, à l'aide d'une carte de préférence IGN au 1/25 000 ème (un peu chère certes !) et il en faudra beaucoup !

Ces cartes sont très utiles sur le terrain car le relief peut réserver certains aléas. Alors nous rêverons à travers les nombreuses pistes et sentiers que la récolte peut être très fructueuse selon notre propre volonté et parfois, une certaine dose de courage sera nécessaire aux endroits délicats pour parvenir à nos fins. Que ce soit sur le vélo ou à pied, les efforts ne seront pas vains pour nous amateurs de panoramas grandioses, on s'inclinera devant la variété des sites et la splendeur des paysages.

Alors prudence ! à nous, avant de nous engager par delà les multiples sentiers muletiers dont regorge notre hexagone car il y a 14 ans en 1983, tout jeune cylo débutant, alors que je franchissais mon premier col muletier avec l'aide d'une simple carte Michelin, il m'est arrivé un incident qui a été relaté dans le journal local «Dauphiné Libéré». A méditer en tous cas.

Charles WINTER N°1835
de LEVALLOIS-PERRET (Haut de Seine)

BESSANS :

Un cyclotouriste bloqué sur la route d'Hannibal
Saint-Jean-de-Maurienne.

Alors qu'il s'était visiblement trompé de route, un cyclotouriste randonneur s'est trouvé bloqué sur une vire rocheuse ce lundi vers 14 heures au lieu-dit «La Crosta» sur le territoire de la commune de Bramans en direction du col du Petit Mont Cenis. Il s'agit de M. Charles Winter, âgé de 25 ans, demeurant à Levallois-Perret. Il a été évacué par l'hélicoptère en direction de l'hôpital de Saint-Jean-de-Maurienne.

UNE CERTAINE PHILOSOPHIE VÉLOCIPÉDIQUE

La nature se pare de sa chatoyante palette de couleurs automnales. Une nappe de brume diaphane chevauche la vallée puis se déforme pour céder le passage à un trait de soleil oblique et brutal qui éblouit le cycliste à la sortie de l'ombre.

Après brevets, diagonales et flèches le randonneur éprouve, dès septembre, l'annuelle envie d'un calme pédaléristique pour mieux profiter des décors d'une merveilleuse saison. C'est aussi l'époque des échanges amicaux, des «communions» au sein des nombreuses Confréries Fédérales, dans des sites agrestes toujours bien choisis.

Que partagent-ils donc de commun ces soixante cyclistes rassemblés, sous un ciel bleu profond, en ce dimanche de septembre, en ce carrefour tarnais du modeste col de Caunan ? Certes, il y a les montures obligatoirement en 650, mais il y a surtout autre chose, car on ne construit pas une communauté vivante à dimension nationale à partir d'un critère uniquement technique ! Il y a, tout simplement l'Amitié (avec un A majuscule) qui unit des cyclistes partageant une éthique de vie profondément ancrée dans une pratique alliant sport, élégance morale, passion de la nature et des sites. Ce sont d'ailleurs ces valeurs auxquelles je suis attaché qui ont convaincu le vieux cycliste éclectique que je suis, le diamètre de la roue ayant seulement constitué l'obligatoire passeport pour adhérer.

De Brassac dans le Tarn, à Saint Laurent de Cerdans dans les Pyrénées Orientales... il n'y a qu'un pas et que deux semaines franchis allégrement par le duo ruthénois.

Les bogues des châtaigniers ont enflé cependant car elles ne peuvent plus retenir leurs fruits qui, par saccades, au gré du zéphyr méditerranéen, vont joncher la chaussée humide.

Le «Colombien de Rodez», avec une aisance rare, «coule» élégamment dans les lacets. De Pla Boulat à Notre Dame Del Coll, il «glisse» sur un 28x26 en effleurant la multitude de collades orientalement pyrénéens. Loin derrière, «Sauveterre» dont le turbo a explosé lors d'une sortie printanière, se hisse avec acharnement vers des sommets, faciles pourtant, sur des braquets jusqu'alors inusités !

Des rives du Tech capricieux, ils ont cyclé dans l'épaisse forêt de Fonfrède pour redescendre dans la vallée, puis remonter parmi des vignes parvenues au terme de leur gestation vinique. Taillet, Payrou, Fourtou (Tiens ! un col approchant les 650m, et qui pourrait atteindre cette altitude emblématique avec l'aimable complicité d'un altimètre pas trop sérieux!)

Une route étroite mais fraîchement gravillonnée, conduit, à travers une forêt de chênes, à la chapelle de Notre Dame del Coll. Halte méridienne dans une auberge bien cachée par une végétation méridionale des environs de Caixas dans ce havre de calme et de bonne cuisine, grande fut notre surprise d'être accueillis chaleureusement par un propriétaire... flamand. Après une succession de petits cols, le village fortifié de Castelmou vaut bien une halte. Puis, se faufilant dans les vignobles, avec une dextérité invraisemblable, par une route en lacets, le «Colombien» semblait emporté par les effluves des crus en fermentation. Au dernier rayon du soleil disparaissant derrière le massif, les compères parvenaient à Amélie les Bains.

Vite, changement de tenue et cap, en voiture, vers Saint Laurent de Cerdans.

Difficile de s'extirper d'un lit douillet même au prix d'un dernier bâillement libérateur de sommeil non consommé. Déjà le soleil dessine nettement les ombres sur les flancs du massif. Sur les rives de la rivière, des badauds s'ébrouent dans la fraîcheur matinale en inspirant profondément. La station thermale s'éveille tandis que les «650B» se rassemblent aux portes d'Amélie.

Un regard rapide sur l'abbaye carolingienne d'Arles sur Tech et brusquement, les rampes en corniche sollicitent de modestes braquets. Paysages magnifiques du pays catalan, défilant trop vite pour que la mémoire en enregistre les détails : Corsavy, Montferrer, gorges impressionnantes du Fou, forêt ininterrompues de

châtaigniers ; toutes ces curiosités se mêlant dans une profusion d'odeurs particulières et fortes, propres à cette saison. Serra-Longue, bien sûr : au pied du célèbre micocoulier de la Liberté, on s'accorde une plongée dans l'histoire tout en découvrant un panorama circulaire allant des sommets enneigés du Canigou au bleu de la Méditerranée. Au Conjurador, on imagine quelque officiant exorcisant notre temps trop rapide qui ne permet plus aux Hommes de regarder les merveilles naturelles qui les environnent.

Ambiance très chaleureuse pour ce rassemblement des 650B sous un soleil presque estival et dans un site enchanteur. Mais il fallait bien rentrer car si le parcours était bref, il n'était pas dénué de quelques difficultés. Dans la douceur de l'après midi, le groupe s'éloigne des «Casottes», avec regret pour se dégriser sur les hauteurs dominant St Laurent de Cerdans. Un chemin sablonneux mène au col de Noell (918m) puis au Mas de la Boudelle qui offre un beau panorama sur la baie de Rosas.

La route sinueuse domine les vertigineuses Gorges de Mondovy dans un site mêlant les chênes liège et les roches tremblantes aux couleurs variées ; c'est magnifique. Les derniers rayons de soleil caressent les cimes du Canigou lorsque s'ouvre la vallée sur la belle cité d'Amélie les Bains, terme d'une randonnée inoubliable.

Puisse notre «Confrérie», malgré sa marginalité, agir et faire réagir, avec d'autres groupes affichant les mêmes idéaux, usant d'armes pacifiques similaires - souvent dérisoires mais toujours symboliques - face à un conformisme généralisé «affadisseur d'existences».

Jean BARRIE N°308
de CAMPUAC (Aveyron)

COLS OUBLIÉS

En lisant la dernière revue du Club des Cent Cols, page 20, le titre a fait «tilt». «Sensations fortes», les souvenirs sont revenus, j'avais dans les années 50 effectué le même itinéraire que le signataire de l'article, à part que je n'avais pas monté le vélo (je dois dire plutôt le tandem) jusqu'à l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre !

Après avoir passé l'Aubisque et le Tourmalet dans le brouillard, j'ai été attiré par cette petite route non revêtue, qui devait me faire passer au dessus des nuages ! (la route était à péage en ces temps là) mais pas de contrôleur vu le temps. J'ai terminé l'ascension à pied dans la neige et en chaussures cyclistes. Là-haut un ciel bleu et une merveilleuse visite de l'observatoire, et des photos !!
Merci à la revue pour le rappel de si bons souvenirs.

Robert HERREN N°1442
du BRUSQUET(Basses-Alpes)

LE COLLET MONTÉ

Un premier séjour familial en Haute-Savoie en août 1991, nous avait permis de découvrir le plateau des Glières, haut lieu de la Résistance, propice au recueillement quand ce n'est pas à la ... cueillette : les habitants de la vallée ne dédaignent pas d'y monter faire le plein de champignons.

Tout là-haut, culmine le col des Glières, à 1440 mètres : une simple formalité à gravir... quand on a , au préalable, escaladé les 11 km du col du Collet, dont les 7 derniers offrent une pente redoutable de 8,9 % de moyenne, supérieure à celle des Galibier, Alpes d'Huez et autre Tourmalet ! La montée en voiture sur une route ombragée et virageuse, au revêtement impeccable, nous donnait déjà une idée de la difficulté :

«Tu serais pas capable de monter ça» lança Karelle, 11 ans , à Yohann, son frère aîné cyclo 14 ans. Cette remarque aigre-douce eut le don de piquer la fierté de celui-ci : il consacra ses deux sorties suivantes à peaufiner son entraînement dans le but avoué de relever le défi et de «se faire» le collet.

Nous étions un lundi matin. Papa avait besoin d'une sortie tranquille pour se remettre de la Chartreuse, une cycloportive dont il était venu à bout, avec ses 6 cols, dans le magnifique massif du même nom, le samedi précédent. Il emmena donc Yohann avec lui et, sans rien dire, ils arrivèrent à Thorens-Glières, au pied du col. Pas fou, le garçon :

«On fait pas le Collet aujourd'hui ?

- On va juste essayer, histoire de voir jusqu'où tu peux déjà grimper.»

Il fallait bien éviter le stress ! Les 4 premiers kilomètres sont de la rigolade, mais dès qu'on tourne à gauche à la pancarte indiquant «Col du Collet - 7 km», on rit jaune, on grince des dents, le dérailleur aussi ; c'est d'emblée 9 % et ce sera la dose minimum jusqu'au sommet, sauf au répit de 7 % aux 2/3 de l'escalade. Le «Tout à gauche» s'impose aussitôt, à savoir un 28x23 que Yohann ne quittera plus et qui nécessitera même des relances en danseuse, de plus en plus fréquentes au fil des hectomètres - ne parlons pas des kilomètres qui n'avaient jamais défilé aussi lentement - !

Bref, si l'on ose dire, à force de sueur, de questions sur la distance restante, d'une grosse dose d'obstination et de courage, Yohann se disant que tant qu'à faire d'en avoir déjà autant bavé, autant poursuivre, parvint au bout de l'escalade. Le Collet monté, ils s'offrirent les Glières en dessert.

Au retour, ce fut papa qui rapporta la performance du fiston. Karelle admit l'évènement mais ne s'avoua pas battue : «Si tu l'as fait, moi aussi, j'y arriverai bien !

- Il faudrait d'abord que tu roules un peu plus ! Allez, je te donne 5 ans pour le faire.

- 5 ans ? Ca me fera 16 ans maximum. Hmm ! Allez, d'accord. Qu'est-ce qu'on parie ?»

Du coup, le défi changeait de camp. Quant aux parents, témoins attentifs, ils n'avaient plus qu'à décider de revenir un jour dans le secteur ! En attendant, ils habitaient toujours en Anjou, où Karelle roulait quand cela lui disait. Les cols y sont d'ailleurs rares même si on déniche de belles grimpettes (les participants de la Semaine Fédérale 96 ne démentiront pas). Mais elle y pensait toujours : l'âge et la taille venant, en 94, elle récupéra le vélo de son aîné et escalada ses premiers cols du côté de Font-Romeu.

Ce fut l'Ain, au pied du Grand Colombier, qui fut choisi comme théâtre des vacances 96... 5 ans après la Haute-Savoie toute proche. Pendant la première semaine, après le 15 août, tout le monde pédale : le père et Yohann pour préparer la Megève - Mont-Blanc et essayer ensuite d'entrer dans la confrérie des Fêlés

du Grand Colombier, le jeune frère pour gravir son premier col et Karelle pour s'attaquer au Collet (et n'oublions pas la mère qui encourage tout son monde).

Après une montée en régime progressive, Karelle fut bientôt jugée prête pour effectuer sa tentative. Le jour dit, toute la famille se transporte à Thorens-Glières. Yohann part seul et ne fait qu'une bouchée du col jugé si fameux 5 ans plus tôt. C'est Karelle que papa accompagne cette année, entrant rapidement dans le vif du sujet après les 4 premiers km de mise en jambe. La difficulté de cette ascension, c'est sa pente élevée ; son intérêt, c'est sa régularité. Alors, ça se passe dans la tête : «Si j'ai fait 1 km, je peux bien faire le suivant.» Le tout est de trouver le tempo approprié et de le conserver. Papa veille, se trompant dans les distances à cause d'un compteur défectueux : ils devraient être en haut qu'ils abordent tout juste le passage de léger répit ! Qu'importe, la fille est aussi obstinée et têtue que le garçon. Comme lui, sans mettre pied à terre, elle se hisse au sommet du redoutable col. Détail : elle fait tellement de vélo qu'elle ne sait pas se mettre en danseuse : ces 7 km à 8,9 %, elle les avale finalement sans lever les fesses de la selle.

Tous deux ont gagné leur pari : la montagne «ça vous gagne», ça se gagne aussi. Mais rassurez-vous, même s'ils ont le Collet monté, cette petite aventure sportive ne leur est pas montée à la tête.

Yannick HINOT N°3759
de MAZE (Maine et Loire)

ODE AUX MULETIERS VOSGIENS

Chasser les cols c'est facile, pour ce faire quitter la ville.
Prenez le long ruban d'asphalte, droit sur le pays de cocagne.
Vosges-Alsace en est le nom, les cols y sont légion.

En piste sur votre engin qui par petits chemins,
sentes et G.R. parmi les bois, vous mènera au Nirvana.
Vous y prendrez un super pied en louvoyant vers les sommets.

Poussage, portage et pentes fortes ; collet, pas, porte qu'importe
pour toucher le panneau vert ce que vous devrez faire.
Le bonheur d'y arriver vous fera tout oublier.

Du moins jusqu'au muletier suivant, que vous grimpez en ahanant,
jurant, maudissant tant et plus qu'on ne vous y reprendra plus.
Et ainsi de suite toute la journée jusqu'à ce que fourbu, crevé
vous retrouviez votre bagnole après cette balade folle
que vous n'cesserez de répéter tant qu'il y aura de quoi chasser
en cette région magnifique où passer un col c'est magique.

Honoré PATRICK N°3713
(a franchi 186 cols en Vosges-Alsace en 1996)

ET LES MOUCHES...OÙ SONT-ELLES PASSÉES ?

Merci Bernard Giraudeau (ami «100 cols» inconnu) d'avoir, dans le numéro 24 de notre revue, traité «d'étude méritoire» les lignes que j'avais consacrées (n°23) au problème aussi déplaisant qu'énergisant du harcèlement que doivent supporter cyclos et cyclotes, de la part des mouches, durant les mois chauds, surtout dans l'ascension des cols.

Hélas, à mon grand regret, je n'ai pu en cours de période estivale 96, poursuivre cette si captivante «étude». Non pas par manque du courage d'affronter ces hordes chatouilleuses, car se sont elles qui n'ont pas répondu à mes avances. Il faut le préciser : l'été dernier je n'ai pratiquement pas vu de mouches.

Mais où donc étaient-elles ? Quel mystère couvre cette absence ? Sur la route, j'ai pourtant connu des heures très chaudes où le soleil «piquait». J'ai connu des ombres plus fraîches, là où ces diptères se planquent habituellement pour s'adonner à leur passe-temps favori : em.... leur proie, en l'occurrence le cyclo. Vêtements blancs, vêtements de couleur, sac de guidon fleurant l'odorante «boustifaille», rien de rien n'a pu décider les commandos bourdonnants à me faire lâcher le guidon pour me filer de grandes claques sur les joues, le nez, les oreilles, faire «péter» des jurons afin de contrer leurs assauts. Ah ! quel plaisir alors, en de si douces conditions de cyclor entre sapins et alpages, en pouvant déguster le «cui cui» des oiseaux (des corbeaux aussi mais dans un autre ton...) et le chant des clarines.

Or, pourquoi diantre cette non-belligérence des mouches ? Était-ce qu'une «mini-mini» bombe moucho-nu-cléaire (ça existe !..) aurait décimé, dans ma région, leurs légions ? Car même les taons, dont les grises femelles sont spécialisées dans les prises de sang, n'étaient pas au rendez-vous. Il me fallait en avoir le cœur net pour pouvoir poursuivre (que de ... pou... pou...) mes études.

Décision radicale : j'abandonnais mes cols du Haut Bugey, du Haut Jura pour ceux (jusqu'alors inconnus) des Vosges. Et là, j'allais constater que dans le Ballon d'Alsace, dans Bussang, dans Platerwassel, dans Hannenbrunner (ouf que de N) et d'autres... il n'y avait pas plus de mouches que dans «mes» Menthières, Cuvery, la Biche ou le Colombier. Bizarre... bizarre... Un doute me tracassait : était-ce qu'en moi, un retour à la forme lointaine de ma jeunesse, me faisait grimper, malgré la chaleur, tous ces cols en franchissant la fameuse barre de 13 km/h, vitesse fatidique pour les mouches qui (d'après mes savants calculs) ne peuvent aller au delà. Chaque fois un coup d'oeil à mon compteur me ramènent à une réalité tellement plus... modeste. Scrutant le ciel, en aucun moment je ne voyais les hirondelles salvatrices qui délivrèrent Bernard Giraudeau en faisant du chasse-mouches. Et pour cause... Là se sont arrêtées mes investigations nécessaires à la poursuite de la préparation d'une thèse (?) sur ce genre de harcèlement et pour laquelle j'avais déjà tant oeuvré, allant même jusqu'à solliciter des «interwious» auprès d'éminents spécialistes des routes de montagne, notamment un proche voisin suisse, champion olympique sur route à Atlanta : Richard. Lequel devait d'ailleurs me préciser, avec amabilité et sans fierté aucune, que pour lui, les mouches en montagne, il ne connaissait pas. Et ce du fait qu'il franchissait les cols à beaucoup plus de 13 km/h. (heureusement !). Je me suis alors adressé à un spécialiste des «100 Cols», dont je respecterai l'anonymat, il devait m'assurer que pour sa part, il n'avait jamais connu la moindre gêne de ce genre dans ses escalades du fait qu'au cours de celles-ci, il fermait hermétiquement les glaces de sa... voiture ! No comment !

Entier reste donc le problème. Et aussi le mystère : lavandin, plus de 13 km/h, hirondelles gobeuses etc... Qui va nous proposer dans la prochaine revue de notre Confrérie des «études méritoires» ?

Et qui pourra me dire où sont passées mes gentilles compagnes ailées en 1996 ? Celles qui agrémentent si bien, par mimétisme, mes radieuses «envolées» dans les cols (y' a la Jeanne qui se marre et dit «oh papy... pas tant que ça les... envolées») !

Paul MAILLET N°856
de BELLEGARDE (Ain)

RÉFLEXIONS D'UNE PETITE SOURIS MONTAGNARDE

Le vent souffle en tempête. Il gonfle son coupe-vent rouge comme un ballon. Mais elle s'accroche, arc-boutée, en danseuse sur sa machine. Pour adoucir la pente, plus que rude, elle zigzague sur la petite route. Ce qui la console et lui donne du courage, c'est que le gros chat à moustaches qui roule quelques dizaines de mètres au dessus d'elle, à l'air de peiner tout autant.

Si le vent se fait furieux et semble vouloir l'empêcher d'atteindre son but et la refouler vers le bas, le ciel, quant à lui, est tout sourire, d'un bleu de plus en plus pur et de plus en plus soutenu à mesure que la matinée avance et que P.P., la petite souris gravit la pente. Les trois cimes du Lavaredo s'y détachent, baignées de soleil. Leur roche, d'un beige rosé, scintille par endroits. Elles se dressent, excroissance soudaine surgie de la chaîne. C'est bien là la caractéristique des Dolomites : partout des dents roses, des cônes, des murailles émergent d'une montagne aux pentes riantes, aux verts pâturages, aux petits lacs d'émeraude ou de turquoise.

La situation à quelque chose de magique : les trois cimes exercent leur pouvoir d'attraction, le vent, paradoxalement, repousse P.P. et ses compagnons et le temps semble s'arrêter, avec le pédalage, le mouvement se fige, en suspens. Mais il faut échapper à cette sensation et d'une pression plus forte relancer la machine et enfin arriver au pied des trois dents. Là s'arrête la route revêtue et le gros chat, exténué, s'engouffre dans le refuge dont les portes claquent au vent. Pourtant, comment résister à l'appel du sentier qui continue à grimper, encore plus haut, vers le col, et qui permettra sans doute de voir de l'autre «côté». N'est-ce pas toujours le désir de celui qui monte, que d'aller voir ce qu'il y a derrière ? P.P. a du mal : si la pente est moins dure que sur la route, l'état du chemin ne permet pas toujours de rester en selle et l'accès final au col nécessite de pousser le vélo. Au sommet, à nouveau l'impression d'être en équilibre : le vent, dont la muraille les avait abrités pendant la dernière montée, souffle de plus belle. Et derrière, c'est beau, certes, mais c'est surtout en faisant demi-tour que P.P. découvre le plus beau spectacle : la-bas, tout en bas, très loin, le «petit» lac d'Auronzo... comme un minuscule trou d'eau... Auronzo : un pont franchit le lac. Appuyée au parapet, P.P. découvre dans son miroir les montagnes environnantes, tel un écrin, et là haut les trois cimes d'où elle a eu la première vue sur ce joyau. Pour l'atteindre, il a fallu redescendre la pente gravie avec tant de peine et contourner le massif par Toblach, Inichen et Padola.

Entre ces deux pôles tout a été affaire d'attraction : se hisser vers les cimes, gagner ensuite la merveille aperçue d'en haut. Aller plus loin, atteindre ce qui attire, qui luit là-bas, n'est-ce pas le véritable moteur ? se demande P.P. En tout cas c'est son moteur à elle, elle a besoin de voir au loin un point «lumineux», qu'il existe réellement ou qu'il se promène dans sa tête, et la randonnée cyclotouriste est une illustration aimable (même si elle est parfois pénible) de sa dynamique personnelle...

Pierrette POYER N°1024
du MANS (Sarthe)

QU'EST-CE QU'UN COL EN FRANCE OU COMMENT FIGURER AU CHAUVOT ?

Il m'arrive assez fréquemment de recevoir des lettres de membres de la Confrérie demandant comment se décide l'officialisation d'un col, c'est-à-dire quels sont les critères qui président au refus ou à l'acceptation de l'inscription d'un col, sur l'additif de l'année, au catalogue «8500 cols en France».

A l'origine, deux points de vue se sont affrontés :

- a) l'un fondé sur des notions géographico-morphologiques.
- b) l'autre fondé sur des notions culturelles.

Le premier point de vue semble assez naturel : il doit certainement exister une définition précise de la notion de col. Pourtant, si l'on essaye de la préciser, on s'aperçoit très vite qu'il est bien difficile de déterminer de façon claire et non équivoque une topographie extensive. Cette notion a été abordée dans un court article de Christophe Guitton (cf. revue des Cent Cols n°10 p.53). On voit très vite que le nombre de catégories de cols peut s'accroître à l'infini, sans qu'il en ressorte une définition incontestable, c'est-à-dire une réponse sûre à la question : qu'est-ce qu'un col ?

Le second point de vue consiste à entériner une situation existante, constatant que la notion de col résulte bien plus souvent de coutumes locales ou régionales, que de réalités géographiques pures.

C'est la position adoptée par notre Confrérie : «Ne seront totalisés que les cols qui, officiellement, portent ce nom et figurent sur les cartes... y compris les cols matérialisés par un panneau de sommet ou directionnel» (Art. 2 de la règle du jeu du club des Cent cols). C'est clair, la géologie, la géomorphologie, la géographie ne suffisent pas à définir l'existence d'un col, seule la nomination fonde son existence, la toponymie prime sur les sciences du paysages.

Conclusion : un col n'existe que lorsqu'il est nommé.

Tout est-il clair ? Oui, si l'on connaît quels sont les termes acceptés. Il ne s'agit pas ici du nom propre du col, mais de l'intitulé, autrement dit des synonymes du mot générique «col». Je renvoie à mon article «comment nomme-t-on un col en France ?» paru l'année dernière. (cf. n°24, p.36-37, une version plus complète existe, n'hésitez pas à me la demander si vous êtes intéressés).

Deux raisons ont présidé à la voie choisie par notre Confrérie :

1) la nomination est un acte d'une valeur absolue, c'est-à-dire qu'elle ne fait pas référence à un critère relatif, la mention existe ou n'existe pas sur la carte choisie comme référence.

2) les problèmes pratiques liés à la définition de critères d'existence et à la gestion du fichier : il serait sans doute très compliqué de définir des critères irrécusables et s'il est possible de gérer un fichier d'environ 10 000 lignes à terme (avec 60 à 80 nouveautés par an, ce chiffre sera atteint dans 25 ans) surtout avec les moyens informatiques actuels, par contre, une liste de 100 000 noms (à laquelle on arriverait sans doute à partir de critères purement géographiques) le serait très difficilement. Ceci correspond bien sûr à une base théorique. En pratique, on s'aperçoit très vite que le critère géographique, bien qu'il ne fonde pas l'existence d'un col, reste toutefois une condition nécessaire même si elle n'est pas suffisante. De même la nomination est nécessaire mais pas suffisante puisque la quasi totalité des termes retenus peut désigner autre chose qu'un col (même le terme col lui-même peut être parfois mis en défaut).

En effet si la quasi-totalité des cols, des baisses, des brèches, des passages, des bocca et des focce (en Corse), des ports et des hourquettes (dans les Pyrénées), des lepoa et des lepoua (Pays Basque) etc... sont retenus,

par contre les collets, les pas, les golets, les caps, les coulets, etc... ne sont retenus que dans une proportion variant de 20 à 60 %. Par exemple, beaucoup de collets dans les Hautes-Alpes sont des collines (environ les 2/3) nombre de golets de l'Ain des lieux-dits etc... dans ces cas d'espèce il faut donc bien trancher à l'aide d'un critère géographique !

La réponse à la question «comment se décide l'officialisation d'un col» découle donc des principes (Article 2 de la règle du jeu) et des considérations pratiques développées ci-dessus. La décision finale est prise par le juge unique en fonction (actuellement René Poty), auparavant J. Perdoux, R. Chauvot puis F. Rieu), au vu des dossiers soumis. Les «preuves» admises sont donc les mentions sur les cartes IGN (1/25 000, 1/50 000, 1/100 000) et Michelin (1/200 000) pour la France, ainsi que les photos de panneaux sommitaux ou directionnels.

Les mentions figurant sur des guides (tels que Michelin, Didier-Richard, Salvi, Edisud etc...) sur les topo et cartes des GR ou des PR, sur des cartes murales, dans des schémas de balades édités par des S.I, des associations de randonneurs, l'ONF etc... ne sont pas admises. Cependant, à partir de ces documents, il est envisageable de présenter un dossier à l'IGN pour enrichir ses cartes (cela est possible mais patience ; même accepté, il faudra attendre l'édition suivante !) ; vous pouvez avec un très bon dossier «convaincre» la DDE de placer un nouveau panneau au bord d'une de ses routes (C.Bénistrand l'a obtenu plusieurs fois dans sa ligue); les parcs nationaux et régionaux posent des panneaux dans leurs circonscriptions (quelques nouveautés récentes dans le parc du Vercors par exemple).

J'espère avoir répondu à la question posée, mais n'hésitez pas à me relancer si vous avez encore quelques interrogations ou besoin de précisions.

Michel de BREBISSON
10, rue des Ayguinards 38240 MEYLAN

LA CONQUÊTE DE L'INÉDIT

Pour avoir chamboulé mes vacances, mes soirées, mes loisirs ;
Pour avoir donné un sens, une motivation et une aide à mon amour du vélo, de la France, du grand-air ;
Pour m'avoir fait comprendre et vivre la géographie de mon école communale ;
Pour m'avoir donné l'occasion de m'intéresser à l'histoire de notre pays, tout en haut de nos cols ;
Pour m'avoir démontré, sur le terrain, l'importance stratégique, climatique, topographique, touristique de nos «baisses» ;
Pour m'avoir surtout donné l'envie de m'instruire, de me renseigner et d'apprendre ;
Pour avoir fait naître d'incomparables rencontres humaines ;
Pour avoir permis, par mon enthousiasme interposé, de convaincre un nouveau membre ;
Et tout cela sans avoir l'air d'y toucher, par sueur donnée :
J'ai trouvé, dans l'esprit des «Cent Cols», un puits inépuisable d'activités, d'intérêts, de curiosités à satisfaire.
Bref ! un nouvel art de vivre le vélo.
C'était ma première année. C'était surprenant. C'était prenant. «La conquête de l'inédit».

Jean-Paul WINLING N°4102
de HAGUENAU (Bas-Rhin)

2367M MITJA, MERVEILLE DES MERVEILLES

Ce nom résonne comme un cri de montagnard et, pour moi, comme un appel. Depuis longtemps on m'avait vanté la beauté de ce col. Le 15 août 1995, profitant d'une journée qui s'annonçait ensoleillée, je partis avec ma randonneuse, à la «fraîche» de Perpignan, désireux de gravir ce col depuis le niveau de la mer.

Après avoir traversé Ille sur Têt, je passe le col de Ternere (233m) et le col de Saint Pierre (240m) traversant le confluent. A droite, le lac de Vinça est impressionnant avec son barrage. Puis c'est Prades. A Villefranche de Conflent, cité fortifiée par Vauban, je prends un petit en-cas. A partir de là, la grimpe s'accroît jusqu'à Olette. Puis à Fontpédrouse, ancien relais de diligence de la Cerdagne, je quitte la nationale sans regret pour une petite route qui grimpe en lacets jusqu'à Prats Balaguer.

Il est midi, aussi, profitant d'un peu d'ombre, à côté d'une église romane, je prends mon repas en admirant la vallée qui grimpe sur Mont Louis. Après le repas, j'attaque la piste, le goudron s'arrête là. Au bout d'une grimpe sans trop de difficultés, j'arrive à une rétention d'eau qui doit servir, en cas d'incendie. Les gens du pays profitent de cet endroit pour venir faire des grillades en famille. Là, la piste se sépare et je prends à gauche pour déboucher sur un premier col à 1996m : le Collet d'Avall, très fleuri et très odorant. Quelques marcheurs grimpent par le G.R. qui croise à cet endroit. Puis je passe à un deuxième col (2055m) moins marqué et non référencé au guide Chauvot.

A partir de là, la piste est plus caillouteuse et j'ai quelques difficultés vers la fin. Après les derniers lacets, c'est la récompense : le Mitja s'offre à moi, dans toute sa splendeur, encaissé entre le Pic de Gallinas (2624m) et le Pic Redoun (2677m). Au col, le G.R.10 permet de se rendre au refuge de la Carança, départ de nombreux itinéraires vers la crête frontrière.

Après avoir goûté et pris quelques photos, les yeux remplis d'images fabuleuses, il faut penser au retour. Il vous faudra parcourir 180 km, si comme moi, vous désirez découvrir cette région, de la plaine du Roussillon au plus beau col des Pyrénées Orientales : le col de Mitja avec ses 2367 mètres d'altitude.

Martial GARCIA N°3525
de PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

PÂQUES AUX QUATRE VENTS

Pas de grand-messe du cyclotourisme cette année, la Concentration de Pâques en Provence à Fos-sur-Mer étant peu motivante...

Aussi, nous nous contenterons d'une petite cérémonie plus intime qui nous verra rejoindre le monastère-gîte de notre Fédération, situé à Aubusson d'Auvergne dans le Puy de Dôme.

Nous partons de Fonneuve le Vendredi-Saint et nous nous dirigeons vers Cajarc où nous prenons notre communion, histoire de se refaire une sainteté. La joyeuse congrégation, juchée sur des prie-Dieu à roulettes, est guidée par Frère Francis grand lecteur de carte et grand chasseur de cols devant l'éternel. Nous sommes dix pèlerins à communier avec la nature. Il y a là : Frère Bernard notre bon «Saint Bernard», grand argentier de l'ordre, Frère Jean-Claude le conservateur des Saintes images, Frère Daniel guide spirituel de la très importante communauté de Labastide, Frère André le conteur d'histoires pieuses, Frère Gervais le jockey des sommets, Frère Daniel le tonsuré de Cordes, Frère Thierry encadrant le novice Nicolas dont c'est le premier pèlerinage paschal, et enfin Frère Philippe pourvoyeur officiel de vin de messe.

Traversant les contreforts du Cantal, nous arrivons au Rouget, au terme d'une étape de 150 km un peu rude sur le final. Nous retrouvons avec joie Soeur Marie-Jo, la gazelle des cimes, accompagnée de Frère Jean-Louis. Tous deux partis en éclaireurs pour évaluer le confort de notre hébergement ; Frère Jean-Louis étant particulièrement chargé de la partie gastronomique.

Dès potron-minet, le lendemain, nous passons le célèbre col du Font de Cère (Lioran), où les ours nous attendaient pour se faire photographier au milieu des neiges éternelles.

Après une superbe étape de 186 km, nous retrouvons nos Frères Cisterciens Bourguignons partis la veille de l'Abbaye de Fontenay.

Après une nuit réparatrice, nous nous lançons sur un parcours des plus corsé concocté par Frère Francis, notre cartographe en chef. Au menu 13 cols, avec en prime le col du Béal et le col de la Chamboite dans la neige. Une journée montagnarde de rêve. Soeur Josette, autre gazelle des cimes, nous accompagne.

La soirée est plus animée, le vin de messe coule à flots. Frère François, le géant bourguignon, en profite pour nous raconter quelques paraboles copieusement illustrées, qui sont encore dans toutes les mémoires...

Lundi, avant de déguster l'excellent agneau Pascal, nous effectuons un joli périple montagnard. Frère Gervais profite du dernier col, le col du Perthuis, pour mettre tout le monde d'accord en nous donnant à tous une bonne leçon de... vélocité.

Un pèlerinage Pascal mémorable, sous le soleil et dans une excellente ambiance. Mais surtout n'oubliez pas mes biens chers Frères, mes biens chères Soeurs, pas de bougi-bougi avant la prière du soir.

Philippe BAUDON N°2658
de MONTBARD (Côte d'Or)

LE GRAND BI

C'était un jour de juin dans le Cornet de Roselend, le soir ne voulait pas venir. Dans ce décor alpestre et champêtre nous gravissions, comme on dit dans notre midi «doucemenete», la chaîne sur le 28 dents.

Nous étions au 3^{ème} jour de la randonnée alpine de Rossini. Le temps était froid et sec, le lac du Cornet était glauque. Bernard comme à l'accoutumée prenait les devants, moi légèrement en retrait, je contemplais ce décor rêvé depuis longtemps. Un bruit de moteur me fit sursauter, un camping-car tchèque me doublait. Il est vrai que le Tour de France approchait et que le parcours passant par là, certains étaient venus le reconnaître. Un lacet plus bas, ma surprise fut grande lorsque je vis, et je dus regarder à deux fois, un énergumène sur un grand Bi. Je m'arrêtais et sortais l'appareil à photos. Ce bicycliste arrivait assez vite sur moi, je le cadrans pour la photo de l'année. Au passage je vérifiais son seul et unique braquet, les pédales agissaient directement sur l'axe de la roue avant, vu la grandeur de la dite roue cela devait faire du six mètres au moins.

Après avoir remis la machine en route, je m'élançais à la poursuite du bicycliste. Je sentais qu'il gagnait du terrain sur moi. Bernard devant, s'était aperçu que le pédaleur inhabituel voulait le rattraper. Je voyais Bernard se retourner assez souvent, le camping-car s'était porté à la hauteur du coureur tchèque et l'encourageait pour essayer de doubler le cyclotouriste. La neige commençait à faire son apparition, j'attendrai le sommet pour me couvrir. Me voilà au sommet, la route est déjà toute blanche. Mon copain m'attend dans un espèce d'abri qui devait servir de magasin d'articles alpins en période estivale. Il me raconte que le tchèque voulait le rattraper, il entendait ahaner quelques mètres plus bas. Mais il avait pu résister, on a sa fierté quand même ! Arrivé en haut, le pilote du grand bi ne pouvait s'arrêter alors il tournait en rond en attendant que ses copains arrivent pour lui permettre de descendre de son engin.

Vite couverts de nos habits d'hiver nous plongeons tous transis vers Bourg St Maurice, lieu de notre étape. C'est tout tremblant que je retrouvais Bernard se chauffant au soleil revenu, les pieds nus sur le chaud goudron. Quelle belle histoire allons nous pouvoir conter à nos amis.

Jack SABATIER N°557
de MILHAUD (Gard)

DANS LE PANNEAU

Le col de la Fausse (69-0598b) bien que répertorié depuis longtemps au «Chavot» ne bénéficiait pas comme encore beaucoup de ses confrères d'un panneau identificateur.

C'est maintenant chose faite grâce à la diligence des cyclotouristes de Vaugneray qui ont su convaincre monsieur le maire de cette commune de l'impérieuse nécessité d'une telle marque de reconnaissance.

Une sympathique cérémonie, jumelée avec la concentration départementale du Codep 69 et l'éliminatoire départementale du Critérium du jeune cyclo a réuni quelques membres éminents de notre Confrérie (J. Perdoux, H. Dusseau, R. Chavot, R. Poty) et beaucoup d'autres non moins éminents pour l'inauguration du panneau par monsieur le Maire. Une soixantaine de cyclos ont signé le livre d'or de la Confrérie à cette occasion.

Si vous passez par la région Lyonnaise et si le col de la Fausse ne figure pas à votre palmarès, n'hésitez pas à faire le détour.

Robert JONAC N°2086
de SAINT GERMAIN au MONT d'OR (Rhône)

HYMNE AU «SPANDELLES»

(Souvenir d'une montée dans les Hautes-Pyrénées)

Par un soleil brûlant, à six nous partîmes
Pour atteindre le sommet de la plus haute cime,
Lourdes, Betharram, Asson laissés en arrière
Nous avons côtoyé l'Ouzon jusqu'à Ferrières.
Les premiers kilomètres franchis à tire d'ailes
Très vite nous amenèrent au pied du Spandelles.
Là, commença une longue agonie
Ponctué ça et là de crises de tétanie
Tandis qu'au loin déjà, grimpaient Marcel et Denis
Poursuivis vaillamment par notre maître Guy,
Passait telle une ombre le courageux Claude
Toujours silencieux, entraîné depuis l'aube.
Ensuite, sur son vélo «incarnat» et gris
Me dépassait alors mon frère Louis.
Ah ! comme ils étaient beaux, vus de loin
Alors qu'à pied je gravissais le chemin !
Les lacets de ce col semblaient interminables
Tandis qu'en nous s'installait la fringale.
Enfin réunis tous en haut de ce col,
Quelques foulées de plus nous amènent au gîte.
Et nous voilà calés sur les bancs de l'école
Autour d'une table dont le menu vous invite
Au repas mérité après cette ascension.
Tous les plats avalés font plaisir au patron !
Nous revoilà sur nos cycles, très forts,
Pour le col de Couraduque, le dernier effort.
Nous plongeons ensuite sur Argelès-Gazost
Pour clôturer cette journée où à six en vélo,
Nous n'avons fait qu'une bouchée du kilomètre zéro.

N.B : Le col de Spandelles est situé dans les Hautes-Pyrénées.

La montée, peu avant le village de Ferrières, longue de 9,5 km, part à 540 m pour atteindre 1378 m au sommet (Pourcentage moyen : 8,8 %).

Richard BAFUNNO

MONTER LES COLS DANS UN FAUTEUIL À LA SUEUR DES CHAUVOT

A l'automne, quand le raccourcissement des jours élimine le jardinage du soir et que la nostalgie des cols se manifeste, il est temps de préparer les randonnées de l'année suivante. La carte sur les genoux, un quadruple décimètre dans chaque main et le Chauvot dans celles du conjoint, vous pouvez alors retrouver l'excitation de l'arrivée en haut d'un col en découvrant l'oiseau rare, un col que vous avez monté sans le savoir et que vous allez pouvoir rajouter à la liste de vos exploits avant de l'envoyer à Henri Dusseau.

Nous avons déjà pratiqué occasionnellement cette chasse aux oublis sans en faire une pratique extensive, mais en 1996 nous avons basculé dans l'activisme sous l'influence conjointe du nouveau Chauvot et d'un bilan de l'année en cours nous plaçant à une dizaine de cols d'une centaine.

Nous étions partis en vacances sans nous souvenir l'un et l'autre de notre bilan 95, je penchais pour un total approchant les 650, ma femme en tenait pour un peu plus de 600. Au retour, nos archives et la revue des Cent Cols indiquaient 645. Le bilan de l'été avec un mélange de Chablais, de Vercors, de Trièves et d'Aubrac fut arrêté à 45. Total 690 et aucun projet de col ni de vacances avant la fin de l'année. Il fallait se résigner à passer un hiver avec ce six cent nonante un peu frustrant.

Commence alors notre débat traditionnel sur les choix de l'année suivante. Nous avons deux pratiques, le voyage à vélo ou gagner une région en voiture et changer de ville tous les trois ou quatre jours. La seconde technique permet de se placer dans un endroit stratégique au centre d'un nid de cols et d'exploiter à fond la carte au 1/25 000 de l'IGN et le Chauvot pour atteindre des records journaliers du style 19 cols en 90 kilomètres (parc du Haut Languedoc autour de Murat). Le voyage à vélo est plus touristique et a le charme de l'aventure. Nous le pratiquons en circuit ou en ville à ville.

La randonnée circulaire de la porte du jardin de Saint Nom la Bretèche à la même porte du jardin deux semaines plus tard peut nous faire remonter la Loire, traverser le Charolais et le Beaufortain, passer l'Isèran, le Mont Cenis, suivre la route stratégique Susa-Sestrières familière aux lecteurs de la revue, revenir en France par le Montgenèvre, descendre la Durance, remonter vers les sources de la Loire et rentrer vers Paris (2088 km). Le ville à ville avec retour en train accroît le rayon d'action, St Nom-Milan, ou Stockholm, Vienne, Venise (2 fois), Grasse... Dans les deux cas il faut chercher à aligner le plus de cols possibles dans les régions traversées, sans trop s'attarder si l'on veut revenir au départ ou atteindre le but fixé. Le compromis laisse des regrets au moment du bilan annuel, quand on réalise que quelques kilomètres de plus (courts dans un fauteuil, plus longs au moment de faire le détour !) auraient fait connaître un col par lequel on ne passera peut-être jamais.

Esquissant un troisième St Nom-Venise par la Lorraine, la Bavière et l'Autriche, nous commençons à pointer les cols alsaciens ou lorrains inconnus. Le Parc des Vosges du nord à l'est de Bitche est prometteur avec une nuée de cols faciles sur des routes secondaires ou forestières. Il est également tentant de traverser les Vosges plus au sud, il y a encore à faire entre Saverne et Belfort. Carré par carré, la carte IGN au 1/100 000 se constelle de croix rouges faites au marqueur pour faciliter l'établissement d'un parcours qui réunirait le plus de cols manquants. Première découverte en pointant le col de Pandours sur la D218 entre Oberhaslach et Wandebourg, je me souviens que nous avons emprunté cette route lors d'une randonnée où nous étions passés au château et à la cascade du Nideck. Je fouille dans mes carnets de route, c'était le 29 juin 1984. Le même jour nous sommes allés coucher au col du Donon en empruntant la route des Russes et le suivi du parcours sur la carte me fait récupérer le col de la Côte de l'Engin. Encouragés par ces découvertes, on étend les recherches.

Le nouveau Chauvot est une mine d'or avec des tas de cols que nous n'avions jamais incorporés à l'édition de 1981 en utilisant les listes complémentaires publiées par la revue. Notre pointage nous fait ajouter les cols de St Léon, de Moorfeld et de la Grande Basse. A ces retrouvailles de cols méconnus par manque de documents à jour il faut ajouter les erreurs matérielles, simples oublis lors de l'établissement de la liste annuelle. Passant cette année par le col de la Croix Haute, j'avais noté qu'il ne devait pas être inclus dans la liste de l'année, nous l'avons déjà gravi le 4 juillet 1987. En vérifiant son existence sur ma base de donnée c'est la surprise, pas de col de la Croix Haute dans les 645 des années précédentes !

Une fois fait ce ménage, restent les cas de conscience, les cols pour lesquels le doute persiste. Nous sommes passés par le col de la Bonnette. sur le Chauvot est apparu un faux col de Restefonds indiqué D9 R1, sans coordonnées Michelin, ce qui semble indiquer qu'il n'est pas sur la route goudronnée mais sur un chemin. Mais si c'est le cas pourquoi est-il indiqué D9 ? et d'abord qu'est ce que cette D9, sur la carte Michelin comme sur celle de l'IGN qui va de Jausiers à la vallée de la Tinée qui n'a pas de numéro ! Passant à l'IGN rue de la Boétie pour compléter ma collection du Vercors au 1/25 000 je regarde la carte de Restefonds, il semble bien que le faux col soit sur la route, environ 1 km avant le col de la Bonette. Je m'aperçois qu'il était facile de gagner le vrai col de Restefonds en empruntant la route non revêtue qui part du faux col, il faudra revenir ! par contre j'avais remarqué la possibilité de gagner le col des Fourches à travers l'alpage lors de la descente et celui là était bien sur la liste.

Dans le même style de cols bizarres je classe les deux cols de St Nizier du Moucherotte, dans le Vercors. On a tourné dans St Nizier et autour dans tous les sens en pensant les tenir à plusieurs reprises, je voyais le col de Boirçon sur la crête au dessus du tremplin de ski, mais sur le terrain rien ne ressemble à un col. rentrés à la maison et en relisant la revue de 1995 nous découvrons un article de Daniel Provot qui signale qu'une superbe pancarte marque le col. Nous ne l'avons pas vue, avons-nous passé le col de Boirçon ? Moralement oui et à plusieurs reprises !!! en réalité j'ai encore un doute. Le Chauvot le localise en 185-186 soit 400 mètres à l'est et 700 mètres au sud du Goulet qui est lui en 181-193 et ressemble à tout sauf à un col !

Finalement après avoir parcouru tout ce qui est cyclable dans la commune, le seul vrai col de St Nizier est sur la petite route en cul de sac qui démarre sur la droite de la D 106f à 300 mètres du carrefour avec la D 106. Il est bien marqué, entre la montagne et un joli mamelon boisé qui culmine à 1220 mètres pour l'IGN. La vue est superbe sur les gorges du Furon, hélas ce n'est pas un col, ni sur la carte, ni dans le Chauvot.

Je rajoute finalement le Boirçon et le faux col de Restefonds et nous sommes à 698. En fait 699 mais le 699 pose un problème, il n'a jamais été enregistré par le Club car je ne le connais pas. C'est notre col inconnu. je l'ai entré un jour dans mon ordinateur après l'avoir découvert plusieurs années après son ascension, hélas un logiciel performant l'a réincorporé à sa place et à la date réelle où nous l'avions franchi sans que j'en garde une trace sur un fichier intermédiaire pour l'ajouter à ma liste. Il est donc perdu dans les 699 cols des vingt dernières années et nous n'avons pas le courage de pointer toutes les listes annuelles pour le localiser. Il restera notre col inconnu.

Je suis sûr qu'avec un peu de persévérance on pouvait dépasser les 700, bien au chaud, les épaules bien relâchées pour éviter la crampe du décimètre, en faisant travailler pour nous Robert et Monique Chauvot.

Claude-Marie et Claude GOT
N°1860 et 1861 de St NOM (Yvelines)

TABLEAU D'HORREUR 1996 ! (OÙ SONT MES COLS PASSÉS ?)

Ô rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie,
N'aurais-je tant vécu que pour cette infamie ? «Corneille, Le Cid»

Membre du Club des Cent Cols dès sa création sur invitation personnelle de Jean Perdoux, j'étais jeune et j'habitais sur la Côte d'Azur, là où l'on ne peut sortir à vélo sans grignoter un col ou deux dans la matinée.

C'était l'heureux temps où je cueillais tous les cols des Alpes grâce à la complicité de mon épouse, marcheuse et non cycliste, qui aimait la montagne, et a un camping-car à l'époque où ces engins étaient rares, en général des VW avec des plaques TT et en général habités par des étrangers d'outre-océans qui visitaient l'Europe.

Lors de mes voyages en avion de Nice à Paris, je m'asseyais toujours à droite près d'un hublot pour avoir le plaisir de revoir d'en-haut tous les cols que j'avais escaladés d'en-bas, et jusqu'à Grenoble, il y en avait peu que je ne reconnaissais pas.

Pendant plus de vingt ans, nos vacances furent passées à glaner des cols avec des années fastes (135 nouveaux cols en 1977), d'autres étiques (3 en 1971 où je relevais d'une méchante opération du genou), avec une moyenne de 63,6 cols par an, mais toujours en France, notre si beau pays. Une année, quand-même, nous avons été faire l'Etoile Alpine en Suisse, seule escapade «colite» à l'étranger.

1980 nous vit déménager pour la région de Bordeaux. Ce n'est certes pas une région abondant en cols (autres que ceux de bouteilles) et si, au début, j'ai parcouru les Pyrénées si chères à Pierre Roques, je me suis attelé à réaliser un rêve de longue date, l'intégrale des Brevets des Provinces Françaises, glanant au passage quelques cols isolés dans le reste de la France, projet que j'ai terminé à ma grande satisfaction en 1993.

C'est ainsi que des dix premiers dans le classement de 1978 j'ai glissé progressivement à la 77e place au classement de 1995 avec 1424 cols, très loin de mes chers ami Michel Verhaegue dont j'admire les prouesses, Michel de Brebisson, François Rieu, René Poty et je m'arrête là, car j'en connais tellement.

Mais je n'abandonnais pas le Club des Cent Cols, car la retraite étant arrivée, je me suis attaqué à la saisie sur mon ordinateur du «Catalogue Chauvot» et de ses onze additifs, ce qui a permis la publication des «8500 Cols de France».

En 1995, les BPFs terminés, la «colite» me reprend et, compte-tenu de l'état de mon genou, je décide de «finir» les régions où il me reste quelques cols non faits, soit parce qu'ils étaient trop à l'écart de mes balades précédentes, soit qu'ils étaient «nés» entre-temps. J'ajoutais ainsi 124 nouveaux «petits» cols à ma collection. Par contre, je n'ai pas pu respecter la règle du jeu n°3, à savoir les 5 % de plus de 2000m ; j'aurais donc compris si on m'avait «figé» au chiffre de l'année précédente, c'est-à-dire les 1424 cols du classement 1995 (encore que déjà là il y avait une petite entorse à la sacro-sainte règle n°3). Je reçois la revue 1996 et que vois-je ? : non seulement n'a-t-on pas tenu compte de la liste que j'ai envoyée, mais on m'a rétrogradé ! on m'a enlevé 25 cols par rapport à l'année précédente !

Je suppose qu'entre-temps l'oncle Henri a affiné son programme informatique pour qu'il gomme automatiquement les cols qui dépassent la règle des 5% mais même là, il y a un bogue dans son programme car mes 66 cols de + 2000 ne «m'autoriseraient» que 1320 cols et il en affiche maintenant 1399!

PLAIDOIRIE

Il y a 1985 cols «routiers» en France, d'après «8500 Cols en France» mais seulement 24 plus de 2.000, soit 1,2 %.

Parmi les membres et les candidats éventuels à notre Confrérie, il y a des cardiaques, des arthritiques, des unijambistes, des manchots, des personnes aux ressources modestes qui ne peuvent aller à l'étranger, mais qui tous rêvent de grimper des cols à leur mesure.

Je propose donc que la règle n°3 soit modifiée en ces termes :

«Aucune altitude minimum ne sera imposée, mais une obligation, celle de présenter au moins 5 cols de plus de 2000 mètres pour être admis au club. Par la suite, il est recommandé, dans la mesure du possible, de respecter une proportion de 5% de cols de plus de 2.000 mètres.»

De grâce, frères et soeurs, nous sommes des hommes («terme générique qui embrasse la femme» a dit je ne sais plus qui), des êtres de chair et de sang, d'émotions, d'inspirations et d'envolées lyriques, mais qui, hélas, vieillissons aussi ; ne nous laissons donc pas dicter notre conduite par un ordinateur qui n'est jamais qu'une machine dépourvue de toute sensibilité humaine, qui ne sait même pas ce qu'est un col, encore moins l'effort nécessaire pour le gravir, et ignore tout de la satisfaction éprouvée au sommet.

Bons et heureux cols à tous en 1997 !

Philippe MEYER N°84
de LEOGNAN (Gironde)

DES MARMOTTES EN OR

Selon Hérodote, les «fourmis des montagnes» (le terme persan pour marmottes, d'où la confusion) «étaient plus grandes que des renards mais plus petites que des chiens» et extrayaient de leurs terriers-galeries du sable aurifère, récupéré par les hommes.

Incroyable mais vrai ! Quel est donc cet étrange animal : la fourmi géante des montagnes à fourrure et chercheuse d'or, plus simplement appelée «marmotte», de l'espèce *Arctomys himalayanus* par les savants. Dommage que les marmottes ne se reproduisent pas comme des fourmis !

Connaissez-vous une ancienne chanson, écrite en 1793 par un certain François Ducray-Duninil, écrivain et chansonnier un peu oublié, relatant des faits mals connus de notre «histoire» ? A cette époque là, notamment, de nombreuses marmottes descendaient, non pas de l'Himalaya, mais de notre belle Savoie principalement, pour aller danser dans les rues de Paris, accompagnées par de ravissantes et très jeunes Savoyardes... Ce petit chef-d'oeuvre devait avoir beaucoup de succès, autant que la carmagnole, au rythme similaire, ou les «ça ira»...

Vous imaginez les marmottes dansant la carmagnole ? D'ailleurs cette danse fut peut-être inventée par une marmotte inconnue, qui sait ? «Donnez quelque chose pour la marmotte en vie», pouvait-on entendre. Et les petites pièces tombaient dans la corbeille ou la boîte en carton.

Mais l'histoire ne dit pas si c'était toujours de l'or... ou de l'argent !

Voilà donc la preuve que, chez nous aussi, des marmottes en «or» ont bien existé. Naturellement, on pourrait aujourd'hui trouver scandaleux d'exploiter ainsi des pauvres bêtes, mais il faut dire qu'à l'époque, la vie était plus dure, et puis la SPA n'existait pas encore !

Francis FONTAINE N°2795
d'ABBEVILLE (Somme)

UN 14 JUILLET À LA HAUTEUR

«A quoi bon jeter la pierre à Saint Martin» !

En ce jour de la fête nationale 1996, mon épouse et moi-même avons décidé de devancer les géants de la route et d'aller en éclaircur parcourir les difficultés du Béarn et du Pays basque ; il s'agissait surtout de préparer le BCMF d'Annecy, et pour ma moitié, d'atteindre les 50 000 m de dénivelées lui permettant de faire son entrée dans la Confrérie de l'Ordre des Cols Durs, en épinglant au passage quelques nouveaux cols pour sa collection.

Dans ce but, j'avais, au coeur de l'hiver concocté un gentil petit circuit qui devait nous assurer une journée pénarde mais juteuse dans ces magnifiques montagnes des Pyrénées Atlantiques. Après avoir posé nos valises à Arette à l'Hôtel de la Mounia, nous étions de bonne heure frais et dispos pour attaquer les premières difficultés de la journée sous la forme des cols de Lie et d'Ichère, deux taupinières qui devaient nous servir d'échauffement et nous amener à Bedous en Aspe dans un fauteuil.

C'était mal connaître les arêtes... de cette épine dorsale que sont les Pyrénées car le col de la Lie, dès la sortie du village, nous fit entrevoir ce qui nous attendait dans les heures à venir, avec des pourcentages n'ayant rien à voir avec le col de notre paisible Charente.

Arrivés à Lourdios-Ichère, nous sommes interpellés par un couple d'aimables oloronais qui montent la garde dans l'attente des randonneurs d'Oloron Ste Marie dont c'est la grande sortie annuelle ; ils s'enquière de notre destination et nous indiquent la manière la plus facile de quitter Bedous pour le col de la Pierre Saint Martin en passant par Lées-Athas et le col de Bouesou dont la montée est plus agréable que par le col de Houratate. Après quelques considérations sur le temps qu'il va faire et des difficultés de l'ascension, nous les quittons à regret en nous demandant qui des indigènes ou des cyclos sont les plus aimables ; tout bien considéré, nous convenons que les cyclos, de surcroît Oloronais, forment une confrérie éminemment sympathique.

Le col d'Ichère ne posant aucune difficulté particulière, nous voici en vallée d'Aspe à la recherche du dernier ours (ou du dernier cyclo !) avant l'autoroute; que ces messieurs les technocrates en finissent donc en consacrant le tout automobile au mépris de la nature et de ses locataires ; je prends le pari que, d'ici à une dizaine d'années, peut être moins, la vallée d'Aspe sera une vallée morte... sans ours et sans cyclo, mais avec énormément de bagnoles et de camions puants !

Les 7 à 8 km de l'ascension du col de Bouesou s'effectuent sous une chaleur bien lourde et dame cyclote donne quelques signes de faiblesse, s'accroche et parvient au sommet un peu émoussée ; après avoir poussé jusqu'au col de Houaratate afin d'admirer le paysage, nous rebroussons chemin et la courte descente dans la forêt nous rafraîchit avant d'entreprendre la montée vers le col de Labays, passage obligé vers le sommet.

Heureusement, le casse-croûte tiré du sac va permettre de recharger les chaudières au bord du torrent en regardant passer les randonneurs d'Oloron qui, pour la plupart, nous saluent et nous crient quelques mots. Certains stoppent même à notre hauteur ; avec eux, nous échangeons nos impressions et tombons d'accord sur la difficulté du lieu.

En pleine canicule il nous faut repartir car il ne reste pas moins de 13 km avant d'atteindre le sommet convoité et faire au passage une bonne moisson de cols, 15 au total pour cette seule journée ! jusqu'au col de Soudet, nous évoluons dans des paysages superbes et curieux composés de lapiez, de dolines et de gouffres formés par la dissolution des calcaires de ce massif que les champions du «Tour» n'auront sans doute pas le loisir d'admirer. Le Soudet est enfin atteint et un nouveau point de ravitaillement des cyclos d'Oloron nous permet de refaire le plein d'eau tout en admirant un jeune couple qui effectue une version

améliorée de Cerbère Hendaye avec des vélos chargés comme des mulets, pesant sans doute plus de 30 kg à l'unité, quelle santé!

Le panneau indique 3,5 km jusqu'à la frontière et malgré une furieuse envie d'aller se coucher, mon épouse décide de repartir avec courage afin de remplir le contrat moral que nous nous sommes fixé. Du courage, il en faudra pour achever l'ascension avec ses lacets à plus de 12 %. Par miracle, un énorme troupeau de moutons précédé de son bélier surgit opportunément au détour d'un virage, obligeant tout le monde à stopper en catastrophe. Le plus difficile fut alors de remonter sur sa monture sans tomber ni faire demi-tour, et il faudra de temps en temps l'encouragement symbolique de la main aux... fesses pour que madame s'arrache du bitume qui menaçait de l'engluer, alors que même le soleil s'était caché pour ne pas assister à cela... Finalement, le sommet nous apparut dans la brume au moment où on ne l'attendait plus et, comme par enchantement, le sourire éclaira à nouveau nos visages, synonyme de satisfaction après l'effort, lorsque l'on découvre que, malgré tout, il en reste encore un peu sous la pédale.

« Maintenant, il n'y a plus que de la descente jusqu'à Arette ? » s'enquit mon épouse. Je confirmais avec malice et c'est le cœur léger que nous nous élançons dans la pente en direction du col de Suscousse et de la vallée de Saint Engrâce... que nous ne prendrons pas car j'avais prévu de rentrer par Lanne en Barétous en épinglant au passage les cols de Sainte Gracie, de Lataillade et de la Hourcere, détail qu'elle n'avait pas mémorisé car elle me fait entièrement confiance lorsqu'il s'agit de tracer des circuits.

Allais-je devoir déployer des trésors d'imagination pour la convaincre de grimper sans rouspéter les dernières difficultés de la journée ? je résolvais cet épineux problème en partant courageusement à l'avant, la laissant se débrouiller seule avec ses manivelles pour attendre au sommet avec un bidon d'eau fraîche; une fois passées les dernières difficultés, elle sera toute entière à savourer sa réussite et ne pensera même plus à m'engueuler... c'est ce qui arriva !

C'est ainsi que, en ce jour du 14 juillet 1996, une cyclote anonyme devint membre de l'Ordre des cols durs en épinglant de nombreux cols nouveaux sur un tableau de chasse déjà bien pourvu après seulement deux saisons.

Mon épouse s'étant, en ma compagnie cela va sans dire, couchée de bonne heure et ayant dormi comme un bébé, j'en déduisais que Larrau afin d'effectuer en avant première du tour, l'escalade du col d'Erroy-mendi et du port de Larrau classés hors catégorie, soit 10 % de moyenne pendant 7,5 km à partir de Larrau, puis à nouveau 4,5 km jusqu'à la frontière, dont 2 km à 8 %.

Le départ de Larrau par une grosse chaleur alors qu'il n'est pourtant que 9 h 30 du matin s'avère très difficile. Il s'agit de trouver la bonne cadence, celle qui nous amènera au sommet. L'air est encore cristallin et les hauteurs du plateau d'Hirraty se découpent parfaitement, si proches en apparence qu'on en distingue les moindres détails. Sur le bord de la route, les premiers spectateurs, déjà en place dans l'attente de la grande étape du surlendemain, n'en croient pas leurs yeux et sortent de leurs caravanes afin d'applaudir les échappés... de l'asile. Il faut bien être un peu cinglé pour entraîner sa moitié dans une pareille aventure au lendemain d'une sortie qui comportait 2300 m de fort dénivelée sous la canicule. Mais quand on aime, on ne compte pas, contrairement à ceux qui passeront dans quelques jours qui, eux, comptent.

Dire que ce fut dur serait un euphémisme, et le compteur dépassa rarement 6 à 7 km/h jusqu'au col d'Erroy-mendi ! Que ceux qui se moquent (ils seront certainement nombreux) aillent donc promener leur triple plateau (obligatoire) du côté de Larrau !

Rejoindre le port de Larrau constitue une formalité lorsqu'on est venu à bout de son petit frère, ce qui fut fait sous les encouragements d'autres touristes venus attendre les gros bras, un peu étonnés de voir une faible femme sur ces pentes abruptes (ils ne doivent pas être assez attentifs). La récompense était au bout, avec de superbes paysages et une faune riche de nombreux grands rapaces qui devaient être des vautours avec leurs cous déplumés. Après avoir longuement profité du point de vue, il nous restait à regagner Lar-

rau par le même chemin, à près de 70 km/h - un peu moins pour mon épouse qui préfère remplacer ses patins plus souvent - et à faire un brin de toilette dans la fontaine du village. Une fois rafraîchis, l'heure était venue pour nous d'aller reconstituer les réserves au restaurant du coin.

Quant à dame cyclote, elle se montra à la hauteur tout au long de cette première escapade de la saison et, le BCMF des Aravis passé avec aisance, elle ne songe même plus à jeter la pierre à Saint Martin !

Bernard et Marie-Claude FAURE N°3874
de BOUEX (Charente)

ETRE MEMBRE DES «CENT COLS», CE N'EST PAS UN VAIN MOT.

Inscrit en tandem dans la catégorie «38 heures» du dernier Bordeaux - Paris, je cherchais un hébergement aux alentours du kilomètre 400. Réserver dans un hôtel me semblait impossible, vu l'heure probablement tardive de notre arrivée : pas avant 23 heures, dans le meilleur des cas, avais-je calculé. L'hôtelier aurait depuis longtemps fermé ses portes.

Je me suis alors tourné vers notre Confrérie et j'ai cherché les membres issus du Loir et Cher. Dur-dur ! Si les adhérents fourmillent près des Alpes, on les recherche dans les lointaines plaines. Mais notre Club est bien composé et j'ai découvert à Contres, exactement sur le parcours, au kilomètre 410, Max Darrietort et son épouse.

Ils ne nous ont pas reçu, non, ils nous ont simplement accueillis avec toute leur gentillesse. Nous avons été choyés, dorlotés comme nul hôtelier ne l'aurait fait. Des matelas avaient été étendus dans le garage et au petit matin, après une excellente nuit et un copieux petit déjeuner, nous repartions le coeur rempli d'émotion et avec un plein d'énergie extraordinaire.

Jean-Louis BORACH N°1248
de LYON (Rhône)

COL DU COUARD : SUSVISÉ S'ABSTENIR

Bien, après quelques années de pérégrinations vers les cols d'Outre-Eden (la France, vous avez reconnu), me voici de retour au bercail. Tiens, l'Oisans, au fait, pourquoi pas ? Le TDF (Tour du France, autant dire Tour de l'Eden) vient d'y connaître il y a quelques jours les joies de la neige. Vous n'imaginez pas le frisson : rouler là où nos aventuriers des temps modernes subirent les foudres climatiques du bon dieu, juste une semaine avant !

Allez, on va tout de même sortir des sentiers battus. La Bible Chauvot m'indique un certain Col du Sabot, accessible désormais en R1 : tout à fait ce qu'il me faut, moi et mes petites jambes mal remis de mon voyage au Proche-Orient. 1400 m de montée depuis Rochetaillée, ça devrait aller pour une remise en forme progressive.

Jusqu'à Vaujany, je choisis le chemin des écoliers, passant par la rive gauche du Flumet et montant gentiment depuis la vallée, ce qui me permet d'atteindre l'altitude 1250 sans m'en rendre vraiment compte. Vaujany, m'y voici ! Au hameau de la Vilette, je vois un chemin partir sur la droite, indiquant le Col du Couard, mais je laisse ça aux dingos ; encore sûrement un de ces sentiers escarpés qu'on escalade, le vélo en guise de piolet et les tendeurs en guise de corde de rappel. Bon, je crois bien deviner, tout là-haut, une piste pentue faisant quelques zigzags en direction de ce col, mais combien de fois j'ai cru deviner des pistes qui n'étaient que des chemins de chamois.

Voici enfin sur ma route une passe prodigieuse, que dis-je, une brèche dantesque, dominée sur sa droite par un vertigineux à-pic de près d'un mill...euh, d'une dizaine de mètres (à condition que l'à-pic se mette sur la pointe des pieds), j'ai nommé : le Collet. Par pur snobisme, je décide de ne pas comptabiliser ce «col» qui fait honte à l'honnête profession des dépressions de nos montagnes. A ce train-là, un pont sur une rivière finira par être considéré comme col, pour peu qu'il s'appelle «le Pas». Eternel combat des puristes géographiques contre les puristes historico-toponymistes...(1)

Mais voilà-t'y pas que juste après, la route se divise, avec un panneau de la DDE indiquant à gauche le Col du Sabot, à droite, le Col du Couard ? Allons donc, «ils» nous ont fait une nouvelle piste, rien que pour nous tout exprès les cyclo-colistes, et que je vais être naturellement obligé de me la farcir ! Il ne me reste plus qu'à espérer qu'en haut je puisse joindre les deux bouts, autrement dit les deux cols.

Je m'élanche donc sur ce chemin, qui rejoint en fond de val celui venant de la Vilette. Au début, la montée se roule, mais je ne me fais pas d'illusion : la pente devient rapidement trop forte, et je ne peux que piteusement pousser le vélo sur ce chemin pour 4x4 pas trop poussifs. J'atteins enfin 1800 m, une station de télé-fesses diverses, avec une bonne piste continuant tout droit en direction probable du Col de Poutran, et un vieux chemin à gauche vers le Col du Couard. Je m'y engage, mais le doute m'assaille : ça n'a rien d'une nouvelle piste qui serait créée récemment, et je vois mal comment, sur sa lancée, ce chemin pourrait aller jusqu'au col...

Allons-y quand même, j'en ai déjà trop sué pour laisser tomber si vite. A pousser, me voici enfin à 1950 m... et le chemin qui oblique sur la droite, gagnant une station supérieure de télé-siège non loin. En contrebas, on voit parfaitement le sentier vers le col, passant dans un défilé, puis se cabrant pour monter vers le col, quasi-verticalement dirait-on. Mais ne s'agit-il pas d'une illusion d'optique ? Il est vrai que ma carte Didier Richard (au kg, ces cartes reviennent moins cher que les Topo 25, avec une moins bonne échelle il est vrai) signale un sentier difficile...ou névés en début de saison. Malin, ça ! Car c'est sûr qu'un fond de torrent, c'est un lieu propice pour les plaques de neige. Tant pis, je tente le coup, je redescends vers le sentier. Celui-ci passe d'abord entre les rocailles, mais le long du torrent, ça devrait s'arranger. Ben ça ne s'arrange pas, car après le pierrier, le sentier escalade en fait la montagne. Au lieu de raisonnablement laisser tomber, voilà que j'escalade à mon tour le sentier, en portant le vélo ! Bientôt, je me rends compte que ce cirque va durer pratiquement jusqu'au col, soit sur 350 m de dénivelée, avec même deux endroits où il faut hisser le vélo.

En ce dimanche d'été, je croise bien évidemment du monde, assez curieusement des gens sans vélo (on se demande un peu...). Je les rassure partiellement sur ma santé mentale, en leur racontant que je promène ma brosse à dents. Cela dit, ces gens sans vélo, en pleine montagne, vous trouvez ça normal, vous ?

Col du Couard, 2234 m. Euh, pas que je sois peureux, mais j'ai pas envie de redescendre ce que je viens de grimper. Fuite en avant, on va voir devant comment c'est. Enfin, pas devant, car ça redescend vers le lac de Grand Maison, et c'est pas mon objectif.

Essayons donc à flanc de montagne, hors sentier, de rejoindre le Col du Sabot. Facile, j'arrive même à rouler sur l'herbe !

Mmh, ça se «difficultise». Je roule, puis pousse sur un flanc de plus en plus pentu, j'en viens à me demander comment je fais pour tenir encore à la verticale. Le lac de Grand Maison apparaît vertigineusement en contrebas, et après 2 km, je dois traverser un passage délicat, sans être sûr qu'il n'y en aura pas d'autres du même tonneau ensuite. Je laisse tomber. Pas totalement. Si je ne peux joindre le Col du Sabot à flanc de montagne, j'y arriverai peut-être par les crêtes ? C'est herbeux de ce côté, il ne reste plus qu'à espérer qu'il en soit de même de l'autre côté...

Les marmottes galopent en tout sens. Dame, pas de sentier, donc pas de touriste, donc ces animaux pululent. N'empêche : ces sales bêtes, avec leurs petits sentiers tracés à force de nombreux passages, nous détruisent notre nature à nous. Quand est-ce que les écolos proposeront la destruction de ces nuisibles, afin que nos montagnes conservent leur totale virginité ? Sans compter ces fleurs qui poussent, volant la place à l'herbe et aux pierres. Un peu de défoliant...

J'atteins enfin le Col des Aiguillettes, 2460 m. Cherchez pas, vous ne trouverez pas ce col sur vos Topo 25, 10 ou même 5. Mais vu la peine que m'a donné cette petite brèche (dominé à droite d'une bonne trentaine de mètres), il vaut bien le Collet de tantôt. Encore un col qui restera dans ma collec' personnelle...

En face, le vide. Bien en contrebas, une ferme, mais comment descendre si bas en si peu de distance ? Bien, on suit le torrent. Mais devant un quasi à-pic, il me faut longer la falaise, et remonter vers les sommets, contourner longuement et traverser prudemment une zone caillouteuse bien inclinée. Ouf ! En fait, j'atteins une deuxième falaise, que je longe cette fois en redescendant vers la bouche du torrent.

Pour la descente, je choisis une zone herbeuse. Du 90 % ! Mais vous connaissez certainement ma propension à exagérer ; en fait, la pente ne fait guère plus de 87,5 %.

Bref, je ne pensais pas qu'on pouvait pousser un vélo sur une pente aussi relevée (enfin, rebaisée, plutôt). Regardant derrière moi, je me demande comment j'ai pu descendre «ça», et me dis qu'un retour sur mes pas sur le sentier de ce matin aurait été en fait un jeu d'enfant.

Ben c'est pas tout ça, mais il me faut remonter une soixantaine de mètres vers le col. Ah, un emballage de pizza, j'approche enfin de notre bonne vieille civilisation ! Un cabanon, j'atteins enfin un petit sentier. Je viens de parcourir 9 km hors route ou piste, en...7 heures. Promis, la prochaine fois, j'augmente le handicap : j'embarque un sac de 50 kg de ciment sur un col à franchir en portage. Le Col du Sabot, 2100 m. C'est exact, une piste atteint désormais ce col, redescendant sur Vaujany et le Collet. Descente pas de tout repos, car le vélo paye de mes efforts : le petit plateau a perdu ses boulons, idem pour le porte-bagage, et je me demande si je ne vais pas devoir terminer la descente en portant le vélo sur le dos !

Bon, on remet ça quand ?

Frédéric FERCHAUX N°2523, de MARLY-la-VILLE (Essonne)

(1) NDLR: Non, au Club des «Cent Cols», ce combat n'existe pas ! Vous savez, les Collets sont souvent aussi respectables que d'autres Cols et nous n'avons pas envie, malgré votre remarque, de remettre en cause notre «Règle du Jeu». Amical regret. J.P.

DE LA CHASSE AU 2000 ÈME... À LA CHASSE AUX CHASSEURS DU 2000 ÈME !

C'est une histoire qui se passe dans un Club Olympique «Savoyard» qui commence en 1984 entre une trésorière : Anne-Marie, un trésorier: Hubert et moi-même.

C'était choisir les randonnées du dimanche pour engranger quelques cols, partir en vacances dans les zones où la montagne côtoyait la mer... C'était la Corse en 1986, les BCMF... Faut dire qu'avec François Rieu comme référence dans notre club, on avait du souci à se faire.

En tête des trois, je l'ai été jusqu'en 1987 avec 582 cols ; c'était beaucoup... et bien peu à la fois. 1988 fut l'année de construction de la maison. Anne-Marie en profita «lâchement» pour me passer devant. C'était de bonne guerre. En 1990, elle franchit victorieusement le 1000 ème col, alors que je sombrais dans les profondeurs avec mes minables 751 cols...

Je dus attendre 1993 pour enfin passer cette barrière fatidique, mais Anne-Marie ne m'ayant pas attendu, elle caracolait devant moi avec 25 cols d'avance.

Puis tout s'organisa, tout s'accéléra. 1994 fut l'année des grandes moissons. Chaque week-end de vélo, chaque morceau de vacances était soigneusement agencé autour de la chasse aux cols. Le verdict tomba le 31 décembre ; Anne-Marie : 1506, Hubert 1453 et moi-même 1413 cols. Enfin moins ridicule que j'étais.

Objectif 1995 : me glisser entre les deux compères... Objectif atteint : Anne-Marie 1704, moi-même 1653 et Hubert 1650... qui le prit «pas très bien»... Enfin , Hubert on s'amuse !..

Objectif 1996 : passer devant Anne-Marie... Mais la connaissant fort bien, je la soupçonnais de vouloir passer le 2000 ème col cette année : 296 cols étant tout à fait à sa portée... De plus, me sentant sur ses talons...

Il me restait plus qu'une seule solution : passer, moi aussi, ce 2000 ème col, et si possible avant elle !!! Ce qui fut fait ce 6 septembre 1996 dans le Vercors, au col des Combleroüfle, anonyme muletier qui nous vit arriver avec mon fils de 17 ans, sur le coup de l'angelus...

La saison se termina avec les félicitations de la partie «adverse», et le palmarès des trois chasseurs fut honorable : Hubert : 1951 cols, Anne-Marie : 2001 cols et moi même 2010 cols.

Alors François Rieu, avec tes 2776 cols, tremble... car nous arrivons tous les trois !

Addenda : que la France de nos montagnes et collines est belle !

Jean-Paul CUFFOLO N°1899
d'ALBERTVILLE (Savoie)

AU PAYS DES MONTS ET DES COLS SANS RENOM (SUITE...)

Même si la randonnée Mer-Montagne s'était achevée la veille à Super-Besse, le col de Ceyssat marquait la fin d'un merveilleux voyage en forme de défi pour le piètre cyclotouriste que je suis. Quatre étapes qui devaient me faire oublier une saison de vélages en me conduisant de Chatellaillon-Plage au coeur des volcans d'Auvergne à travers la Saintonge et le Limousin. Au cours de cette dernière ascension, je ne songeais pas aux cols franchis depuis le matin : La Croix Robert, Diane, Guery et La Moreno. Ostensiblement, toutes mes pensées me ramenaient au sommet du Suc au May.

Seul là-haut, j'avais l'impression d'être dans un rêve où tout n'était que douceur comme l'herbe et la mousse sur lesquelles je me reposais, où tout était étrange comme le silence qui s'imposait et comme les jeux de cette dizaine d'écureuils qui semblaient m'ignorer. Je n'arrêtais pas de penser alors au songe de l'africain Diawara.

En contemplant le paysage vallonné du Limousin, le miroir attachant de ses lacs, étangs et rivières, la densité calme de ses forêts, la somptuosité de ses cathédrales et châteaux, il m'a semblé entendre par delà des millions d'années, la bise chanter la légende de la création de la région limousine, la beauté et la richesse de l'âme des hommes qui à l'aube du temps ont foulé pour la première fois cette terre...

Là haut, j'avais envie de rendre hommage à ce pays de «montagnes miniatures», si extraordinaire qu'il n'offre que de très rares cols officiels. Je pensais une nouvelle fois à une randonnée dans les Monts d'Ambazac (revue 23 - «Au pays des monts et des cols sans renom»). Je revivais un séjour à Collonges-la-Rouge avec les cols du Planchat, de la Jeanne, des Sarres et du Teillet, ainsi que le Pas des Vignes. Je souriais à l'évocation d'une randonnée au milieu des Monts de Blond, une terre de légendes et de mystères où d'énigmatiques sorciers auraient fait disparaître les cols, une terre où vos compteurs s'arrêtent sans raison apparente. Je n'oubliais pas non plus le Plateau de Milles Vaches avec son col de la Croix de la Mission et le col du Massoubre qui m'avait conduit au pied de Saint Georges-Nigremont. Et puis comment ne pas évoquer ces cols qui venaient de m'ouvrir les portes de l'Auvergne entre Saint Yrieix-la-Perche et Meymac: le col perdu de Larenges, le col de Lestards dans son écrin de verdure, le col des Géants pour rêver un peu et celui du Bos pour se persuader qu'on en est un !!!

La suite du songe revenait tout doucement : « Lorsque Dieu eût fini de créer le monde et de l'offrir aux peuples, alors qu'il se reposait le dimanche, se présentèrent à lui des hommes qui n'avaient rien reçu. Mais que faisiez-vous pendant que tous réclamaient leur part ?(...) Que faire ? J'ai tout donné excepté un pan de terre que j'avais réservé pour me recueillir et poursuivre la perfection des Etres et des Choses. Cette parcelle, je vous la cède (...) Prenez-là, c'est la région Limousin.»

Comment une région aussi divine ne recèlerait-elle pas plus de cols ? Dieu n'avait point besoin de cols en pagaille pour récompenser les plus méritants des cyclotouristes. Ils nous donnaient un coin de paradis. J'avais là sans doute une réponse. La quête des cols limousins représente un véritable trésor de dénivellation et de beautés sans cesse renouvelées pour qui les ralliera.

Eric LASTENET N°3191
de PRIVAS (Ardèche)

OÙ ÊTES VOUS, MADAME PA ?

Il est comme ça, des lieux privilégiés où l'homme se sent bien, où il a toujours envie de revenir. Pour un pèlerin catholique, ce sera Lourdes ou Jérusalem ; pour un turfiste ce sera sans aucun doute Longchamp ou Vincennes ; pour un mélomane, ce sera Garnier ou Pleyel et j'en passe... Pour moi, cet endroit magique a un nom catalan : c'est Pla Guilhem. C'est de plus un lieu où depuis des années, et sans que je la connaisse, une femme attendait ma venue, Madame Pa.

Qui êtes vous donc, Madame Pa ?

J'étais déjà monté deux fois jusqu'à la cime, une première fois en 1989 avec mon fils Laurent et mes amis Nicole et Robert par la face nord puis en 1991 avec Maud par la face sud mais je n'avais pas trouvé le chemin qui menait jusqu'à cette femme mythique qui vivait sur cette montagne du Canigou.

Où vous cachiez vous donc, Madame Pa ?

Sans pour autant que l'on puisse parler d'obsession, je pensais souvent à elle quand je ressortais mes photos de vacances et je me promettais de revenir sur ses terres pour la voir enfin, pour aller jusqu'à elle, lui faire en quelque sorte ma déclaration.

Le troisième essai sera le bon et c'est le 16 août 1996 que j'ai pu enfin aller chez Madame Pa sans, je peux bien l'avouer, être déçu de ma très longue attente.

Mais n'anticipons pas et reprenons au début de l'aventure. Nous sommes donc le 16 Août et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il fait chaud au col de Jou à 1125 mètres d'altitude, là où le goudron s'arrête. Mais nous avons, Maud et moi, de bons V.T.T. qui, à n'en pas douter, nous emmèneront jusqu'au sommet.

Un petit panneau nous donne la mesure de la tâche qui nous attend : Pla Guilhem est à 10 km ce qui signifie que notre objectif déclaré, la collada de la Roquette (2083 mètres d'altitude) est à 8,5 km. 958 mètres de dénivelée nous en séparent donc, et tout bon mathématicien vous calculerait sans aucune difficulté le pourcentage moyen : 11,27 % ! Je me garde bien sûr d'annoncer ces chiffres à Maud de crainte de l'inquiéter et de la démotiver !

Il y a foule pour nous voir quitter le goudron. Non, non, ce ne sont pas des supporters mais simplement des promeneurs que l'altitude a appelés jusqu'ici. Il y a aussi, malheureusement, de nombreuses voitures, alléchées par l'idée de pouvoir monter à plus de 2000 mètres d'altitude, si près de la mer, et sans fatigue ! Nous devons donc supporter, au moins jusqu'au refuge de Mariailles, la poussière et la pollution générées par ces « amoureux de la nature » motorisés.

Les premières dizaines de mètres sont sages mais, sitôt la première épingle passée, la pente s'accroît et sauf à de rares reprises, il en sera ainsi jusqu'au sommet. La piste est toutefois en très bon état et d'aucuns la qualifieraient « d'autoroute muletière ». Je croyais que les autoroutes ne devaient pas dépasser un certain pourcentage !

J'ai pris quelques mètres d'avance et nous allons rouler ainsi pratiquement tout au long de notre randonnée. Il n'est, en effet, pas très facile d'aller de front sur des pistes à cause des ornières et du déséquilibre induit par la difficulté de la pente. J'aurais ainsi tout loisir de penser à cette Madame PA que je vais enfin rencontrer, sans que Maud le sache car, évidemment, je ne lui en ai pas parlé !

Délice des délices, la piste est ombragée, au moins en partie et nous pouvons le plus souvent rouler à l'ombre ce qui nous évite de mêler à la sueur de l'effort celle due à un soleil trop ardent. Par ailleurs, et jusqu'au refuge de Mariailles, la forêt épaisse va réussir à nous cacher le paysage et la vue parfois déprimante de ce qu'il reste encore à gravir pour atteindre le sommet convoité.

Maud , dont l'entraînement n'est pas des meilleurs cette année, va rapidement faire à la montagne les «honneurs du pied» et, pour lui tenir compagnie, j'en ferai de même à plusieurs reprises. Mais chaque fois qu'elle le peut, elle remonte sur le magnifique VTT qu'elle a loué et gravit à son rythme la pente sévère. Nos altimètres d'ailleurs ne s'ennuient pas et ont fréquemment l'occasion de changer leur affichage car les mètres se gravissent vite sur du 11 % et plus !

Nous avons bientôt la surprise de découvrir une section de piste bétonnée sur 600 m environ. Il n'en était pas ainsi lors de ma première ascension de ce côté et je comprends mieux le nombre de voitures qui se hasardent à présent sur cet itinéraire.

Une source sur le bord de la «route» nous donne l'occasion d'un arrêt pour remplir les bidons. Nous faisons le point sur notre progression et nous constatons que notre moyenne, faible certes mais honorable tout de même, nous permettra de pique-niquer à Mariailles, à 1718 m d'altitude. Il ne restera, en dessert, que 365 m de dénivelée suivis d'une longue descente, cahoteuse à souhait.

Nous reprenons donc notre cheminement entrecoupé d'arrêt pour souffler un peu ou pour ramasser quelques fragments de mica qui iront rejoindre ma collection de «pierres souvenirs». Et nous franchissons en même temps, de quoi enrichir celle de Maud, les cols de Creu et du Cheval Mort que j'avais déjà dans la mienne.

Et voilà bientôt Mariailles !

Vous dire que l'on pourrait se croire sur les Champs Elysées serait sans aucun doute excessif, mais le lieu est très fréquenté. De nombreuses voitures ont déchargé là des cargaisons de touristes avides de sensations à bon compte et qui polluent à qui mieux mieux ! Et il y a même des compagnies de 4x4 qui proposent le voyage. Rajoutez-y des marcheurs en quête du Canigou, un zeste de VTtistes et vous comprendrez l'encombrement du lieu et la bruyante animation qui y règne.

Reconnaissons-le, le paysage mérite le voyage. Là, au-dessus de nos têtes, c'est le Canigou. L'épaulement qui le prolonge en direction de l'Espagne, c'est Pla Guilhem. Les lignes de crêtes s'entrechoquent dans un monde essentiellement minéral où l'arbre, s'il n'a pas disparu, n'est plus le roi. La roche teintée de rose et de pourpre caractéristique de la région s'allie en sanglantes épousailles avec un ciel d'azur... Nous choisissons un lieu à l'écart pour tirer notre repas du sac. La pollution est à présent sonore, faite de la vantardise de ceux qui ont amélioré leur temps de 14 secondes (!), de la prétention de ceux qui trouvent que c'est trop facile, que les temps moyens affichés sont trop larges, et du discours de ceux qui tiennent à faire savoir qu'ils ont «fait» Chamonix, les Ecrins, etc.

Nous laissons sur notre droite la piste de la Collada des Mattes Rouges, non prévue pour cette année, pour prendre celle, plus rugueuse à présent, de Pla Guilhem.

La Croix de Llipodere (Collada de la Roquette) est à 3,5 km. Il ne nous reste que 365 m de dénivelée à franchir avec un pourcentage moyen de 10,43 %, une paille je vous dis. Le départ est pourtant sage et nous roulons un bon moment en slalomant entre grosses pierres et ornières profondes. Mais bientôt nous croisons un convoi de 4x4 qui nous oblige à mettre pied à terre.

J'en profite subrepticement pour parler de Madame PA à Maud. Il nous suffira pour aller la voir d'un petit détour de 2 km aller retour, sans grande difficulté puisque, si j'en crois ma carte TOP 25, nous devrions la trouver à 2055 m d'altitude. J'échange son consentement avec le col de Boucacers que je suis prêt à laisser pour une autre année.

Bientôt, au-dessus de notre tête, se profilent la crête de Pla Guilhem, le pic de la Roquette et le col du même nom et j'annonce à Maud qu'il ne lui reste plus que 150 m de dénivelée à franchir. Elle me dit qu'il est temps car elle commence à fatiguer et que l'expédition était sans doute trop difficile pour elle.

Nous marquons une nouvelle halte dans la dernière épingle du sommet où nous devrions trouver le chemin qui conduit à Madame PA. Mais de chemin, nenni !

Allais-je encore manquer mon rendez-vous ? Et puis, comme dans un rêve, nous arrivons à la Collada de la Roquette (2083 m d'altitude). Et un 2000 de plus pour Maud ! Nous admirons le paysage superbe sur le massif du Canigou, la réserve naturelle de Mantet et nous suivons des yeux cette piste sublime qui passe tant de 2000 avec, entre autres, la Collada Verda.

Nous allons bien sûr immortaliser cette grande victoire (!) en nous photographiant devant le panneau de bois du sommet mais une famille de touristes, montés là en voiture, a justement choisi le pied du panneau pour son pique-nique, alors qu'ils seraient bien mieux sur l'herbe ! La question est d'importance : allons-nous «virer ces malappris» ou prendre notre mal en patience jusqu'à ce qu'ils aient fini leur collation ce qui, semble-t-il, ne saurait tarder ?

La solution choisie va de loin être la meilleure et la plus agréable : nous allons profiter de ce léger contre temps pour partir à la recherche de Madame PA !

Ma carte est formelle : il n'y a pas de ce côté là de chemin d'accès et il nous faut nous fier à notre sens de l'orientation et à nos altimètres en suivant dans un premier temps les courbes de niveau puis en plongeant de 30 mètres environ vers Mme PA. Il n'y a heureusement sur ce versant que de rares arbres et très vite nous arrivons en bordure d'un vaste ensemencement herbeux, domicile de celle que je suis venu rencontrer. Nous sommes en effet arrivés à la Collada de DONA PA (2055 m) ou, en français, au Col de Madame PA !

Le lieu est idyllique mais, vous vous en doutez, inhabité. Pas de Mme PA, et je ne sais toujours pas ce qu'a pu faire cette inconnue pour donner son nom à un col aussi haut et prestigieux. Peut-être avait elle tout simplement une bergerie à proximité ? En tout cas, nous sommes bien sur ce col, seuls pour la première fois de la journée et ce n'est qu'à regret que nous en repartons.

A la Collada de la Roquette, la place est à présent libre pour les photos dont nous ne nous privons pas. Nous nous remplissons les yeux car c'est la dernière randonnée des vacances. Demain, il nous faudra plier, aller rendre le VTT à Prades et nous retardons le départ le plus longtemps possible !

Nous remettons tout de même nos roues dans la pente, en nous attendant à être secoués, au moins jusqu'à Mariailles vu l'état de la piste constaté à la montée.

Et bien, nous ne sommes pas déçus ! La pente est forte et même en freinant d'une façon presque constante, nous prenons de la vitesse. Les impacts sur les cailloux rendent les poignets douloureux, ceux de Maud en particulier car elle a tendance à se crisper un peu trop sur son guidon.

L'arrivée à Mariailles est accueillie comme une délivrance mais il nous faut rapidement déchanter. La piste qui semblait confortable à la montée, à très faible allure, l'est nettement moins avec une vitesse très supérieure. Il faut toujours freiner pour maîtriser sa descente et l'arrêt à la source est un moment apprécié.

Le passage bétonné est également moins agréable en descendant car, et nous ne l'avions pas remarqué en montant, il est rainuré ce qui occasionne à vitesse plus importante, de très désagréables vibrations. Mais c'est aussi cela, n'est ce pas, le VTT ?

Quelques centaines de mètres encore, et nous retrouvons le goudron au col de Jou, la chaleur de cette fin de journée d'été, des voitures encore plus nombreuses avec une pollution d'autant plus remarquable que nous avons passé la journée au grand air.

Là, juste en face de nous et bien visible sur sa montagne, se dresse l'abbaye de St Martin du Canigou visitée quelques jours plus tôt.

Et là, tout au fond de nos coeurs, invisible mais bien présent, il y a, à tout jamais, le souvenir de cette journée inoubliable passée à VTT, à la recherche de Madame PA.

Rolland ROMERO N°1269
de La VOULTE (Ardèche)

PLAISIR

Plaisir de rencontres
Sans regarder sa montre.
Se retrouver pour beaucoup de choses à se dire
Facilement, spontanément, simplement avec le sourire
Plaisir d'aller de l'avant,
Peu importe le temps
Inlassablement chercher des cols, continuer
Allez les grimper sans jamais être blasé.
Ne pas faillir à la règle du jeu
Passion terriblement folle qu'ils ont
Savent-ils qu'ils font des envieux.
Plaisir de cette franchise
Laissant les autres agir à leur guise.
C'est pour ça que c'est si beau
Vraiment ils sont comme l'air de là haut
C'est à dire des authentiques, des vrais, des purs
Bref j'en délire
Et que de l'écrire, j'en ai eu le plaisir.

Jean-Paul CATTIN N°1824
de BOURG-en-BRESSE (Ain)

SANS FAUX COL, S'IL VOUS PLAÎT !

J'aimerais vous parler de ma première expérience cyclo-montagnarde en 1989.

« Pas durs. Deux petits, pour se mettre en jambes »... Pas d'appréhension, juste de l'impatience, une grosse envie d'enfant à assouvir immédiatement : ouvrir le paquet lorsqu'on a encore envie, ne pas attendre l'hypothermie du désir.

C'est parti. Il fait frais, soleil. Il fait bleu. Il fait beau. Les villages se succèdent, les poteaux de rugby apparaissent. On finit par arriver au pied de quelques grosses collines, suivies de monts plus importants. On se sent plus petit, enserré sur ce qui est devenu une minuscule route.

La première impression est le froid, plus exactement le vent froid qui arrive de face, s'insinue par toutes les fentes, passe à travers les mailles des vêtements. En fait, c'est un simple phénomène météo : l'air froid de la vallée étant attiré par la douceur de la plaine.

Un vieux moulin. Et depuis longtemps déjà un bruit d'eau, d'écoulement d'eau, un torrent, des torrents qui se jettent sur les pierres. C'est tellement présent, évident que l'on oublie que c'est là depuis des kilomètres, bref, que c'est nécessaire.

«Arette, c'est considéré comme col». (1) Tranquillement, on monte jusqu'à un plus de 400 m ; c'est régulier, sans à coups, en lacets, comme de la vraie montagne.

Sensation curieuse, légère euphorie, «ça monte tout seul». On appuie un peu plus, plus fort, pour voir... C'est déjà fini. Petite déception. Tout compte fait, c'est la descente que j'appréhende. Je n'aime pas ça, je ne suis pas kamikaze. Mais une fois en haut, il faut bien redescendre ! Et ça va bien vite tout ça, trop vite. Mon compagnon de route est déjà loin, c'est grisant...

«Tes fesses au fond de la selle, appuie sur le guidon!» Ça doit être la 358^{ème} fois que je me répète cette recommandation ! Ca va un peu mieux, mais qu'est-ce que ça secoue ! Les pieds quittent les pédales à chaque soubresaut.

«C'était pas un vrai col». «En fait, la route était bonne, très bonne même».

Le col de Lie, ce doit être un chemin de mule avec du goudron récupéré à la Seita. C'est défoncé comme un terrain de manoeuvre. Faut passer le 32 avant que ça tire trop.

Premier contact avec elle, cette montagne que j'attends depuis 20 ans ! Pas d'affolement. Ne pas forcer, ne pas piocher... Mais ça n'avance pas, je me traîne... Alors debout ! La danseuse se rassoit bien vite, avec le 32 on tourne à vide et l'on a une sensation bizarre et indéfinissable. Les muscles sont tétanisés, la respiration est chaotique, bref... c'est nul. Attaquer ce truc comme une côte poitevine, c'est du suicide. Trois cents mètres plus loin, c'est mieux, mais il faut tirer sur le guidon, appuyer sur les pédales, tirer, respirer... Ca se bouscule un peu dans ma tête. Il doit y avoir trois ou quatre rampes, pas ou peu de lacets. «C'est pas la peine d'être en montagne» ! Tiens du plat. La-bas ça descend. Sûrement le sommet. Je vais faire des photos en attendant mon compagnon d'esclavage. Le voilà, un peu rouge. mais moi... comment suis-je ?

C'est reparti. «Dis-donc ça monte par-là» ! Le 32 refuse obstinément et définitivement d'obtempérer et de faire ce pourquoi il a été conçu. Combien de temps ? Quelle distance ? Ca tourne. «Les voilà tes lacets». Des marcheurs. Ils s'arrêtent et me regardent. «Souris, reste souple, fais bonne impression». Bonjour.

Manger, boire, photo, je me suis planté tout à l'heure, ce n'était pas le sommet !

Mon premier col ! (depuis il y en a eu 133) Plus de fatigue, je suis bien. J'ai quand même été mal ! Le prochain devra être mieux.

Tellement absorbé par l'effort, je n'ai pas prêté attention au paysage. Le sommet est boisé, pierreux par endroits. Et la descente me direz-vous ? En visant bien le bitume entre les nids de poule et autres cratères

d'obus, je me masse les paumes des mains désespérément accrochées aux freins.
En bas, je dois ressembler à la bouteille ronde : aussi secoué, mais moins pétillant.

Lourdios-Ichère : le village est joli, très vert. Le cadre est agréable. Il y a quelques indigènes sur le bord de la route, et des sourires! Les visages sont avenants, les bonjours «avé l'assent». Curieusement, ou logiquement pour nous, les automobilistes n'ont pas le droit à la même attitude.

D'ailleurs ça va beaucoup mieux, je le sens, je le sais. J'attaque moins fort, ça tourne mieux, je sens mieux la pente, je regarde autour de moi, je suis moins à l'ouvrage.» C'est beau.. Et puis ça sent bon». Tiens-donc : les odeurs ! Si j'ose dire, ça saute aux yeux ! A vélo, on redécouvre le pouvoir olfactif de cet appendice cyranesque.

Sans forcer le rythme, je commence à entrevoir l'esquisse d'une ébauche de pédalée montagnarde. Vu du sommet, il y a au moins trois vallées. La descente me réconcilie avec cet exercice qui reste à mes yeux comme étant une conduite suicidaire. Inouï ! je prends du plaisir sur cette pente, à califourchon sur cet engin, j'ai trouvé la position idoine, quoique la dite position tienne plus du lézard que de la danse sur glace.

Je suis déjà en bas. Echanges de sourires, comme d'habitude. Remarquez comme l'homo-vélocipédus est heureux en compagnie de sa machine et de ses congénères. Il sourit. Pas besoin d'être canonisé pour atteindre la béatitude!

(1) Bien que les indigènes nomment l'endroit «col de Girouse», il s'agit bien d'un faux col !

Francis NEVEUX N°4254
de NOUAILLE MAUPERTUIS (Vendée)